

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DE LA FRANCE.

ECCE HOMO.

Au printemps de cette année, faisait son apparition sur les étalages de tous les libraires de Londres un livre anonyme et remarquable par la nature des questions qu'il abordait plus encore que par la manière dont ces questions étaient résolues : remarquable surtout par un curieux mélange de vérité et d'erreur, d'observations sérieuses et de paradoxes futiles, de remarques originales et fines mêlées à des lieux communs usés ; remarquable enfin par le prompt succès qu'il a obtenu et la sensation profonde qu'il a produite dans les cercles religieux, dans le monde littéraire, et même dans les rangs de la société la plus mondaine. Les deux mots fameux qui lui servaient de titre indiquaient suffisamment que ce livre devait contenir une de ces études biographiques sur Jésus-Christ qui sont devenues à la mode, et c'était assez pour attirer l'attention du public déjà si vivement éveillée par des productions semblables en France et en Allemagne. On a déjà souvent fait la remarque que dans les quarante dernières années, la plupart des théories aventureuses nées dans les cerveaux allemands se sont constamment acheminées vers l'Ouest. En arrivant en France, elles ont dû, pour obtenir un accueil un peu favorable, renoncer à leurs airs mystérieux et se dépouiller de leur phraséologie nébuleuse. Au bout de quelque temps, elles ont passé le détroit, et les voilà installées sur les bords de la Tamise. Dans le domaine des idées, les Anglais vivent surtout d'importation, et sur ce terrain ils ont appliqué depuis longtemps et sans réserve les doctrines du libre échange. Il était donc naturel de s'attendre à ce que le grand mouvement exégétique et critique qui a pris naissance en Allemagne eût son contre-coup en Angleterre et se continuât au sein d'un peuple qui est un rejeton vigoureux de l'antique famille saxonne. C'est ce qui prête

un intérêt particulier au livre qui nous occupe et dont l'auteur a voulu se mêler, lui aussi, à la vive discussion engagée entre la foi et la science et dire son dernier mot sur les origines du christianisme et la personne de son fondateur. Mais quel était ce dernier mot ? A quelle conclusion s'arrêtait ce biographe anonyme et assez prétentieux de Jésus-Christ ? Les mots *Ecce Homo* avaient-ils sous sa plume le même sens que dans la bouche de Pilate, ou en retraçant la carrière terrestre du fondateur du Christianisme rendait-il hommage au Dieu caché sous les voiles de l'humanité ? C'était la question que chacun faisait avec une vive curiosité, et l'on verra qu'il n'était pas facile d'y répondre. Après une lecture attentive du livre, il restait encore je ne sais quelle incertitude sur le sens à donner aux paroles de l'auteur. Soit que ses propres idées fussent mal définies, soit qu'il se fût enveloppé à dessein des nuages d'une phraséologie équivoque, afin de ne découvrir que la moitié de sa pensée, personne n'osait se flatter d'avoir trouvé le secret du livre, d'avoir deviné la solution de l'auteur.

Indépendamment de la nature du sujet, il n'est pas douteux que l'auteur d'*Ecce Homo* en gardant l'anonyme n'ait piqué plus vivement la curiosité et rendu plus durable l'intérêt qui dès les premiers jours s'est attaché à son livre et ne s'est point encore ralenti. Déjà M. Francis Newman et M. Grey en Angleterre, ainsi que Théodore Parker en Amérique, se sont acquis une triste notoriété en niant la divinité de Jésus-Christ. *Ecce Homo*, quel qu'en soit le vrai sens, est le premier livre en Angleterre qui ait la prétention d'être une étude complète où sont condensés les résultats de la critique moderne. On verra que ce n'est après tout que la contre-partie anglaise des romans historiques du même genre qui ont paru sur le continent. C'est là peut-être ce qui en explique le succès. Depuis l'année mémorable où le docteur John-Henry Newman, alors encore membre de l'Eglise anglicane, publia son fameux traité qui portait le numéro quatre-vingt-dix et prit l'Angleterre par surprise, il ne s'était fait autant de bruit autour d'un livre théologique. La fameuse publication connue sous le nom de *Essays and Reviews* ne produisit pas une sensation plus profonde, et la grosse artillerie que l'évêque Colenso dirigea contre le Pentateuque n'attira pas autant l'attention que l'a fait cette année-ci l'octavo anonyme portant en tête ces deux mots : *Ecce Homo*, et arrivé déjà à sa cinquième édition. Les auteurs des autres ouvrages précédemment cités, ont essuyé plus de critiques hostiles et rencontré plus d'adversaires déclarés, parce que l'expression de leurs sentiments était si accentuée et si nette qu'il n'y avait pas à s'y tromper. C'a été la fortune du livre que nous analysons de rencontrer des admirateurs sympathiques dans des camps très-opposés. Unitairiens et orthodoxes de l'Eglise anglicane se

sont réunis dans un concert d'éloges. Quelques voix discordantes néanmoins se sont fait entendre. Le vieux lord Shaftesbury, ce gentilhomme qui emploie sa fortune à expédier des cargaisons de Bibles et de *Traité pieux* dans toutes les parties du monde, cet irascible champion de la basse Eglise * et de l'orthodoxie scripturale, a osé dire que *Ecce Homo* "était le livre le plus pestilentiel que la bouche de l'enfer eût encore vomi." Mais, en revanche, un haut dignitaire de l'Eglise établie a déclaré que cet ouvrage resterait comme "le livre de ce siècle." Somme toute, ce livre a reçu beaucoup plus d'éloges que de blâme dans les clubs, dans les salons, dans les cabinets des éditeurs de Londres, dans les hôtels, dans les salles d'attente, partout enfin où se réunissent les gens qui pensent et qui lisent; car il a défrayé pendant quelques semaines presque toutes les conversations, et nous avons même entendu un duc réformiste et libéral, le duc d'Argyle, le citer dans un discours en faveur du projet de réforme parlementaire proposé par M. Gladstone. Il nous importe assez peu de savoir le vrai nom de l'auteur, car c'est aux idées et non à l'homme que nous avons affaire. Il peut être intéressant néanmoins de savoir dans quelle fraction de l'Eglise anglicane ce livre a pris naissance, et si l'on pouvait avoir là-dessus des données certaines, il serait curieux d'étudier dans *Ecce Homo* le mouvement des esprits et la direction des idées au sein du parti dont il reflète les sentiments. Les violentes invectives qui sont échappées à la verve bilieuse du comte Shaftesbury indiquent assez que la basse Eglise, ou le parti évangélique qui trouve son symbole dans la Bible et rien que dans la Bible, n'a aucune part à la publication d'un livre qu'il répudie aussi énergiquement. La haute Eglise n'a pu davantage être complice de l'auteur d'*Ecce Homo*, et cela pour plusieurs raisons. Ce parti qu'on a longtemps appelé *Tractairien*, à cause des traités qu'il publiait pour exposer ses vues, et qu'on appelle aujourd'hui de préférence le parti *ritualiste* à cause de la grande importance qu'il attache à la liturgie et aux rites, ce parti, nous regrettons de le dire, travaille uniquement à une renaissance artificielle et probablement impossible de ce qu'il appelle le *catholicisme anglais*, et qui n'est malheureusement pas le catholicisme romain ou plutôt universel. Avec un

* On connaît les épithètes accolées aux noms des trois principales sections de l'Eglise anglicane. Il y a d'abord *la haute et la sèche* (high and dry), *la basse et la lourde* (low and slow), *la large et peu profonde* (broad and shallow). Ce qu'on appelle Eglise large n'a rien de commun avec le latitudinarisme de la fin du siècle dernier. L'épithète *latitudinarien* devenue surannée, s'appliquait aux ministres soupçonnés de relâchement dans leur morale et d'indifférence en matière de doctrine. Il est vrai que l'Eglise large, elle aussi, a élargi autant que possible la base doctrinale, afin de retenir sur le terrain de l'orthodoxie le plus de monde possible; mais là se borne la ressemblance.

zèle remarquable et une ardeur digne d'une meilleure cause, il s'occupe de ressusciter les formes et les cérémonies du culte catholique au sein d'une Eglise d'où l'esprit catholique est depuis longtemps absent. Or, sans l'esprit les formes ne sont rien, et le puséyste de nos jours a le tort de réduire la question religieuse presque entièrement à une affaire de chasuble ou d'encensoir. Il se consume en luttes stériles contre la grande section purement protestante de l'Eglise anglicane alarmée de ses tendances doctrinales. Il ne réussit pas mieux auprès des catholiques, qui ont quelque peine à croire à sa bonne foi, et il arrive ainsi que ce parti ritualiste, qui compte dans ses rangs de hautes intelligences et de nobles natures, incapable de pactiser avec le grossier et violent protestantisme de la basse Eglise et cependant hésitant à suivre jusqu'au bout la voie où il s'est engagé et qui mène à Rome, c'est-à-dire à la vérité, ce parti, disons-nous, s'est condamné à un isolement fatal qui paralyse tous ses efforts. Il est évident, du reste, que *Ecce Homo*, ce livre qui fait si bon marché de l'autorité de l'Eglise et des Pères, n'a pu être écrit par un ritualiste, un de ces hommes qui s'appellent *anglo-catholiques* et dans leurs discussions fréquentes avec les autres anglicans invoquent en toute chose l'autorité de la tradition et de l'Eglise. Un ami du docteur Pusey nous disait que ce livre suppose une culture intellectuelle très-supérieure à ce que l'on trouve chez les dissidents. S'il faut l'en croire, voilà les dissidents en masse absous de toute participation à ce damnable écrit. Reste donc l'Eglise large comme on appelle le troisième grand parti anglican, Eglise large, en effet, puisque le cadre élastique de son orthodoxie complaisante s'étend presque à volonté pour embrasser le déisme à peine voilé des auteurs des *Essays and Reviews*, le rationalisme discret et tempéré du doyen Stanley, le *Christianisme musculaire* du révérend Charles Kingsley* avec le christianisme néo-platonique et alexandrin du subtil et ingénieux F. Denison Maurice. S'il faut chercher quelque part l'auteur d'*Ecce Homo*, c'est dans les rangs de ce parti peu difficile en matière de dogme et qui par quelques-uns de ses organes a quelquefois insinué que du christianisme, l'esprit seul est bon à recueillir, et qu'on peut rejeter

* Cette singulière dénomination ne correspond pas à une nuance doctrinale particulière chez ceux qui l'ont adoptée. Elle indiquerait plutôt l'absence d'un symbole arrêté, et elle s'applique à ceux qui attachent une importance exagérée et presque exclusive aux exercices qui ont pour but de développer les forces physiques. Les *chrétiens musculaires* aiment la gymnastique au premier rang parmi les vertus chrétiennes.—On doit à M. Kingsley, professeur à Cambridge, des romans, des essais historiques et un drame sur sainte Elisabeth de Hongrie, où nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il a souillé de sa bave protestante cette fleur la plus exquise, la plus délicate et la plus pure qu'ait produite le mysticisme du moyen âge.

l'enveloppe doctrinale comme on rejette l'écorce d'un fruit mûr. Les tendances du livre sont assurément dans cette direction à demi libérale, à demi orthodoxe, qui caractérise une classe nombreuse de chrétiens dans cette Angleterre qui, selon le mot de Bossuet devenu de plus en plus vrai, " a tant changé qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir *."

Les *libéraux* d'Oxford et beaucoup d'anglicans appartiennent à leur école. Ces hommes qui se glorifient de leur savant scepticisme et qui aiment à se reposer comme Montaigne " sur l'oreiller du doute " ont fait à ce livre un excellent accueil, et c'était bien naturel ; car, l'auteur, à leur exemple, affecte de renier toute autorité en matière de dogme et de soumettre toute chose à l'examen de la raison. C'est au point qu'on ne peut dire encore si c'est un libre penseur s'acheminant vers la foi, ou bien un croyant en train de se défaire de ses croyances et engagé sur la pente du scepticisme religieux. C'est, en tout cas, un croyant qui n'en prend qu'à sa guise. Néanmoins, la classe d'anglicans qui a reçu ce livre avec la faveur la plus marquée est la foule nombreuse qui avec des nuances presque infinies occupe une position intermédiaire entre la haute Eglise et les libres penseurs. Un écrivain qui connaît bien cette classe d'hommes (le docteur Newman) a tracé d'eux ce portrait : " Ce sont des hommes, qui, s'ils le pouvaient, voudraient concilier les vieilles idées avec les nouvelles, qui ne veulent pas renoncer à la tradition et ne sauraient fermer la porte au progrès ; qui cherchent à mettre en harmonie la foi et la raison mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, qui dans la théologie catholique, aiment les conclusions mieux que les preuves et préfèrent la méthode de la pensée moderne aux résultats qu'elle produit, qui, au milieu de la grande incertitude qui règne à cette heure en matière de religion, croient ou désirent croire à l'Écriture et aux doctrines orthodoxes ; qui ne peuvent se décider à avouer un doute positif sur aucun point de l'une ou des autres, et, cependant ne sachant pas défendre leurs croyances avec une logique rigoureuse, ou, à tout le moins, sentant qu'il y a contre leur foi, ou craignant qu'il n'y ait de graves objections restées sans réponse, se décident pour ce qu'on appelle une foi

* A ne considérer que le ton et la couleur du style, nous inclinierions à attribuer ce livre à la plume d'un *clergyman*. Ce volume, croyons-nous, et surtout la 2e partie qui n'est qu'une longue homélie un peu sentimentale et entremêlée de citations classiques et de tirades humanitaires, doit être l'œuvre d'un homme habitué à écrire des sermons. Une revue mensuelle, *the Bookseller* (le *Libraire*), a cru pouvoir indiquer une plume laïque, et fait honneur de la paternité d'*Ecce Homo* à M. Richard Holt Hutton, rédacteur du *Spectator* et de la *Pall Mall Gazette*, ancien éditeur de la *National Review*, jadis unitarien et maintenant assis au rang des disciples du révérend F. D. Maurice.

“ pratique, c'est-à-dire, croient aux vérités révélées, parce que la foi est le parti le plus sûr, parce que ces vérités sont probables, et que par conséquent la foi devient un devoir; non pas qu'ils se regardent comme en étant parfaitement assurés, mais ils ne veulent pas se mettre aucun doute formel.” Ces hommes qui ont dû souffrir plus que tous les autres pendant ces dix dernières années où le vent du doute a soufflé avec une violence inouïe, ces hommes ont cru trouver dans *Ecce Homo* une solution à la plupart des difficultés qui obsédaient leur esprit. Cette fois, ont-ils dit, une base solide nous est offerte pour appuyer nos croyances, et cette base n'est autre que la connaissance plus intime et plus personnelle de Jésus-Christ. De sa personne mieux connue jaillit une lumière qui dissipe tous les doutes. Le portrait fidèlement tracé de cette étonnante figure emporte avec lui sa propre évidence. Devant cette révélation qui s'impose à la raison comme au cœur, les arguments de Paley deviennent inutiles et les orages du doute s'apaisent pour faire place à une foi spontanée, calme et sereine. Tel a été, assurc-t-on, l'aspect favorable sous lequel bien des personnes ont considéré ce livre. A ces personnes, il explique le Christianisme en leur en faisant, pour ainsi-dire, toucher au doigt le fondateur, et à ceux qui n'avaient du Christ qu'une idée vague, indistincte et confuse, il présente une figure que l'auteur assure avoir copiée dans l'Évangile et il leur dit : “ Voilà l'homme.” Il y aurait donc injustice à tout condamner dans ce livre inspiré par une intention louable et dont l'effet sur plusieurs âmes paraît avoir été salutaire. Notre droit et notre devoir se réduisent à examiner à notre tour ce portrait que l'auteur a composé en recueillant les traits épars dans les trois synoptiques, à voir quels traits il a omis, quels autres il a cru pouvoir ajouter, et à rechercher s'il s'est inspiré, non pas de son imagination et de sa fantaisie, mais, comme il le prétend, seulement des Évangiles.—Pour procéder avec ordre, nous suivrons dans l'analyse de ce livre la division de l'auteur. Dans la première partie, nous verrons les idées qu'il se fait de la mission de Jésus-Christ et de la société qu'il a fondée. Dans la deuxième partie, de beaucoup la plus longue bien que la moins importante, nous trouverons des développements intéressants et neufs, sinon toujours judicieux, sur la législation chrétienne. Dans le cours de cet examen, nous aurons à signaler des réflexions justes et vraies, des sentiments élevés exprimés dans un beau langage, de nobles accents sortis d'une âme *naturellement chrétienne*, nous dirions presque *catholique*. Nous aurons aussi à réprover certains principes erronnés et dangereux, certains aperçus moins exacts qu'ils ne sont ingénieux, et certaines observations enfin qui blessent la vérité moins encore que le bon goût.

I

Les questions que l'auteur d'*Ecce Homo* s'est proposé de résoudre nous paraissent être celles-ci : Quelle était la mission de Jésus-Christ ? Quel but s'est-il proposé ? Quelle société a-t-il voulu fonder, et comment cette société a-t-elle été organisée en vue des fins qu'elle devait atteindre ? Les réponses contenues dans ce livre peuvent se résumer à peu près ainsi : la mission de Jésus-Christ était de régénérer les hommes. Par là, l'auteur entend simplement rendre les hommes meilleurs, élever leur niveau moral. Jésus-Christ, à cet effet, voulut fonder une société spirituelle, non plus locale, comme celle des Juifs, mais universelle et embrassant le monde entier. Il fonda cette société, non par l'emploi de la force, comme Mahomet, non par le raisonnement et la persuasion, comme aurait fait un philosophe, mais par la puissance de l'exemple, en réveillant dans la conscience humaine le sentiment du devoir et en montrant aux hommes dans sa personne l'idéal de la vertu et le type d'une perfection surhumaine. Le ressort moral qu'il donna à ses disciples fut l'attachement à sa personne. La loi fondamentale de sa société fut le précepte d'aimer Dieu par-dessus tout, auquel il ajouta celui d'aimer tous les hommes comme étant les enfants communs d'un même père qui est aux cieux. De là découle un ensemble de lois secondaires, un code de morale qui n'est pas seulement le complément du code judaïque, mais en est la rénovation entière, la transformation radicale. C'est l'avènement de la morale positive qui non-seulement défend le mal, mais enjoint de faire le bien. Les préceptes les plus saillants dans la législation nouvelle sont ce que l'auteur appelle la loi de philanthropie, la loi de miséricorde, la loi d'édification, la loi du pardon, etc. Tel est, croyons-nous, le sommaire aussi bref que possible des matières contenues dans *Ecce Homo*. Il n'est pas difficile de découvrir une lacune évidente au début même du travail entrepris par l'auteur. C'est l'absence d'investigation critique et de solution nettement énoncée sur la personne de Jésus-Christ. L'auteur n'aborde qu'indirectement la question et semble se refuser à faire connaître sa pensée. Encore, s'il avait présenté la figure du Sauveur dans son vrai jour et rapporté fidèlement les incidents de sa vie, la conclusion ressortant du récit même s'imposerait au lecteur, qui s'écrierait, comme saint Pierre : " Nous savons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant." Mais nous ne pouvons dire que ce portrait de Notre-Seigneur se recommande par une entière fidélité. " De tous les personnages historiques," nous dit-il, " il n'en est pas dont les motifs, les actes et les sentiments lui paraissent plus incompréhensibles." Les théories admises sur son compte n'ont point satisfait son esprit. Il s'est donc cru obligé " d'examiner à nouveau la question tout entière depuis le commencement

“ jusqu'à la fin, de se reporter par l'imagination au temps où celui que nous appelons Jésus-Christ ne portait pas encore ce nom, mais n'était encore, selon le mot de saint Luc *, qu'un *jeune homme d'avenir*, populaire parmi ceux qui le connaissaient et paraissant jouir de la faveur divine, de suivre sa biographie de point en point et d'adopter, non pas les conclusions proposées par l'Église, les apôtres et les pères, mais celles qui ressortent des faits examinés à la lumière de la critique.” Assurément voilà bien de grands mots, et cependant, s'il y a quelque chose qui frappe dans *Ecce Homo*, c'est l'absence presque complète de critique sérieuse et de principes fixes sur lesquels on puisse établir la discussion des faits contenus dans l'Évangile.

Cette préface a le tort de faire des promesses que le livre ne tient pas. Nous ne voulons pas dire néanmoins que, dans le cours de cette étude, l'auteur s'est partout fourvoyé, et que le portrait tracé par lui du Sauveur manque entièrement de vérité. Nous nous accordons avec lui, quand il représente Jésus comme exempt d'ambition terrestre et rempli d'une “ admirable simplicité et d'une entière confiance en Dieu,” lorsqu'il dit qu'en même temps le Christ s'attribua toute sa vie le titre et joua le rôle de Messie divin, de roi et de législateur ; qu'il parlait avec un ton d'autorité que nul scribe ou docteur n'eût osé prendre ; qu'il sut user sobrement de son pouvoir miraculeux, “ montrant ainsi une espèce de repos dans la force qui était un des spectacles les plus sublimes que le monde eût encore vus ;” qu'on trouvait en lui une touchante condescendance, une bonté exquise, une pitié sympathique pour les misères physiques et morales des hommes ; qu'il était accessible aux émotions humaines ; qu'il était capable d'une amitié tendre, d'une compassion vive et d'un noble patriotisme, témoin son éloquente lamentation sur Jérusalem ; qu'également éloigné d'une grossière sensualité et d'un ascétisme rigoureux, il savait goûter sobrement des joies de ce monde comme il le fit aux noces de Cana ; qu'il haïssait les prétentions égoïstes, les rivalités haineuses ; qu'il se plaisait au milieu de ce qui est simple et naïf, comme les enfants et les pauvres gens ; que les traits dominants de son caractère étaient l'humilité et la douceur, et que “ parmi tous les enfants de Dieu, il ne s'est pas vu encore une figure plus élevé et plus attrayante que la sienne.” Nous souscrivons des deux mains aux paroles qui précèdent. Mais l'auteur a-t-il raison de dire que la tendresse douce et l'humilité de Jésus “ avaient quelque chose de féminin,” que sa nature morale était le type “ du caractère moderne,” et “ qu'il a, le premier, introduit dans la nature humaine ces sentiments mêlés et complexes dont l'alliance distingue

* Parodie bien peu décente du passage de saint Luc où il est dit que l'enfant “ croissait en âge et en sagesse, et que la grâce de Dieu était en lui.”

“ les hommes modernes des anciens.” De telles expressions nous choquent lorsqu’elles s’appliquent à Notre-Seigneur. Son caractère était le plus harmonieux de tous, parce qu’il était complet ; sa douceur n’excluait pas la fermeté ; sa justice s’alliait à la miséricorde, et tout en lui portait le cachet d’une exquise mesure et d’une virile dignité. L’auteur s’étonne plus d’une fois des prétentions de Jésus, contrastant avec son humilité : il aurait la clef de cette apparente contradiction, s’il admettait en principe la divinité de celui qui mettait en avant ces prétentions. Peut être aussi l’auteur n’a-t-il pas assez fait ressortir cette prudence qui présidait toujours aux actions du Sauveur, cette réserve discrète qui lui faisait éviter le danger quand il eût été inutile de l’affronter, cette patience avec laquelle il attendit que son heure fût venue, tous les traits enfin qui révélaient en lui une sagesse surhumaine. Mais ce que nous ne pouvons pardonner à l’auteur, c’est d’avoir représenté Jésus comme ignorant son propre caractère et sa mission avant d’en être instruit par saint Jean ; comme acquérant soudainement et comme par un coup de théâtre le pouvoir d’opérer des miracles, pouvoir qui lui cause un trouble mystérieux ; comme hésitant, indécis sur l’emploi qu’il doit faire de ce don surnaturel ; comme agité d’une perplexité pénible après son baptême et obligé de se retirer dans le désert pour y mûrir ses projets. Est-il possible, enfin, que Jésus ait connu ces sentiments de *honte*, d’*embarras* et de *confusion* que l’auteur lui prête à l’occasion du jugement mémorable de la femme adultère ? Nous aurons occasion de préciser ces observations générales et de constater que plus d’une fois l’auteur a été en deçà et quelquefois au-delà de la vérité. Il est temps de passer à l’analyse détaillée des principaux chapitres de son livre.—Saint Augustin disait : “ Je ne croirais pas à l’Evangile, si je n’étais mû par l’autorité de l’Eglise.” Naturellement, il n’en est pas de même pour l’auteur d’*Ecce Homo*, qui paraît accepter le témoignage des évangiles comme il ferait pour celui de tout autre document historique. Il s’est borné, nous dit-il, à puiser dans les trois Evangiles synoptiques, déclaration qui ne l’empêche pas, dans la suite, de citer maint passage du quatrième Evangile *. “ De temps et temps,

* Nous nous demandons, du reste, quelle peut être la raison de cette exclusion, de cette défiance montrée à l’égard de l’Evangile de saint Jean. Serait-il possible que l’auteur partageât les préventions de certains critiques allemands ? Si le quatrième Evangile, qui complète si admirablement les trois synoptiques, ne contenait pas une affirmation aussi accentuée de la divinité de Jésus-Christ, il n’aurait jamais été en butte aux attaques violentes qu’on a dirigées contre son authenticité. Mais il est le vrai témoin qui rend hommage à l’Homme-Dieu, et selon l’expression de saint Augustin, “ a pris un essor plus vigoureux et plus sublime que tous les autres ;” de là les colères qu’il provoque. Nous ne pouvons résumer ici que très-sommairement les arguments sur lesquels

« nous dit-il, il a paru des hommes qui, pareils à des leviers, ont soulevé la terre et lui ont imprimé une nouvelle direction. » Jésus-Christ est un de ces hommes. L'auteur a eu assez de bonne foi pour voir dans son vrai jour l'œuvre projetée par Jésus-Christ et y comprendre l'établissement d'un royaume visible, en d'autres termes d'une *Eglise*. Il s'exprime ainsi : « Nier que Jésus-Christ entreprit de fonder une société théocratique et de lui donner des lois et qu'il s'attribua les fonctions de juge du genre humain, n'est possible qu'à ceux qui rejettent tout à fait la crédibilité des biographies actuelles du Christ. » « Quand nous contemplons ce projet dans son ensemble et que nous en considérons l'exécution et les résultats, trois choses nous frappent d'étonnement. D'abord une prodigieuse originalité. Quel autre homme a eu le courage ou l'élévation d'esprit nécessaire pour dire : « Je fonderai un Etat par la seule force de ma volonté, sans le concours des rois de ce monde, sans m'aider des moyens secondaires qui unissent les hommes entre eux, comme la communauté d'intérêt, de langage ou d'origine ; je ferai pour mon Etat des lois qui ne seront jamais abrogées, et je défierai tous les pouvoirs destructeurs de ren-

s'appuient l'autorité et l'authenticité de cet Evangile. La critique, d'accord avec la tradition, en fixe la composition à l'époque de la rupture qui s'opéra entre le christianisme et le judaïsme vers l'an 96 après Jésus-Christ. Saint Jean devait être alors dans sa quatre-vingt-dixième année. Dès le commencement du deuxième siècle, il rencontrait pour adversaires en Asie Mineure les obscurs hérétiques appelés *Alogoi* et connus seulement par un court passage d'Epiphane. Les chrétiens judaïsants et les gnostiques le citaient dans leurs controverses. Un peu plus tard, Hérocléon en écrivait un commentaire dont il reste un fragment dans les œuvres d'Origène. Tatien, disciple de saint Justin, le comprenait dans son *Diatesseron* ou *Harmonie de quatre Evangiles*, composé vers la fin du deuxième siècle. Les montanistes le citaient en l'altérant. Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Eusèbe, y font des allusions fréquentes, et les conciles de Laodicée, d'Hippone et de Carthage ne firent que ratifier et consacrer la croyance de trois siècles en l'inscrivant au rang des livres canoniques. Douze siècles s'écoulèrent ensuite avant qu'un obscur Anglais, Evanson, dans sa *Discordance des Evangiles*, n'élevât de nouveaux doutes sur l'ouvrage de saint Jean. En Allemagne, Herder, sans le vouloir, en fit naître de plus graves qui furent exagérés par Bretschneider (1822), bientôt suivi par de Wette et Schwegler. Enfin parut en 1844, Ferdinand-Christian Baur, le chef devenu fameux de l'école dite *historique*, sans doute parce qu'elle se croit le droit de refaire l'histoire à sa fantaisie. Le célèbre *Examen critique des Evangiles canoniques* (*Kritische Untersuchungen über die kanonischen Evangelien*) et les autres travaux du fondateur de l'école de Tubingue ont au moins eu pour résultat d'établir l'intégrité du quatrième Evangile et l'unité parfaite qui règne dans son ensemble. Par là se trouvaient réfutées les téméraires suppositions et les conjectures hasardées de Strauss Hilgenfeld, qui vint dix ans plus tard et le professeur Scholten de l'université de Leyde dont l'*Essai sur l'Evangile de saint Jean* a paru l'année dernière, n'ont rien ajouté à la force des arguments.

“ verser ce que j'aurai bâti ? En second lieu, ce qui nous étonne, c'est
 “ la sereine confiance avec laquelle ce projet fut accompli. La raison
 “ pour laquelle les hommes d'Etat peuvent rarement agir sur une aussi
 “ vaste échelle est qu'il faut ordinairement une vie entière pour gagner
 “ sur les hommes l'ascendant qu'un tel projet suppose. Quelques-uns
 “ des principaux organisateurs du monde se sont dit : Je m'élèverai au
 “ pouvoir suprême, et puis j'accomplirai de grands desseins. Mais
 “ Jésus-Christ a tout simplement sauté par-dessus ce premier degré.
 “ Il n'a pas lutté pour conquérir une position qui lui permit de fonder
 “ un nouvel Etat, mais il a fondé cet Etat. Troisièmement, nous
 “ nous étonnons du merveilleux succès de ce dessein. Il n'est pas plus
 “ certain que Jésus-Christ s'est présenté aux hommes comme le fon-
 “ dateur, le législateur et le juge d'une société divine, qu'il n'est
 “ certain que les hommes l'ont accepté en cette qualité, que cette
 “ société divine a été fondée, qu'elle a duré près de deux mille ans,
 “ qu'elle s'est étendue sur une partie considérable du monde et sur la
 “ plus civilisée, et qu'elle existe encore pleine de vigueur dans le temps
 “ présent.”

Au dire de l'auteur, l'origine de l'Eglise chrétienne fut “ dans un
 employés par leurs prédécesseurs. Scholten, qui en est arrivé au rationalisme
 pur, nous annonce dans sa préface “ qu'il a échangé le *Fils de Dieu* des dogma-
 “ tistes de la Bible et de l'Eglise pour le Fils de l'homme tel que l'histoire nous
 “ le présente dans toute la dignité de son élévation morale.” Comme il lui
 plaira ; mais nous pouvons sans témérité affirmer que la plupart de ses objections
 renouvelées de Baur ont déjà trouvé une réponse dans les savants ouvrages de
 Tholuck et de Neander (1835), dans le commentaire de Lücke (1843), dans
 celui de Hengstenberg de Berlin, et surtout dans l'ouvrage du docteur Frédéric
 Bleek, aussi savant qu'il est sincère, publié en 1846 (Introduction à la critique
 des Evangiles, *Beitrag zur Evangelien Kritik*), sans compter l'essai remar-
 quable publié à Londres en 1857 (*The Gospel of St John*, Macmillan and Co)
 où M. Maurice résumait les conclusions de l'école orthodoxe allemande en
 faveur de saint Jean. Nous n'avons garde d'oublier la *Vie de Jésus* de Ewald.
 Ce dernier n'est pas un auxiliaire dont on accepte volontiers le concours ; car
 il fait parfois de dangereux écarts ; mais il n'en est pas moins vrai qu'aux yeux
 des critiques il passe pour avoir réussi dans ce qu'il s'était proposé comme
 l'œuvre de sa vie : la tâche d'établir l'authenticité du quatrième Evangile.
 Avant de clore cette note, nous croyons devoir recommander pour l'étude de
 cette question un des derniers ouvrages du célèbre docteur Jean-Ignace
 Dollinger, de Munich, publié sous le titre : *les Premiers âges de l'Eglise*. Ce
 livre contient les meilleures réponses qu'on ait encore faites à l'école de Tubin-
 gue. Dans le chapitre de son livre consacré à saint Jean, il a surtout réussi à
 faire ressortir la différence qui existe entre le Logos de Philon, qui n'est autre
 que l'idéal platonique, l'archétype de l'ordre et de l'harmonie dans l'ordre
 matériel, mais qui n'a aucune part à la création de l'univers, et le Logos de saint
 Jean qui est le créateur du monde en même temps qu'il en est la lumière intel-
 lectuelle et morale.

mouvement qui avait commencé avant Jésus-Christ." " Au moment où il fit, presque inaperçu, son entrée dans le monde, toute la nation juive avait les yeux fixés sur un homme qui essayait d'une manière imparfaite ce que Jésus-Christ acheva ensuite et perfectionna." " Comme l'empereur Nerva, saint Jean fit deux choses : il inaugura un nouveau régime et se désigna un successeur qui devait être beaucoup plus grand que lui." On ne s'attendait guère à voir l'empereur Nerva en cette affaire ; mais enfin nous ne contestons pas que Jésus-Christ n'ait pour ainsi dire été présenté au monde par saint Jean, lorsque celui-ci le salua par les mots bien connus : *Voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.* Pourquoi faut-il que l'auteur enlève à ces derniers mots le sens évident qu'ils comportent ? A l'en croire, l'expression *agneau de Dieu* s'appliquait à Jésus à cause de sa douceur et de la sérénité de son âme*. Jean, au contraire, n'était pas " un agneau," mais plutôt " un des chiens du Seigneur." Son esprit inquiet l'avait poussé dans le désert, où " il avait lutté avec des pensées qu'il ne pouvait maîtriser, et de là il avait poussé son cri d'alarme qui avait fait tressaillir la nation." Ailleurs, il nous dira que saint Jean était un observateur *attentif* et *contemporain* des actes de Jésus-Christ. M. Scholten, de Leyde, au contraire, prétend que le saint Jean des synoptiques est un spectateur *indifférent* et *froid*. Lequel faut-il croire de ces savants biographes ? Sans doute ils ont en main des documents privés qui leur permettent de s'exprimer avec ce ton d'autorité. Mais poursuivons. A l'époque du baptême de Jésus-Christ, " des signes " miraculeux ou *réputés tels* attestèrent, dit-on, la grandeur de la mission de Jésus." Ces signes miraculeux et toutes les circonstances du baptême du Christ sont interprétés par l'auteur dans le sens du grossier naturalisme dont Paulus, de Heidelberg, a donné l'exemple et qui se retrouve développé avec plus d'esprit que de sens dans les écrits d'un autre biographe français de Jésus-Christ. L'auteur d'*Ecce Homo* admet néanmoins, contrairement à Strauss et à Schenkel, que Jean reconnut en Jésus le Messie annoncé. Nous lui donnons acte de cet aveu important, mais que dirons-nous des lignes suivantes et comment les qualifier ? " Dans l'agitation d'esprit que lui causèrent son baptême " et les paroles de Jean le désignant comme le futur prophète et le " Messie promis, et enfin ces signes miraculeux, Jésus se retira dans " le désert, et là, au milieu de la solitude, après une lutte mentale, il " mûrit le plan de conduite que nous le voyons suivre avec la plus

* Le docteur Dollinger dit avec bien plus de raison : " Aux yeux de Jean, Jésus était l'*anti-type* de l'agneau pascal, la vraie victime, seule agréable aux yeux de Dieu et dont l'autre n'était que la figure (*les Premiers âges de l'Eglise*, ch. 1).

“ferme assurance, à partir de son retour dans la société.” Cette prétendue *lutte mentale* n'était autre que la tentation, et celle-ci, dans l'opinion de l'auteur, n'était que “l'agitation causée dans l'esprit de Jésus-Christ par la *conscience naissante* d'un pouvoir surnaturel.” “Cela nous donnera la clef de beaucoup d'autres choses qui suivent dans la vie de Jésus-Christ, et le récit, dans son ensemble, paraîtra bien plus complet si nous *supposons* que ce que le Christ fut tenté de faire était d'employer la force pour établir le royaume du Messie. Cette lutte mentale dut être aussi causée par une autre question, qu'il s'adressait : à savoir, quel usage il devait faire de son pouvoir surnaturel.” Nous le demandons, où l'auteur a-t-il vu des traces de cette agitation, de cette incertitude, de cette lutte prétendue dans l'âme de Jésus-Christ ? Ne reconnaît-on pas ici le romancier biographe préoccupé avant tout de faire cadrer les parties de son récit, d'arranger les faits, d'atténuer les uns, de grossir les autres et d'ajuster le tout en vue de l'effet qu'il veut produire ? Où a-t-il pris ces renseignements sur ce drame solennel et mystérieux de la tentation dont Dieu seul fut témoin ? Montaigne avait bien raison de dire : “Le vrai champ et sujet de l'erreur sont les choses inconnues.” Le style du livre est, en général, remarquable par la distinction et la pureté. Ce n'est qu'à titre d'exception que nous citerons la phrase suivante, qui ne brille ni par la clarté ni par l'élégance : “Le récit de la tentation offre dans son ordre logique une frappante évidence interne, une certaine inimitable probabilité d'improbabilité.” Il ajoute avec plus de raison : “L'imagination populaire, qui donne naissance à des légendes et qui les croit ensuite, n'est pas, en général, capable d'efforts sublimes et soutenus. Selon le proverbe allemand :

Wunderthatige Bilder sind meist nur schlechte Gemalde.

“Un portrait merveilleux n'est souvent qu'une piètre peinture.” “L'imagination populaire est fertile et tenace, mais elle n'est ni puissante, ni profonde... Nous devons nous attendre à d'étranges histoires sur les aventures du Christ dans le désert ; mais nous devons aussi nous attendre à des récits fort puérils.” Cette observation est assurément juste, et depuis longtemps les apologistes ont fait remarquer que de tous les récits contenus dans les Évangiles, aucun n'est puéril, et c'est sans doute une présomption en faveur de leur inspiration, car on sait que les évangiles apocryphes rejetés par l'Église sont remplis de récits gracieux quelquefois, mais, souvent aussi, ridicules et puérils.

Sorti du désert et rentré dans la vie active, Jésus-Christ ne se présenta pas aux hommes seulement avec l'autorité d'un prophète investi d'un pouvoir surnaturel. Il se présenta aussi et surtout comme un

roi, roi d'une société spirituelle dont il devait être le législateur et le juge suprême en même temps. Que Jésus-Christ se soit donné pour un roi représentant l'invisible majesté de Dieu, cela n'est pas douteux. Que les Juifs aient eux-mêmes attendu un roi vers cette époque, n'est pas davantage. Jésus-Christ trouva l'idée d'une théocratie encore vivace au sein du peuple juif. Cette idée n'était pas nouvelle. "Toute nation originale a ses principes favoris et ses institutions politiques auxquelles elle s'attache avec passion. Telle nation s'éprend de la liberté politique; telle autre recherche l'égalité de tous les citoyens. Ainsi les Juifs s'attachaient au principe de la souveraineté de Dieu; mais il fallait l'adapter aux idées nouvelles... Jésus-Christ conçut l'idée de rétablir la théocratie telle qu'elle existait au temps de David, avec un roi visible et ce roi serait lui-même." Saint Jean-Baptiste avait préparé les voies en annonçant le royaume de Dieu (Marc, I, 14). Joseph d'Arimatee attendait le roi des Juifs, et le vieillard Siméon avait déjà salué Jésus, au berceau, du titre de roi. Plus tard, quand il fit son entrée à Jérusalem, Jésus refusa d'imposer silence à ceux qui l'acclamaient roi et fils de David. Cela même fournit matière à l'une des accusations portées contre lui et assurément, dit l'auteur, Jésus-Christ ne mourut pas *pour une métaphore*, seulement il arriva qu'il ne réalisa nullement l'idéal que s'étaient fait les Juifs de leur roi futur. Aussi refusèrent-ils de le reconnaître et ne voulurent-ils pas "d'un roi sous l'habit d'un philosophe." Jamais il n'exerça sa royauté dans le sens terrestre où ils l'entendaient : l'épreuve du denier et celle de la femme adultère prouvèrent bien qu'il ne voulait être ni roi ni juge dans les affaires temporelles. Sa royauté était d'un autre ordre et ses jugements s'exerçaient au delà des limites de ce monde. En qualité de juge des âmes il afficha des "prétentions illimitées;" il assura les uns du pardon de leurs péchés; il condamna sévèrement les autres, "en un mot, il déclara tenir le ciel et l'enfer entre ses mains."

Cette considération a évidemment frappé l'auteur, qui revient souvent sur ce qu'il appelle les "*énormes prétentions de Jésus-Christ*" (unbounded pretensions of Christ). Pour appuyer ces prétentions et donner une sanction à ces jugements dont l'effet se prolongeait au delà de la tombe, Jésus-Christ, comme il était naturel, tira parti de l'idée de l'immortalité de l'âme, qui, au dire de l'auteur, aurait été une idée nouvelle parmi les Juifs. Nous craignons que sa science ne soit ici en défaut. Il serait assez facile de trouver dans l'Ancien Testament maints passages contredisant son assertion, et au temps même de la venue du Messie, on sait que les Sadducéens étaient signalés à l'animadversion du peuple parce qu'ils mettaient en doute l'immortalité de l'âme.

Le cinquième chapitre du livre, qui prétend examiner les titres de créance du Christ, est le seul qui renferme un essai de discussion critique, et cet échantillon ne fait pas grand honneur à la logique de l'écrivain. Revenant sur l'étonnant projet du Christ et le succès encore plus étonnant de ce projet, il nous dit : " Jésus-Christ résolut de fonder son empire sur le consentement et non sur les craintes des hommes... Il se fia pour le succès à sa *terrible pureté* et à sa *supériorité*." On ne voit pas, en effet, qu'il ait rien tenté pour amener les hommes à la soumission par la corruption ou la peur. " Mahomet a fondé une croyance qui a tout aussi bien réussi et qui ne manque ni de vérité, ni de grandeur ; mais il commença par fonder une dynastie afin d'avoir prise sur l'imagination de ses sectateurs, et ensuite, il exigea de ces derniers beaucoup moins que le Christ, qui prétendit à l'empire sur les secrètes pensées et le cœur de ses disciples."

Il est pourtant des faits d'une nature particulière qui expliquent jusqu'à un certain point le succès de l'œuvre tentée par Jésus-Christ. Ces faits sont les miracles et nous arrivons ainsi à une question capitale que notre auteur, bien différent de ses devanciers allemands ou français, n'a abordée qu'avec l'hésitation d'un esprit incertain ou d'un homme qui craint de se commettre : " Ecartant," nous dit-il, " la question de savoir si des miracles ont été réellement opérés ou non, nous sommes en mesure d'affirmer un fait qui peut se prouver par les moyens ordinaires, qui, en réalité, est prouvé par des témoignages aussi certains que tout autre fait historique. Ce fait est que Jésus-Christ prétendit opérer des miracles. Nous pouvons affirmer aussi qu'aux yeux de ses disciples il passa pour opérer des miracles et que ce fut surtout pour cette raison qu'ils lui reconnurent cette dignité et cette autorité auxquelles il prétendait. Les récits que nous avons de ces miracles *peuvent être exagérés*. Il est possible que dans certains cas on ait raconté des histoires qui *n'avaient aucun fondement*, mais, somme toute, les miracles jouent un rôle si important dans l'œuvre de Jésus-Christ qu'une théorie qui voudrait les représenter comme dus entièrement à l'imagination, soit de ses disciples, soit d'une époque ultérieure détruirait la crédibilité des documents évangéliques, non pas partiellement, mais entièrement, et ferait du Christ un personnage tout aussi mythologique que l'est Hercule. Or, le but de ce livre est de prouver que le Christ de l'Evangile n'est pas un mythe, en montrant que le personnage qu'ils dépeignent offre une si frappante harmonie dans ses traits principaux, et en même temps une telle originalité qu'il ne pouvait être inventé ni par le génie d'un individu, ni par ce qu'on appelle " la conscience d'une époque." On reconnaît là le fameux mot de Rousseau : " L'inventeur en serait

plus étonnant que le héros." "Maintenant, continue notre auteur, si le caractère dépeint dans les Évangiles est dans ses traits essentiels historique et réel, ces biographies sont en général dignes de foi, et en ce cas la responsabilité des miracles retombe sur Jésus-Christ. La réalité des miracles dépend en grande partie de l'opinion qu'on se forme de la véracité du Christ... Pour notre dessein, qui est d'examiner le plan conçu par Jésus-Christ et la manière dont il l'exécuta, il importe peu que les miracles aient été réels ou imaginaires." Nous aurions cru, au contraire, que cette question avait une importance souveraine, mais continuons : "En tout cas, ils passeront pour réels et ils eurent le même effet. Provisoirement, nous pouvons donc en parler comme s'ils étaient réels." La preuve de la réalité des miracles tirée du fait que Jésus-Christ prétendit en opérer n'est pas assurément dénuée de valeur ; car ni en Angleterre, ni en Allemagne on n'admet la supposition odieuse qu'on a osé faire en France en attribuant à Jésus-Christ un consentement partiel à une imposture, une espèce de complicité avec ses disciples pour tromper le reste des hommes. Mais si, d'un autre côté, il est nécessaire d'admettre la réalité des miracles pour croire à la véracité du Christ comme quelques-uns le prétendent, comment l'auteur sortira-t-il de ce cercle vicieux ? Nous ne bornons pas là nos reproches. Pourquoi dit-il ailleurs que les miracles sont par eux-mêmes des faits très-*improbables* et qu'on n'est tenu à les admettre que s'ils s'appuient sur des preuves imposantes ? Qu'est-ce qui rend à ses yeux les miracles si improbables ? Assurément, Dieu n'en a jamais fait sans raison suffisante, et l'auteur lui-même fait remarquer qu'un des traits les plus remarquables dans la conduite de Jésus-Christ fut la discrétion et la réserve avec laquelle il usa de son pouvoir miraculeux. Il va jusqu'à appeler cette réserve un miracle moral *. Quelle est donc la secrète pensée de l'auteur d'*Ecce Homo* ? Aurait-il pour le surnaturel dans l'histoire cette risible horreur qu'affiche une philosophie étroite et frivole autant qu'elle est arrogante et prétentieuse ? Il est vrai qu'en général, lorsque nous rencontrons des faits merveilleux dans l'histoire profane, nous les rejetons sans beaucoup d'hésitation. Mais est-ce une raison pour traiter de même les miracles évangéliques ? Le cas est bien différent. Dans l'histoire profane, nous ne voyons ni l'utilité, ni l'a-propos des miracles, et voilà pourquoi la critique les élimine. Mais dans l'histoire de la religion la plus vénérable qui ait paru sur la terre, pourquoi serions-nous surpris de rencontrer des faits miraculeux ? N'est-il pas naturel, au contraire, que Dieu

* Le Dr Dollinger la trouve toute naturelle. "Jésus-Christ n'avait que faire de cette *demi-croyance* faible et sans racine qui est produite par les miracles (les Premiers âges de l'Église, ch. 1).

ait donné aux hommes des signes merveilleux et frappants pour les confirmer dans la vérité, pour les prémunir contre l'erreur et pour sceller l'autorité de sa doctrine ? Qu'on n'allègue pas non plus contre nous la permanence des lois de la nature. Quand Hume écrivait dans son *Essai sur les miracles*, ce qu'on n'a fait que répéter après lui, ce vigoureux esprit ne trouvait rien de concluant à dire sinon " que l'uniformité des lois de la nature rend les miracles contraires aux probabilités fondées sur l'expérience ;" mais il n'alla jamais jusqu'à en nier la possibilité absolue. Il n'y a pas longtemps que Stuart Mill (un positiviste pourtant) raillait spirituellement* un écrivain français qui prétend avoir découvert que *l'impossibilité des miracles est un principe d'une certitude métaphysique*. La foi aux miracles, qui sont des faits exceptionnels, n'est donc en résumé qu'une affaire de preuves et d'évidence. Comme le dit Pascal, " il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle ; mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il faut en juger sévèrement mais justement." Si l'auteur d'*Ecce Homo* admet le surnaturel, qu'il le déclare nettement. La question des miracles se présente au début de toute investigation critique dans les origines du christianisme. " Les miracles discernent la doctrine," dit encore Pascal. Il s'agit de savoir si les évangélistes doivent être crus, lorsqu'ils rapportent des miracles, et s'il est prouvé que Jésus-Christ en a opéré, sa divinité se trouve établie. Quand Jésus-Christ guérit l'aveugle-né, les témoins s'écriaient : Comment un homme pécheur peut-il faire de pareils miracles ? et leur conclusion était celle du genre humain. Au dire de notre auteur, le secret des succès de Jésus-Christ ne fut pas tant dans ses miracles que dans la toute-puissante séduction de son caractère, dans les persécutions qu'il endura et la mort qu'il souffrit à la fin. " Tout cela produisit une agitation de reconnaissance, de sympathie et d'étonnement dans l'âme de ses premiers disciples et les disposa à accepter pour règle de leur vie cet esprit de sacrifice qui avait dirigé la sienne."

" La soumission volontaire à la mort de celui qui avait le pouvoir d'y échapper," voilà ce qui alluma l'enthousiasme de saint Paul. Nous ne savons, mais il nous semble que la croyance en un *Dieu mort pour les péchés du monde*, la *folie de la croix* dans le sens profond qu'elle avait pour saint Paul et les autres disciples, furent la vraie source de leur enthousiasme et de leur zèle.

Dans le sixième chapitre, intitulé *le Van du Vannneur*, l'auteur nous fait assister au triage fait par Jésus-Christ des premiers membres de

* Dans une note de son ouvrage intitulé : *Examination of sir William Hamilton's Philosophy*, où il se fait l'interprète du positivisme d'Auguste Comte.

son Église. Différente de la société juive, la société spirituelle fondée par Jésus-Christ était ouverte à tout le genre humain. Les lois n'en étaient sanctionnées par aucun châtement, et tandis que le juif idolâtre était lapidé, le chrétien apostat était simplement excommunié, c'est-à-dire exclu de la communauté. Le lien qui rattachait ensemble les membres de cette société était la foi en leur commun maître et l'attachement à sa personne, qui entraînait la soumission absolue à son enseignement. " Les premiers chrétiens ont inventé le mot *Foi* qui est devenu une addition permanente faite au vocabulaire moral de l'humanité. Ce n'est pas strictement une vertu chrétienne, mais la vertu de celui qui veut devenir chrétien." Aussi a-t-on pu dire, mais dans un sens très-large seulement, que c'est la foi qui sauve, puisqu'elle met sur la voie du salut. Nous ne pouvons admettre ce que semble insinuer l'auteur, que l'attachement à la personne du Christ ait passé avant la croyance en un certain nombre de dogmes essentiels et nettement définis. Que le symbole imposé aux premiers chrétiens n'ait pas été aussi explicite et aussi développé que le nôtre, nous le croyons volontiers ; mais qu'il n'ait pas compris au moins le dogme de la Rédemption, cela ne nous paraît pas soutenable. L'auteur est beaucoup trop disposé à faire bon marché des dogmes chrétiens et à traiter légèrement l'obligation où nous sommes de les accepter sans réserve. La tolérance qu'il invoque n'est pas admissible en pareille matière. " Il n'est pas rare, nous dit-il, d'entendre dire qu'un homme n'est pas chrétien parce qu'il ne croit pas à ce qu'on appelle la Rédemption ; mais l'on ne prononce pas une semblable excommunication contre un homme en qui se voient des vices antichrétiens... Or, cela n'est pas juste, et nous devrions être aussi tolérants pour un symbole imparfait que pour une vertu imparfaite, car il est aussi difficile de *penser juste* que d'agir avec droiture." A cela nous répondons : Il n'est pas aussi difficile qu'on veut bien le dire d'arriver à une croyance exacte, si l'on admet qu'il existe une autorité chargée d'enseigner la vérité à tous ceux qui la cherchent. Et assurément tel a été le dessein de Dieu, qui n'a pu vouloir imposer aux hommes la tâche impossible d'arriver à la vérité par leurs propres efforts. L'auteur, qui ne veut pas se contenter " des maximes courantes qu'on apprend par routine," se croit le droit de censurer vivement les partisans d'un dogmatisme nettement défini et il fait une sortie vigoureuse contre ceux qui, selon son expression, " *courent par le chemin le plus court* pour arriver à la foi, qui, accablés par les difficultés qui assiègent leur esprit et effrayés de la damnation éternelle, résolvent de ne plus lutter, *de donner vacance* à leur esprit, de se reposer en se contentant de dire qu'ils croient et d'agir comme s'ils croyaient. Triste issue où aboutit le

“ christianisme ! Se peut-il qu’il y ait parmi les citoyens de la nouvelle Jérusalem une classe ainsi privée de ses droits de franchise ? ” Cette touchante tirade s’adressait probablement au savant et pieux docteur Newman et aux autres convertis qui, comme lui, après avoir traversé l’aride désert de l’incertitude et du doute, sont venus se désaltérer aux sources vives de la foi et chercher le repos au sein d’une Eglise qui possède la vérité et la vie. L’auteur semble mettre en doute la sincérité de leur parole ou de leur foi, imputation aussi gratuite qu’elle est odieuse. Quant à la nécessité de croire sur l’autorité de l’Eglise établie par Dieu, n’a-t il pas remarqué combien l’Evangile insiste sur ce point ? Le père de saint Jean-Baptiste est rendu muet pour n’avoir pas cru. Saint Thomas est tendrement blâmé de son incrédulité. Celui qui refuse de croire est menacé de la damnation éternelle. A ceux qui exagèrent les difficultés que présentent les vérités révélées, il suffit de dire avec Newman : “ Nous ne pouvons concevoir aucune révélation qui ne suppose une sorte de conflit avec l’esprit humain, et partout n’implique chez le croyant le sacrifice et l’abdication du jugement privé. ” Qu’on écoute aussi là-dessus les paroles graves et sensées de Bacon, au neuvième livre du *Traité de Augmentis scientiarum* : “ La souveraineté de Dieu s’étend aussi bien sur la raison que sur la volonté de l’homme ; de sorte que nous devons obéir à sa loi, lors même que notre raison y répugne. Si l’objet de notre foi s’accorde avec notre sens privé, c’est à la chose et non à Dieu que nous accordons créance, et ainsi nous ne faisons rien de plus que pour un témoin douteux et suspect. La foi qui était méritoire en Abraham était celle dont se moquait Sarah, qui était, en ce cas, l’image de la raison naturelle. La théologie se fonde sur la parole de Dieu, non sur les lumières de la nature. ” Que deviendrions-nous si, selon le mot de Varnhagen, chaque génération venait à “ passer au crible l’enseignement religieux transmis par la génération précédente ? ” La semence de la foi ne serait-elle pas bientôt dispersée à tous les vents ? Qu’on n’accuse donc pas l’Eglise d’être intolérante parce qu’elle n’admet pas le morcellement du précieux héritage dont elle est dépositaire. Elle agit comme la vraie mère qui au tribunal de Salomon ne put se résigner à voir son enfant coupé en deux. La vérité ne souffre pas de partage, et aux yeux de Dieu une foi partielle et incomplète ne vaut guère mieux que l’absence de foi.

L’auteur prétend que deux obstacles s’opposent à ce que nous ayons une connaissance exacte de l’enseignement contenu dans l’Evangile. Le premier est l’immense distance à laquelle nous étudions les faits de la vie du Christ. Le second est la difficulté de préciser le vrai sens de ses paroles : “ Il n’y a qu’une *imagination historique* bien exercée,

“ nous dit-il, qui puisse faire revivre les circonstances de temps et de lieu dans lesquelles les paroles évangéliques furent prononcées, et en tirer un sens qui se rapproche passablement de celui qu’elles présentaient aux auteurs de ce temps-là.” Ce passage suffirait à lui seul pour prouver que l’auteur n’a voulu faire qu’un roman historique, à la façon de Walter Scott et de tant d’autres. Mais ce n’est pas là de l’histoire, et cette *imagination historique* invoquée par lui ne peut qu’obscurcir les faits et fausser le jugement. Si l’on en croit ces modernes historiens dont la prétention est d’étudier les faits de l’Évangile à la lumière du dix-neuvième siècle on aura du Christ et de son temps une idée qui pourra être fort ingénieuse, mais en même temps aussi complètement imaginaire. Un autre doute se présente à l’esprit de l’auteur. Est-il bien sûr que l’enseignement chrétien n’ait pas subi d’altérations quand il a passé “ de l’Orient mosaïque dans l’Occident socratique ? ” De tout temps, les Orientaux, et en particulier les Juifs, avaient cru sur parole leurs prophètes, qui ne donnaient aucune raison à l’appui de leur enseignement. Mais ce moyen de communiquer la vérité répugne aux nations occidentales, qui sont en possession d’une méthode qui permet de vérifier l’exactitude d’une doctrine quelconque. Dans l’Occident, on se défie des prophètes. “ A peine a-t-on vu quelques exceptions à cette règle, comme par exemple en faveur de Pythagore, d’Héraclite, de Carlyle (holà !), de Mazzini (hélas !). “ La tendance des hommes de l’Ouest est de tout faire passer au creuset de la logique, science dont le crédit augmente tous les jours.” Ceci n’est que le développement d’une idée assez vieille exprimée dans les mots connus : *Judæi signa petunt, Græci sapientiam querunt*. L’auteur part de là pour décocher un trait à ces fanatiques sans grâce (graceless zealots) qui “ citent Moïse contre les interprètes d’une science que Moïse désira en vain parce qu’elle était réservée à ces hommes modernes dont nous pouvons dire que le moindre d’entre eux est plus grand que Moïse.” C’est très-flatteur assurément pour le professeur Huxley et le savant M. Tyndall ; mais nous ne sachions pas encore que les savants modernes aient convaincu Moïse d’erreur, et certes les chrétiens ont bien le droit de défendre leurs livres sacrés contre une science trop souvent présomptueuse et hâtive dans ses conclusions.

Quoi qu’il en soit des articles du symbole imposé aux premiers chrétiens, il est certain que Jésus-Christ établit un rite solennel, une formalité publique qui précédait et signalait l’entrée de tout nouveau membre dans sa société spirituelle. Ce rite était le baptême, déclaré indispensable pour quiconque voulait faire partie de la communauté chrétienne. A ce propos l’auteur nous donne de l’entretien de Jésus-Christ avec

Nicodème une version à sa manière et qui dépasse tout ce que "l'imagination historique" la mieux exercée peut inventer d'ingénieusement imaginaire. Il suffira de dire que selon lui Nicodème est censé demander une dispense de la cérémonie du baptême et que cette dispense lui est nettement refusée malgré la promesse de donner son appui à la cause de Jésus-Christ. Nous n'avons rien vu de tout cela dans l'Évangile, mais notre auteur a le don de seconde vue.

Le neuvième chapitre d'*Ecce Homo* clôt la première partie du livre par des considérations générales sur la nature de la société fondée par le Christ. Ce chapitre est un des meilleurs, et ce n'est que rendre justice à l'auteur d'avouer qu'il a su rajeunir par d'ingénieux développements des idées déjà émises avant lui. "Le but de Jésus-Christ, nous dit-il, était de rendre les hommes meilleurs, en sorte que la volonté de Dieu se fit sur la terre comme au ciel." Deux tentatives ont été faites pour atteindre ce but : l'une par la philosophie, l'autre par la morale chrétienne. La première rappelle le nom de Socrate, la seconde celle de Jésus-Christ. De là une ressemblance apparente entre l'œuvre de Jésus-Christ et celle de Socrate. Mais pour peu qu'on y regarde, la différence est pour le moins aussi frappante que l'analogie : "Socrate emploie le raisonnement, Jésus-Christ l'autorité. Nous pouvons être sûr qu'un contraste aussi marqué n'est pas dû seulement à la différence qui existe entre un esprit sémitique et un esprit européen. De même que la ressemblance entre l'Église chrétienne primitive et une école philosophique est une ressemblance trompeuse : ainsi c'est celle qu'on croit voir entre Jésus-Christ et le philosophe grec. Jésus-Christ avait un but différent et employa des moyens différents. A première vue l'analogie est frappante. Tous deux enseignèrent une certaine doctrine, tous deux exercèrent une grande influence, tous deux souffrirent le martyre ; mais en y regardant de près, nous verrons que le martyre fut un accident dans la vie de Socrate et que l'enseignement doctrinal fut jusqu'à un certain point un accessoire dans la vie de Jésus et que leur influence a été d'un caractère tout différent, celle de Socrate étant intellectuelle et fondée sur la pensée, celle de Jésus morale et s'appuyant sur le sentiment. La mort de Socrate est une page émouvante dans l'histoire, mais elle n'ajoute rien à sa valeur aux yeux des hommes. Mort dans son lit, il eût encore été le créateur de la science. D'un autre côté, si nous isolons l'enseignement du Christ de sa vie et de sa mort sur une croix, nous pouvons affirmer qu'il ne contient rien qu'on ne puisse trouver ailleurs appuyé de raisonnements et d'explications. Ceux qui ne considèrent que le sermon sur la montagne et ne font pas attention à la vie de Jésus-Christ, à sa croix, à sa résurrection, commettent la même faute

“ que celui qui, étudiant la philosophie de Socrate, la chercherait seulement dans le récit dramatique de sa mort. Tous deux ont exprimé des pensées remarquables, tous deux ont mené une vie remarquable ; mais Socrate doit la place qu’il occupe dans l’histoire à ses pensées, non à sa vie, et Jésus-Christ doit la sienne à sa vie, et non à ses pensées.” Tout le monde reconnaîtra dans ce qui précède une paraphrase assez complète du mot de Rousseau : “ Si la vie et la mort de Socrate sont d’un sage, la vie et la mort de Jésus sont d’un Dieu.” Notre auteur n’a garde de prononcer ce dernier mot et en vérité nous ne savons pourquoi. Sa conclusion est que les moyens employés par Jésus-Christ pour améliorer les hommes devaient avoir et ont eu un succès qu’on ne pouvait attendre de la méthode de Socrate. Le philosophe expliquait et démontrait aux hommes leurs devoirs ; mais Jésus-Christ les disposait à les accomplir. Le ressort qu’il donnait à l’âme de ses disciples était un vif attachement à sa personne, et sa personne était le type et l’idéal de la perfection morale. Il y a deux influences qui peuvent agir sur les hommes : la raison et l’exemple vivant aidé par l’affection. La philosophie n’a que la première à sa disposition. “ Comment faire d’un fripon un honnête homme ? Le fait est que la philosophie n’a pas de force qu’elle puisse employer à cet effet.” La religion seule opère ces miracles. De là on a pu conclure encore que la vraie Eglise est celle qui opère des conversions. La conversion du pécheur est, selon l’expression des théologiens : *Articulus stantis aut cadentis Ecclesie*.

A ces remarques de l’auteur, nous n’ajouterons qu’un mot. Il est certain que nul maître ne fut écouté, chéri et vénéré par ses disciples comme le fut Jésus, et cela n’a pas le droit de surprendre quand on considère son étonnante perfection ; mais nous ne pouvons nous accorder avec l’auteur quand, sous prétexte d’exalter la pureté, la délicatesse des sentiments du Sauveur, il nous donne sur le récit fameux de *la Femme adultère* une variante et des commentaires qui sont aussi contraires aux textes des Evangiles qu’ils répugnent au sens chrétien et choquent les idées que nous nous faisons de Jésus-Christ. Nous accordons à l’auteur qu’en cette occasion “ le Christ fit preuve d’une délicatesse dont il n’y a pas d’autre exemple dans le monde ancien, qui devance et dépasse tout ce qu’il y a de plus noble et de plus raffiné dans les mœurs de la chevalerie et dans les mœurs modernes.” Mais que dire des lignes qui suivent : “ L’effet produit sur Jésus (quand on lui amena pour la juger la femme adultère) fut tel qu’il aurait pu être sur beaucoup d’autres depuis, mais tel peut-être qu’il n’avait été sur aucun homme avant lui. Il fut saisi d’un insupportable sentiment de honte... Il n’osait affronter les re-

“gards de la foule. Dans son *brûlant embarras* et dans sa *confusion*,
 “Il se baissa comme pour cacher son visage et se mit à écrire avec
 “son doigt sur le sable.”

Il serait difficile de rien écrire d'un goût plus exécrable.

—Le Correspondant.

(A continuer.)

UNE VISITE A SAINT-PIERRE.

Le seul nom de la basilique de Saint-Pierre éveille dans l'imagination, au point de vue de l'art comme au point de vue de la majesté et de la grandeur, le souvenir d'impressions si profondes que l'effet réel devrait en être diminué. Il est toujours dangereux d'être réputé une merveille, et, bien plus, la plus illustre des merveilles. Si à cet inconvénient on ajoute le caractère peu distingué du frontispice, cette apparence de palais là où l'on espérait voir un temple ; si même, lorsqu'on approche, la coupole perd de son élancement et de sa beauté, depuis l'allongement des nefs qui ne permet plus d'en voir la base, on ne peut que s'étonner de l'admiration que l'on ressent encore. Et cependant cette admiration est générale. A côté du pèlerin priant et ému, à côté de Châteaubriand qui vient d'écrire le *Génie du Christianisme*, ce sera le protestant, l'incrédule Byron chantant, d'un cœur promptement vieilli, le pèlerinage d'Harold, ou Coïnine cherchant à élever sa voix à la hauteur de ce temple qui dépasse en hauteur les *Pyramides d'Egypte*. D'où vient cette unanimité d'impressions ? De l'art, sans doute ; il est incontestable que la place Saint-Pierre, avec son obélisque, ses fontaines jaillissantes, son double portique, et, au fond, la coupole de Michel-Angé, offre un tableau sans comparaison possible dans le monde ; mais l'art suffirait-il à expliquer pourquoi le cœur battait, même à Mme de Staël, en approchant de la basilique ; pourquoi elle ressentait, au moment d'entrer, *tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel* ? Non, mais il y a ici plus que du marbre, plus que l'œuvre du génie, et l'incroyant lui-même se laisse impressionner par le souvenir de cette promesse qui a traversé dix-huit siècles sans tromper jamais : *Tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*. C'est la foi en cette promesse qui a donné des forces surhumaines et aux pontifes et aux artistes, qui les a inspirés et qui les a soutenus. Le génie a faibli plus

d'une fois ; mais la pensée était grande et l'œuvre est restée admirable. On élèvera peut-être, hors des pays catholiques, des temples vastes et majestueux ; mais qui donc a senti battre son cœur en approchant, par exemple, de Saint-Paul de Londres ? Qui donc s'est cru dans l'attente d'un événement solennel au moment d'entrer dans les mosquées du Caire ? Vous trouverez l'art un peu partout ; mais ce qui frappe, ce qui émeut en approchant de Saint-Pierre, c'est que Saint-Pierre n'est qu'à Rome.

La double galerie circulaire est surmontée d'un nombre considérable de statues représentant des saints et des martyrs appartenant à toutes les conditions sociales. Rome païenne avait quelques arcs de triomphe pour ses guerriers heureux ; ici l'on dirait un arc de triomphe continu pour tous les héros de Rome Chrétienne. Jésus-Christ et les apôtres forment le fond du tableau au faite de la basilique. Nous avons parlé ailleurs de l'obélisque et de ses chants de victoire *. Les gerbes d'eau vive qui lui font un si gracieux accompagnement rappellent cette source de vie dont parle l'Écriture, *fons vitæ salientis in vitam æternam*.

Au pied de l'escalier qui remplace aujourd'hui celui dont plus d'un empereur voulut baiser les marches, sont les statues de saint Pierre et de saint Paul ; au sommet, sous le péristyle, celles de Constantin et de Charlemagne. Les deux apôtres accueillent les pèlerins ; les deux empereurs gardent l'entrée du temple. Un bas-relief et une mosaïque attirent successivement l'attention. Le bas-relief incrusté dans la façade, au-dessus de la grande porte, représente Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre. On dirait l'acte de fondation de cette puissance pontificale qui s'est élevée au-dessus de tout ce qui survit à tout. La mosaïque placée également au-dessus de la grande porte, mais dans l'intérieur du péristyle, représentent la barque de saint Pierre. Cette mosaïque, œuvre de Giotto, est restée célèbre dans l'histoire de l'art. C'est une chose merveilleuse, écrivait Vasari, et il ajoutait que les physionomies des apôtres, le mouvement de la mer, la dégradation des ombres y étaient rendus par l'agencement de petits fragments de verre aussi parfaitement qu'aurait pu le faire un habile pinceau. Mais à côté de cette beauté technique, comment ne pas admirer cette beauté plus intime que le tableau emprunte à son sens moral et profond ? Ce temple si grand, cette ville de Rome, plus reine depuis Constantin qu'elle ne le fut jamais, cette Europe si fière de sa civilisation et de son empire sur le reste du monde, à qui doivent-ils cette grandeur et cette royauté qui les distinguent ? À un pauvre batelier dont la barque est toujours plus agitée qu'aucune autre, il n'y a pas de siècle qui n'ait dit : " Elle va sombrer, elle sombre," et la barque merveilleuse brave toujours vents et tempête.

La *Navicella*, comme on appelle cette mosaïque, avait été payée 2,200

* Voir *Rome Chrétienne*, 3e éd., t. II, p. 229.

florins au Giotto, par le cardinal Stefaneschi, neveu de Boniface VIII. L'illustre cardinal Baronius ne passait jamais près d'elle sans réciter cette prière : " Seigneur, qui avez soutenu Pierre sur les flots, ne me laissez pas enfoncer dans l'abîme du mal : *Domine, ut erexisti Petrum à fluctibus, àtà eripe me à peccatorum undis.*" En face de la *Navicella*, au-dessus de l'entrée principale de la grande nef, est un bas-relief de Bernin représentant le divin Berger au moment où il donne à saint Pierre la garde des agneaux et des brebis de son troupeau : *Pasce agnos meos, pasce oves meas.* C'est partout et toujours la primauté de saint Pierre, figurée, tantôt par les clefs, tantôt par la marche sur les flots, tantôt enfin par la houlette du pasteur.

Le péristyle, avec sa haute voûte, ses marbres et ses dorures, offre, lui seul, les proportions et l'éclat d'une riche église : il s'étend sur toute la largeur de la façade, depuis la galerie où se trouve la statue de Charlemagne, au sud, jusqu'au palier de la *Scala Reggia*, où s'élève celle de Constantin. Cinq grandes ouvertures fermées par des grilles le mettent en communication avec la place et cinq portes, flanquées de colonnes de marbre, avec la basilique.

Les portes de Saint-Pierre, comme celles de la plupart des églises de Rome, ne sont fermées le jour que par d'épais rideaux. Lorsqu'on les soulève et qu'on se trouve dans la grande nef, l'impression première est moins celle de la grandeur que d'une incomparable majesté. L'art grec ou romain n'a pas comme l'art ogival de ces disproportions hardies, qui, accolant sans cesse les colonnettes aux piliers, les statuettes, les bas-reliefs, les légers pinacles aux plus hauts murs, font sentir, par le contraste, et la distance et l'étendue. On dirait que, dans ce système, les détails sont adaptés aux petites proportions de l'homme, et l'édifice aux grandes proportions que doit avoir la demeure de Dieu. Les anciens, au contraire, établissaient le rapport des proportions non entre l'objet et le spectateur, mais entre toutes les parties destinées à faire un tout homogène. L'œil manque ainsi de point de comparaison et la grandeur ne se sent que par ce côté majestueux qu'offre toujours l'harmonie d'un vaste ensemble.

Laissons maintenant les touristes aller mesurer curieusement l'orteil de quelque statue pour se convaincre qu'ils sont bien réellement dans la plus vaste église du monde, et contentons-nous de l'impression première qui d'ailleurs grandit à mesure qu'on se rend mieux compte de toutes les immensités qui se trouvent ici réunies. Voici, par exemple, quatre arceaux à droite et quatre arceaux à gauche qui suffisent pour remplacer les cent colonnes sur lesquelles reposaient les voûtes de l'ancienne basilique ; et cependant les cinq nefs de l'église de Constantin étaient loin de couvrir un espace aussi étendu que les trois nefs de l'église actuelle. D'un côté, en effet, les constructions de Paul V empiètent sur l'ancien Atrium, tandis

que de l'autre les piliers occidentaux du dôme dépassent le niveau de l'ancienne tribune. Quel immense développement n'ont donc pas ces arches majestueuses pour dévorer ainsi l'espace ! Considérez ensuite les myriades de lampes qui brûlent autour de la *Confession* de l'Apôtre ; le scintillement de leur lumière ne se perd-il pas comme dans le lointain ? Le baldaquin gigantesque qui couronne l'autel semble-t-il un géant parmi toutes ces grandeurs ? et ne dirait-on pas que les rayons de la *Gloire* placée par Bernin au-dessus de la chaire de Pierre, brillent dans des profondeurs infinies ?

Si de ces impressions en quelque sorte matérielles nous passons aux impressions morales, il n'est assurément point d'église qui en produise d'aussi saisissantes. C'est le temple de Dieu, mais c'est aussi le monument du Pêcheur ; la grandeur divine s'y manifeste à chaque pas, par cette grandeur pontificale qui est sa plus haute expression sur la terre. Ainsi l'autel du Crucifié du Calvaire s'élève sur la tombe du crucifié du Vatican. Le baldaquin qui le couronne, couronne aussi cette tombe ; la coupole qui s'élève au-dessus et domine toute la ville, porte inscrite, en caractères de deux mètres, la parole sacrée qui fait reposer sur Pierre tout l'édifice de l'Eglise. La chaire de Pierre est enveloppée de bronze et d'or ; quatre docteurs de l'Eglise, c'est-à-dire à la fois quatre saints et quatre grands hommes, saint Augustin, saint Ambroise, saint Athanase et saint Jean-Chrysostome, la soutiennent. Elle est dominée par la tiare que protège une multitude de séraphins et d'anges, représentés planant dans une lumière mystérieuse, et que l'Esprit-Saint couvre de ses ailes. Jamais, en effet, la divine colombe ne perd de vue ce trône du batelier contre lequel vient se briser toute la force des ennemis de Dieu. Que sont, je le demande, les apothéoses impies de l'antiquité, ces hommages de courtisans au crédit du jour ou de la veille, près de la glorification dix-huit fois séculaire d'un homme obscur, d'un inconnu, que les empereurs du temps ne nomment même pas dans leurs décrets, que les historiens célèbres ne citent pas dans leurs histoires et qu'on se contenta de tuer comme appartenant à ce qu'on appelait une *secte ennemie du genre humain* ! Et ce temple, par qui a-t-il été élevé ! Précisément par cette dynastie du pêcheur qui a fait ce que les plus puissantes dynasties n'ont pu faire, qui ne s'est pas borné à payer l'art, qui l'a inspiré, et à qui nulle grande chose n'a été impossible, parce qu'elle a su, à la fois, se faire respecter et se faire aimer. Considérez devant le dernier pilier, à droite, la statue en bronze de l'Apôtre. Cette statue n'est pas un chef-d'œuvre, elle accuse même des temps de décadence ; mais ses pieds ont été usés par les baisers des générations. Cette seule remarque suffit pour expliquer la basilique de Saint-Pierre.

Entrons maintenant dans quelques détails et commençons par ce qui reste du temple ancien, par ces *Grottes vaticanes* où saint Anaclel cons-

traisît ce qu'une inscription appelle la mémoire de Pierre, *memoriam beati Petri*.

Cette *mémoire* forme ce qu'on appelle aujourd'hui la *Confession*, c'est le point central des Grottes. Une porte dorée et admirablement ciselée en ferme l'ouverture, porte flanquée de quatre colonnes d'albâtre oriental. La *Confession* elle-même est de forme oblongue et divisée en deux étages, comme au temps de Grégoire de Tours. L'autel repose directement sur le tombeau de l'Apôtre. Ce n'est plus précisément l'autel de pierre de saint Sylvestre, *altare lapideum* ; une riche enveloppe le recouvre. Elle date du pontificat de Clément VIII. Au fond de l'oratoire est une ancienne mosaïque de Notre-Seigneur ayant saint Pierre et saint Paul à ses côtés, et le pavé qui sépare l'oratoire du tombeau est recouvert de lames d'argent. On doit à Paul V les riches marbres qui ornent la *Confession* et ses abords. Une inscription rappelle les sentiments qui le dirigèrent dans ses travaux : " Ainsi que nous l'avons éprouvé, nous et nos ancêtres, porte cette inscription, nous croyons et nous avons la confiance qu'au milieu des peines de cette vie les prières de nos patrons spéciaux nous aideront toujours à obtenir la miséricorde divine, de sorte que, autant nous sommes abaissés par nos péchés, autant nous sommes élevés par les mérites des Apôtres."

La *Confession* communique avec l'église supérieure par un escalier de marbre à deux branches. Au pied de cet escalier est la statue agenouillée de Pie VI par Canova ; deux autres statues, représentant saint Pierre et saint Paul, avaient déjà été placées près du tombeau par Maderne. L'escalier compte dix-sept marches ; son ouverture dans l'église est entourée d'une balustrade garnie de cornes d'abondance en métal doré, de chacune desquelles jaillit une lumière. " Les tombeaux des Apôtres illuminent le monde entier," écrivait au pape saint Léon Théodoret de Cyrène : *Sepulcra apostolorum totum mundum illuminant*.

Enfin sept marches au-dessus du pavé de la basilique s'élève l'autel pontifical. Tout le monde connaît, au moins par la gravure, le baldaquin qui le surmonte. A sa corniche est suspendue une draperie de bronze dont le ciel présente immédiatement au-dessus de l'autel l'image rayonnante du Saint-Esprit. Nous ne pouvons oublier non plus deux anges enfants : l'un est assis et supporte la tiare, l'autre semble descendre du ciel ; il porte les clefs.

Quand à la coupole, il n'y a rien à dire. Ce ne sont ni les mosaïques ni les stucs dorés qui éveillent à sa vue l'admiration : c'est elle-même, c'est cette courbe hardie qui se perd dans les airs et semble unir l'élan de la foi à la grâce de l'amour. Trois des piliers qui la soutiennent servent, depuis Urbain VIII, de reliquaires à plusieurs des plus vénérables débris de la Passion. Ces débris sont : le *Volto Santo* ou linge portant l'em-

preinte de la figure de Jésus-Christ, la lance qui lui perça le côté et une portion considérable de la vraie Croix. Le quatrième pilier possède la tête de saint André, apôtre. Des niches, ornées chacune de deux des colonnes vitinéennes de la basilique de Constantin, avaient été construites par Urbain pour recevoir ces reliques. En avant des niches sont des balcons du haut desquels elles sont exposées, à certains jours, aux hommages des fidèles. Quatre grandes mosaïques rondes représentent au-dessus les Évangélistes, et au-dessous sont des statues de saints qui se lient à l'histoire de ces restes précieux. Ainsi, au pilier du *Volto Santo* est la statue de sainte Véronique ; à celui de la sainte lance, la statue de saint Longin, le soldat qui perça le côté du Seigneur ; au pilier de la vraie Croix, la statue de sainte Héléne, et à celui de saint André la statue de l'apôtre.

Nous ne pouvons dans un recueil qui n'est point uniquement consacré à l'érudition, énumérer tous les autels, cénotaphes, tableaux qui ornent Saint-Pierre. Contentons-nous de quelques données générales. Le style de l'édifice est un composite qui se rapproche du corinthien. Le pavé offre une marqueterie des marbres les plus riches. Chaque pilier est également revêtu de marbres précieux et de médaillons portés par des enfants en haut relief. Dans ces médaillons sont sculptées les images d'un grand nombre de papes ; au-dessus des arceaux vous apercevez des statues symboliques qui représentent les vertus. Chaque pilier est orné de deux pilastres cannelés, d'une hauteur de 112 palmes *, entre lesquels deux rangs de niches contiennent une double procession de saints. Celle du bas est composée des fondateurs d'ordres, hardis *champions de la foi*, comme les appelle Dante. Enfin des pilastres soutiennent une riche corniche sur laquelle reposent les voûtes à berceaux des trois nefs. Ces voûtes immenses sont ornées, dans toute leur étendue, de caissons et de rosaces en stuc doré.

La forme de l'église est celle de la croix latine ou, pour mieux dire, de la croix du Calvaire. Les trois bras supérieurs se terminent par ce qu'on appelle en Italie des tribunes. Celles du fond, ou la tête de la croix, dessine un hémicycle dont le fond est occupé par un autel dédié à la Vierge et à tous les saints papes ; c'est au-dessus de cet autel que s'élève l'imposant monument de bronze dans lequel Bernin enferma la chaire de saint Pierre. Trois bas-reliefs dorés enrichissent la voûte ; leurs sujets sont : la *Dation des clefs*, le *Crucifiement* du prince des Apôtres et la *Décollation* de saint Paul.

Les voûtes des deux autres tribunes ont également chacune trois bas-reliefs dorés et rappellent des scènes de l'apostolat de saint Pierre et de saint Paul. La tribune septentrionale porte les noms des saints Procès

* La palme équivaut à 0,228 millimètres.

et Martinien, ces deux illustres convertis de la prison Mamertine, dont la place était naturellement marquée dans une basilique dédiée à saint Pierre. La tribune opposée est désignée par les noms de saint Simon et de saint Jude, dont elle possède l'autel avec ceux de saint Thomas et de saint François d'Assise. L'autel de saint-Thomas conserve le corps du saint pape Boniface IV ; celui de Saint-François, les reliques non moins vénérées de saint Léon IX.

Après avoir décrit ce que j'appellerai les formes principales de la basilique, il me reste à parler des chapelles qui sont comme autant de sanctuaires distincts, le long des nefs, et des oratoires adossés à quelques piliers. Dans le plan de Michel-Ange, la nef, réduite à une seule travée, n'aurait été accompagnée que de deux chapelles, la chapelle Grégorienne, à droite, qui doit son nom à Grégoires XIII, et la chapelle Clémentinienne, à gauche, qui doit le sien à Clément VIII. La chapelle Grégorienne est dédiée à la sainte Vierge. L'albâtre oriental, l'agate et l'améthyste brillent sur son autel ; mais son véritable trésor est le corps de saint Grégoire de Nazianze et l'image vénérée de la Vierge, au pied de laquelle saint Grégoire VII aimait à aller prier dans l'antique oratoire de Saint Léon-le-Grand. La chapelle Clémentinienne est dédiée au premier et au plus illustre des saints papes du nom de Grégoire. Elle n'est pas moins splendide que la première.

Au dessous de ces deux chapelles, et parallèlement à la seconde travée, sont, au nord, la chapelle du Saint-Sacrement, au sud, le chœur du chapitre. L'un et l'autre ne communiquent avec la basilique que par des grilles, dont le dessin est des plus riches. La chapelle du Saint-Sacrement a deux autels, l'un consacré au mystère de la sainte Eucharistie, que rappellent toutes les mosaïques qui l'entourent, la manne dans le désert, la grappe de la Terre promise, le miel de la forêt, Elie nourri par un ange, etc., et l'autre dédié à saint Maurice. Le tabernacle du premier est une œuvre du Bernin ; il a la forme d'un petit temple avec coupole, colonnes et décors en lapis-lazzuli. Le second autel est accompagné de deux des colonnes vitiniennes de l'ancienne basilique.

Quand au chœur des chanoines, il est placé sous l'invocation de Marie immaculée, de saint Jean-Chrysostome, de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue. Le corps de saint Jean-Chrysostome y est conservé sous l'autel. Comme la chapelle du Saint-Sacrement, ce riche sanctuaire est surmonté d'une coupole revêtue de mosaïques. Le Père Eternel y est figuré dans la gloire, entouré des bienheureux qui chantent ses louanges. Près de l'autel est la colonne du cierge pascal, dont le fût est de marbre, la base de porphyre et le chapiteau de bronze doré. Les orgues du chapitre de Saint-Pierre sont célèbres. Le chapitre se compose de trente chanoines auxquels il faut ajouter trente-six bénéficiers, vingt-six

clercs, dix chapelains et vingt chantres, dont l'institution remonte à Jules II. Le chef du chapitre est un cardinal qui porte le titre d'archiprêtre.

Parallèlement à la troisième travée sont, au nord, la chapelle de Saint-Sébastien, et au sud celle de la *Présentation*. C'est toujours le même luxe de décors et de mosaïques. Le *Martyre de saint Sébastien* a été composé d'après le tableau du Dominiquin à la Chartreuse des Thermes, et la *Présentation de Marie au Temple*, d'après celui de Romanelli qui se trouve dans la même Chartreuse. Enfin, la dernière chapelle méridionale est consacrée aux fonts baptismaux. Elle a été somptueusement ornée par Innocent XII. L'urne de porphyre qui sert de cuve baptismale faisait autrefois partie du tombeau d'Othon II. Elle est enrichie d'ornements dorés représentant des festons, des anges, un agneau et l'image symbolique de la Sainte-Trinité. Les mosaïques de la coupole nous montrent Moïse faisant jaillir l'eau de la roche, Noë apercevant l'arc-en-ciel qui met fin à l'orage, le Sauveur baptisant saint Pierre, puis le baptême du Centurion, le baptême de l'Eunuque, le baptême de Constantin par saint Sylvestre. Une mosaïque plus grande, représentant le baptême de Jésus-Christ d'après Carle Maratte, figure au nombre des plus belles œuvres de Saint-Pierre.

En face de la chapelle des Fonts se trouve la chapelle de la *Pieta*, qui est la dernière, vers l'Orient, de la nef septentrionale. Elle doit son nom au célèbre groupe qui fut un des premiers chefs-d'œuvre de Michel-Ange. Ce groupe, placé sur l'autel, représente Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère. La voûte de la chapelle, peinte par Lanfranc, nous montre le triomphe de la Croix. Deux petits oratoires sont annexés à la chapelle. Dans l'un est un célèbre Crucifix de Cavallini, l'auteur du *Crucifix* de saint-Paul. L'oratoire est dédié à saint Nicolas et contient un grand nombre de reliques. L'autre, placé sous le vocable de *Sainte-Marie du Salut*, possède l'urne sépulcrale d'Anicius Probus et la sainte colonne contre laquelle, suivant la tradition, Jésus-Christ s'appuya en prêchant dans le temple.

Ajoutons qu'à chacun des piliers du dôme sont adossés des autels que surmontent d'admirables mosaïques. On remarque surtout celles qui reproduisent la *Communion de saint Jérôme*, du Dominiquin, et la *Transfiguration*, de Raphaël.

Enfin, deux grandes chapelles s'ouvrent sur le bras supérieur de la croix : au nord, c'est la chapelle de Saint-Michel. L'autel est surmonté d'une admirable reproduction en mosaïque de l'un des chefs-d'œuvres du Guide, de *Saint Michel terrassant le Dragon*, de l'église des Capucins. La *Sainte Pétronille* du Guerschin se voit, également en mosaïque, dans la même chapelle, au-dessus de l'autel érigé à sainte Pétronille, en mémoire

du sanctuaire qui lui était consacré dans l'ancienne basilique. Cette mosaïque passe pour être la plus belle de Saint-Pierre.

La chapelle du sud est dédiée à la Vierge et à saint Léon. L'autel de Saint-Léon est orné du célèbre bas-relief de l'Algarde représentant l'illustre pontife arrêtant Attila dans sa marche sur Rome, et l'effroi du barbare à la vue de saint Pierre et saint Paul planant dans les airs. Les reliques de saint Léon sont conservées dans l'urne de cet autel.

Nous avons achevé, au point de vue religieux, la topographie de Saint-Pierre ; mais nous n'avons rien dit encore des tombeaux qui y occupent cependant une place considérable, quelques-uns comme art et tous comme souvenirs. Le nombre des papes qui ont des mausolées dans la basilique n'est pas moindre de dix-sept, sans compter Clément XI et Léon XII qui voulurent être enterrés sous de simples pierres. Quelques-uns de ces mausolées, ceux notamment de Sixte VI et d'Innocent VIII, œuvres l'un et l'autre d'Antoine Pollajuoli, sont empreints des sentiments chrétiens du moyen âge. Le mort n'y est pas représenté vivant, mais couché et dormant le sommeil des justes. Le célèbre tombeau de Paul III, par Guillaume *della Porta*, marque une autre période dans les pensées comme dans le style ; la Renaissance triomphe et avec elle revient l'antique, dont la poétique beauté se prête mieux à rendre les charmes de la vie que l'idée sévère de la mort. Les mausolées d'Urbain VIII et d'Alexandre VII offrent les deux extrêmes de la carrière du Bernin. Dans le dessin du premier, ouvrage de son âge mûr, le génie prédomine sur les caprices d'une imagination naturellement bizarre ; dans le second, œuvre de ses vieux jours, c'est le caprice qui domine, mais avec toute la chaleur du génie. Ce tombeau est très-singulièrement placé au dessus d'une porte latérale qui se trouve en faire partie. Alexandre est représenté au milieu de la *Vérité*, la *Charité*, la *Justice*, et la *Prudence*, tandis que la main décharnée de la Mort soulève au-dessous le rideau qui semble fermer l'entrée du sépulchre.

Parmi les tombeaux du dernier siècle on remarque surtout celui de Clément XIII, par Canova, en face du pilier nord-ouest de la coupole. La figure du pape priant est admirable ; les deux lions qui l'accompagnent, celui qui rugit, symbole de l'indomptable fermeté du pontife, comme celui qui dort, symbole de sa mansuétude, sont du plus grand effet. La figure de la *Religion* est un peu roide, le beau Génie funéraire un peu pâle.

Léon XII n'a pas de tombeau, mais une épitaphe qui vaut la plus belle tombe. Il la composa lui-même. On peut la traduire ainsi : "C'est ici, près des cendres sacrées du grand Léon, mon patron céleste, que j'ai choisi ma sépulture, en me recommandant à lui, avec prière, moi, Léon XII, son humble client et le moindre des héritiers d'un si grand nom."

LEONI MAGNO, PATRONO CÆLESTI
 ME SVPPLEX COMMENDANS
 HIC APVD SACROS EJVS CINERES
 LOCVM SEPVLTVRÆ ELEGI
 LEO XII, HVMLIS CLIENS
 HÆREDVIV TANTI NOMINIS MINIVS.

Un bas-relief du tombeau récent de Grégoire XVI rappelle le développement que prit, sous le règne de ce pontife, l'admirable institution de la *Propagation de la Foi*. Ailleurs, sur le mausolée de Grégoire XIII, l'artiste s'est étudié à rappeler la réforme du calendrier ; sur celui du vénérable Innocent XI, la ville de Vienne délivrée des Turcs. L'histoire entière de la civilisation ne pourrait-elle pas se développer ainsi sur les tombeaux des papes ?

Près de ces monuments il en est trois autres qui attirent l'attention : le tombeau de l'illustre comtesse Mathilde, l'un des plus héroïques soutiens de l'Église aux temps les plus agités, celui de Christine de Suède et le mausolée des derniers Stuarts. Le mausolée des Stuarts, œuvre de Canova, se distingue surtout par son inscription : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Heureux, mille fois heureux ceux qui préférèrent leur foi à leur trône et qui sont morts dans le Seigneur !

La basilique de Saint-Pierre est un monde et son étude est sans fin. Nous sommes descendus dans ses Grottes ; nous nous sommes agenouillés devant sa *Confession* ; nous avons parcouru ses nefs et ses tribunes, visité ses oratoires et ses autels ; nous avons admiré une à une les mosaïques qui remplacent à peu près partout les peintures dans ce temple où tout doit être immuable et inaltérable comme les pierres dont elles sont composées ; mais il nous reste à faire l'ascension des combles et de la coupole, à voir Rome du haut du temple, après avoir considéré le temple du milieu des rues et des places de Rome. Remarquons toutefois, avant de partir, ces lignes de confessionnaires échelonnés dans tous les lieux que l'art a laissés vides. Sur leurs frontons on lit : *Lingua Gallica, lingua Antica, lingua Hispanica, lingua Tedesca*, etc., etc. Connaissez-vous une autre église au monde où l'on parle ainsi toutes les langues de la terre ? et que dirait-on de l'archevêque de Cantorbéry ou du métropolitain de Moscou s'il affichait ainsi des prétentions sur tous les peuples et offrait des consolations à ses fidèles dans tous les idiomes connus ? Mais ce qui serait ridicule en Angleterre et en Russie est sublime à Rome, parce que l'empire de Rome parle en effet toutes les langues et qu'au lieu d'être d'église d'un peuple, Saint-Pierre est l'église de tous.

Montons maintenant vers les régions supérieures de cet incomparable édifice. On y parvient par une pente si douce que les chevaux pourraient

y monter, dit M. de Bussières. A mi-hautenr se trouve la galerie des Bénédictions qui domine la place du Vatican. Sur les combles vous rencontrez, non sans surprise, tout un peuple. C'est la tribu des *San-Piètrini*, constamment occupés de l'entretien du temple. Elle en habite les parties les plus hautes. La plate-forme semble, suivant le mot d'un voyageur, *une place publique en l'air*. Mais ce qui frappe surtout en cet endroit, c'est tout un ensemble de petites coupoles se jouant autour de la grande. Il y en a six ovales et quatre octangulaires ; celles-ci seulement sont aperçues du sol. La grande coupole pose au milieu d'elles moins encore comme un géant que comme un souverain, car elle en a la majesté. Un escalier extérieur conduit à la corniche, puis on arrive, par un corridor en pente douce et un second escalier, à une galerie qui fait intérieurement le tour de la coupole, près de la gigantesque inscription : *Tu es Petrus et super hanc petram*, etc. Cette inscription se détache en mosaïque sur un fond d'or. La coupole de Saint-Pierre est double ; on monte entre ses deux voûtes jusqu'à la lanterne et, par la lanterne, jusqu'à la boule qui la surmonte et peut contenir seize personnes. La lanterne a, comme le tambour de la coupole, une galerie qui domine la *Confession*. Au-dessus d'elle, on aperçoit une figure du Père Éternel en mosaïque, et, au-dessous, à une profondeur de plus de cent mètres, le gigantesque baldaquin qui couvre le tombeau de l'Apôtre : c'est de ce point qu'on comprend le mieux l'immensité de Saint-Pierre. Aucun temple ne s'élève aussi haut vers les cieux ; aucun ne trône aussi majestueusement dans une aussi majestueuse plaine. Toutes les grandeurs sont ici réunies, celle d'un splendide horizon qui embrasse à la fois la terre et les mers, celles des ruines, celle de Rome et celle de Saint-Pierre qui les domine toutes.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

LE ROI VOLTAIRE.

I

Quand l'Arabe se découvre un poil blanc, il songe à se ranger, se prépare au pèlerinage de la Mecque et ne tient plus que des discours graves. Un de nos auteurs galants, voyant venir la cinquantaine, s'est dit, sans doute, qu'il fallait faire œuvre de maturité. Il a écrit *Le Roi Voltaire*. Ce titre n'est point malheureux. Au premier aspect, il simule quelque figure d'une idée. *La réclame* a fortement chanté là-dessus, et le livre

s'est cahoté vers une troisième édition, faisant monter d'un cran l'écrivain dans l'ordre des étoiles littéraires.

Le malheur est qu'un certain nombre de juges l'ont ouvert, ce fameux livre si bien titré. C'est encore la jeunesse, mais grisonnante, surmenée, peu piquante... lorsqu'elle pique. Horrible disgrâce d'avoir été jeune trop longtemps! On ne peut plus s'en dépêtrer, et cela devient une enfance.

Les sujets du roi Voltaire, généralement, ne sont pas pour accroître son lustre. Celui-ci n'est pas même bon voltairien. Il a des timidités, des embarras, on dirait presque des pudeurs! Il fait ses réserves. On voit que son cœur est meilleur que son esprit. Mais Voltaire n'eut son esprit qu'à la condition de n'avoir pas de cœur. Supposez qu'un jour il lui soit poussé du cœur, et voyez-le relisant ses livres! Il efface d'abord tout le brillant; il jette le reste au feu par horreur de la platitude. Notre auteur du *Roi Voltaire* penche, sans trop le savoir, à l'expurgation; c'est l'effet inconscient de sa bonne nature. Un peu d'honnêteté ne l'effaroucherait point, passer moraliste ne lui déplairait pas. Je le loue de ce sentiment enveloppé; mais par ce sentiment il gâte son esprit voltairien et aussi son Voltaire; il le dédore plus qu'il ne l'adore, il fait de l'opposition à ce roi qu'il a sacré. Je crois voir M. Odilon Barrot devant son roi Louis-Philippe, qu'il aimait tant et qu'il détrôna.

Louis-Philippe, roi voltairien, le dernier voltairien de marque, qui mit l'image de son prophète au fronton d'une église! Voyez cette lignée de Voltaire, comme elle fut sage et glorieuse, comme elle sut fournir un gouvernement brillant et des rois solides!

Non pas que je nie Voltaire, mais il faudrait s'entendre. Voltaire a été le roi et même le dieu d'un certain nombre de garnements et d'un plus grand nombre de sots. Des garnements et des sots, si nombreux et si puissants qu'ils soient, ne font jamais qu'une bande, tout au plus qu'une horde. Gouverner ou pousser cela, ce n'est pas régner; et cela ne compose pas un peuple, pas plus que la Société des gens de lettres ne compose une Eglise. Mais il ne faut pas trop regarder aux titres des livres que font les gens d'esprit. L'auteur du *Roi Voltaire* est homme d'esprit. "Dans les révolutions, dit Bonald, il n'y a de gens d'esprit que ceux qui savent faire fortune et ceux qui ne s'en soucient pas". De même dans les lettres.

Je suppose un Charlemagne, un homme au cœur juste, au bras fort, qu'on montrant sa longue épée, dirait: "Ceci est l'appui du droit et de la justice, l'arme du devoir envers le Christ et le peuple du Christ!" Que deviendrait le peuple du roi Voltaire? dans les réduits où sa passion vivrait encore, que ferait-il? Il fermerait l'huis, il tirerait les courtines et rirait tout bas: heureux de craindre, heureux d'alléguer la prudence pour

voiler désormais l'abjection de ce rire qui naguère insultait à Dieu et à la conscience humaine, qui souillait d'un jet de bave la foi, l'humilité, la charité, la pudeur, qui voulait contraindre les rois à ne plus prier, les peuples à ne plus espérer, Dieu à ne plus pardonner ! Et si le rire échappait dehors, ceux même qu'il amusait dans le huis-clos en auraient honte. Ce rire, à travers la joie sérieuse de l'humanité réconciliée au devoir, leur semblerait bête.

Voltaire fut, de sa personne, ce qui s'appelle une franche canaille. On est d'accord sur ce point. Ses apologistes attestent, non pas volontairement, mais unanimement, son infamie. Nul moyen de le raconter, de l'admirer, de le citer, sans prouver aussitôt que ce grand homme se composait de tous les éléments d'un affreux drôle. Le dernier qui vient l'oindre de son huile de navette, fait cette preuve à son tour, moins qu'il ne faudrait, plus qu'il ne voudrait. Prenez dans la rue douze passants, et sans plaider, lisez-leur le *Roi Voltaire*, taisant simplement ce nom qui fascine. En leur âme et conscience, prononçant sur la récoipense due aux œuvres et à la vie du héros, ils lui décerneront le châtimeut.

Je n'ignore pas que certains académiciens des plus vertueux, éditant deux volumes retrouvés de sa correspondance, n'ont parlé que de ses vertus. Ils ont fait rire ; et quand on a possédé les nouveaux documents, ce tour d'académicien n'a plus paru si risible, il a indigné. Plusieurs font valoir les circonstances atténuantes : — " Canaille, oui, et très canaille ; mais pourtant, ajoutent-ils, lumière de l'esprit et bienfaiteur de l'humanité ! " Ces timorés reprochent à Voltaire d'avoir affaibli la morale ; ils lui savent gré d'avoir si fructueusement entrepris de les débarrasser de la religion.

Les bons voltairiens, les fiers et les crânes, y vont plus franchement. Ils trouvent que Voltaire avait parfaitement le droit de n'être pas un honnête homme, qu'il en a usé, qu'il a bien fait, et que le souci de l'humanité, inséparable des qualités du cœur, n'eût pu sans le gêner entrer dans un si grand esprit. Honnête, philanthrope, bon citoyen, apôtre d'un bien quelconque, à moins que ce ne fût pour son plaisir ou pour son intérêt, il les amuserait moins. — Roi de l'esprit, disent-ils, c'est bien assez !

Voilà comment Voltaire a conquis une gloire et une puissance incomparables, plus fièrement qu'aucun autre, en méprisant tout ce que les hommes révéraient et en les méprisant eux-mêmes ouvertement. Il se moque de tout ; il ment, il trahit, il hait, il n'a point de patrie, point d'honneur, point de Dieu, point de famille ; il ne se dévoue rien qu'à sa gloire : on l'encense. C'est Satan, non pas foudroyé et abattu, mais vainqueur, vainqueur tranquille. Il est dans son château, en robe de chambre, la plume à la main ; le monde vient en procession à ses pieds. Le plus grand malfauteur social et le chef de tous les autres, qu'il a créés, élevés, soutenus, il voit les chefs et les gardiens de l'ordre social trembler devant lui et

devenir ses complices. Le plus grand négateur de la Divinité, il pousse sa vie au delà des limites ordinaires ; la mort aussi paraît le craindre.

Il meurt. La monarchie succombe dans une des plus effroyables catastrophes de l'histoire, le sang coule, le meurtre et le pillage ont toute carrière ; pour la première fois la France subit la tyrannie : Condorcet s'écrie avec orgueil : " Voltaire a fait tout ce que nous voyons !" Et pour que cette parole de disciple ne puisse être considérée comme le cri d'une démente isolée, l'abjecte connue des tyrans et des bourreaux décerne à Voltaire des honneurs plus que civiques, des honneurs divins. La monstrueuse idole résiste à ce délire, le nom de Voltaire ne succombe pas sous de tels hommages, le culte continue. Aux adorateurs sanglants succèdent les adorateurs stupides, rien n'y fait ; c'est toujours le grand Voltaire.

Il faut bien avouer que ce spectacle est capable de fasciner des têtes plus fortes que celle d'un poète peu accoutumé à aucune sorte de réflexion, et qui veut composer un livre sérieux, sans pourtant se faire broyer par M. Havin, grand prêtre régnant de Voltaire.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'un homme armé d'un bon fouet mettrait le dieu Voltaire en poudre et son église en fuite, du jour au lendemain.

II

DE TROIS BASTONNADES QUE REÇUT LE ROI VOLTAIRE.

Il est à remarquer que le roi Voltaire reçut diverses fortes bastonnades. Nul auteur, sauf je crois l'Arétin, ne fut tant corrigé de cette façon. Ces sortes d'aventures prouvent bien quelque chose. Sans doute, personne n'est à bri d'une brutalité ; mais une seconde bastonnade explique la première, une troisième bastonnade justifie les deux précédentes, et à la demi-douzaine il devient clair que tout fut trop mérité. Tant de coups de bâton ne peuvent tomber qu'à leur place.

Dans le monde littéraire, on ne parle que de la première râclée. Les autres semblent assez justes, même par là ; mais cette première n'est pas digérée encore et ne le sera jamais. Les voltairiens imaginent des circonstances adoucissantes et illustres. Voltaire bâtonné prend, disent-ils, des leçons d'escrime et provoque son adversaire, qui refuse de croiser le fer avec un vilain. C'est alors que l'homme de lettres se réfugie en Angleterre, où il devient expert en une autre escrime, par laquelle il délivrera la France du joug honteux de l'aristocratie.

On faufile ainsi ces fameux coups de bâton avec les conquêtes de 89, et Voltaire devient un martyr de l'ancien ordre social ; mais tout cela est trop accommodé.

La vérité est que Voltaire, frotté si chaudement, avait encore les

rieurs contre lui, et passa en Angleterre surtout pour fuir les brocards. Quant à l'aventure, elle est toute simple.

Le jeune comte de Chabot, se trouvant assis au théâtre à côté du jeune Arouet, l'appela *mons* Voltaire. L'épigramme n'était pas énorme, puisqu'enfin M. de Voltaire n'avait encore que de très nouveaux papiers. Mais le poète s'offensa, s'anima, et, d'aigreur en aigreur, finit par dire qu'il commençait son nom, tandis que Chabot finissait le sien.

La question n'est pas de savoir s'il disait vrai. Aujourd'hui le mot vaudrait un soufflet; en ce temps-là, comme aujourd'hui, il était une insulte qu'un gentilhomme devait autrement punir. Il fallait bien prouver au jeune Arouet qu'il n'était gentilhomme que de sa façon. Je parle selon les idées du monde. De là les coups de bâton. Chabot les fit donner par ses laquais, en sa présence, et marqua la mesure. C'était dans la rue Saint-Antoine, devant l'hôtel de Sully. Que ne fait-on là un monument expiatoire ?

Autre temps, autres mœurs. Aujourd'hui Chabot dégaînerait sans le moindre scrupule. Je ne sais si Voltaire aimerait mieux cette conclusion. Il ne se montra jamais grand ferrailleur, fors de plume. Peut-être que la perspective d'un duel le rendrait plus réservé, et celle de la police correctionnelle aussi. Car il n'échapperait pas à la police correctionnelle ! Vingt articles du Code pénal couchent en joue toutes les faces de son talent.

Quoi qu'il en soit, à l'époque, Voltaire devait être et fut bâtonné. Molière en eût prononcé l'arrêt. Manifestement Trissottin recevrait des coups de bâton si Dorante venait à le rencontrer ailleurs que chez Philaminte; et le parterre rirait de tout son cœur, Trissotin fût-il auteur d'une tragédie ou d'un plan de poème épique.

Ce qui encourageait encore à bâtonner les satiriques, c'est qu'eux-mêmes ne le prenaient point en mauvaise part. Ils se faisaient l'honneur de croire que les traits de leur esprit étaient aussi des coups de bâton qu'ils distribuaient du droit de leur haute justice, et qui valaient pour le moins ceux qu'ils pouvaient recevoir. Patru, ce grand avocat, si admiré, déjà membre de l'Académie, fut soldé de cette façon plus d'une fois, par des gens qui lui étaient redevables de maint lardon et qui n'avaient pas la langue si bien pendue. Il en rit, montrant par la suite qu'il eût rougi d'en devenir plus sage. Un jour que la chose était encore toute fraîche, ou pour mieux dire toute chaude, il se montra dans une compagnie ou sa présence mit un peu de gêne. — Quoi donc ! dit-il, parce que je sors du bois, me prenez-vous pour un sauvage ?

D'auteur à auteur on se donnait rendez-vous chez Barbin. Cela était plus sage et peut être plus brave que d'aller échanger une balle ou un bouchon au bois de Boulogne. On ne cite que ce grand sot de Scudéri

qui se soit avisé d'appeler un adversaire littéraire sur le pré. L'adversaire était le jeune Pierre Corneille, et le dessein de Scudéri était de lui prouver par tierce et par quarte que le *Cid* enfreignait les lois du poëme tragique.

Corneille fut stupéfait du cartel. Il eût été moins étonné, et il aurait trouvé moins ridicule qu'on le menaçât de coups de bâton. Il rappela spirituellement Scudéri aux lois du Parnasse, et contraignit le bravache de rengainer.

Mais où vais je chercher des arguments ? Voltaire lui-même, et d'auteur à auteur, voulait qu'on bâtonnât. Quand le satirique lui semblait insolent contre lui ou contre ses amis, — et il ne fallait pas pour cela grand'chose, — il se servait d'abord de ses armes, sans nul scrupule ; puis, à la moindre riposte du délinquant, il appelait le guet et invoquait Martin Bâton.

Un certain Clément, qui n'était pas sans lettres, et qui soutenait le bon parti, je ne sais trop à quel titre, mais qui calculait mal ses forces, s'avisait de rimer une satire contre les encyclopédistes. La pièce était plate à plaisir, Voltaire s'en amusa. C'est un de ses bons morceaux que sa réponse à Clément. Laisant de côté le fond de la pièce, où son pauvre adversaire avait raison, il se contenta de lui donner une leçon de grammaire et de prosodie française, aussi salée que jolie. Le maladroit osa répliquer : Voltaire se fâcha.

Entre autres faibles vers, Clément s'était permis ceux-ci :

Et moi-je ne pourrai démasquer la sottise !
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux !

“ Voilà, certainement, reprend Voltaire, une grossièreté qu'on ne peut excuser... C'est le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il soit, est un impertinent ; c'est une injure *punissable* qu'on n'oserait dire en face, et pour laquelle un gentilhomme serait condamné à quelques années de prison. *A plus forte raison* une injure si grossière, si vague, si sottie, mais si insultante, dite publiquement **PAR LE FILS D'UN PROCUREUR** à *un homme tel que M. Dorat*, est un *délit très-punissable*... Je fais juge tout le public de l'excès d'impertinence (et c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé) de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes *respectables* par leurs *noms*, par leurs *places*, par leurs talents.”

Si Clément, fils d'un procureur, était *très-punissable* pour avoir qualifié d'impertinent *un homme tel que M. Dorat*, et de *précieux* et *d'ennuyeux* d'autres personnages “ respectables par leurs noms et par leurs places,” il est manifeste que le jeune Arouet, fils d'un notaire, devait recevoir une correction signalée pour avoir dit publiquement à un homme

tel que le comte de Chabot que son nom finissait. Et ce fut ce qui arriva.

Postérieurement, sans compter les décrets, expulsions, sentences d'exil, et autres mesures qui furent les coups de bâtons de la justice, des gouvernements et des corps constitués, — car tout le monde s'y mit, — le roi Voltaire empocha : 1o. un soufflet en plein théâtre du vieux comédien Poisson ; — 2o. une balafre ignominieuse d'un officier calomnié (il empocha aussi pour cette affaire mille écus de dédommagement, qui le consolèrent assez) ; — 3o. une bastonnade bleue de son libraire anglais, laquelle le fit rentrer en France, fuyant le même fléau qui l'avait fait sortir.

Mais partout cet orage planait sur sa tête illustre. *Tout couvert de lauriers, craignez encore la foudre !* A Francfort la décharge fut terrible. C'était Frédéric le Grand qui tapait, par la main d'un Pandour. Combien, en ce moment, Voltaire dut regretter la main légère des laquais de Chabot !

Une autre particularité distingue la bastonnade du grand Frédéric. Ce Prussien renommé fit preuve, en cette occasion, d'un certain esprit où la force comique ne manquait pas. Il tira un reçu du poète. — Reçu tant de coups de bâton de S. M. le roi de Prusse, à qui j'ai enseigné la philosophie et la poésie. Signé : *Voltaire*. — Sans être grand amateur d'autographes, j'aimerais à posséder celui-là ! Je l'offrirais à la Bibliothèque impériale pour être déposé à côté du cœur de l'auteur de *Candide*.

Le comte de Chabot s'était vanté des coups de bâton qu'il avait fait donner à l'auteur brillant d'*Edipe*. Vingt ou vingt-cinq ans après, Frédéric de Prusse veut avoir un document officiel des coups de bâton dont il tatoue l'auteur couronné de la *Henriade*. Preuve mille fois convaincante que ce fut toujours une chose bien vue dans la bonne compagnie, et très acceptée ailleurs, de bâtonner Voltaire.

On aura beau faire, rien ne pourra supprimer jamais ce beau mouvement de l'âme qu'on appelle le sentiment de la justice !

III

POÉTIQUE DU ROI VOLTAIRE.

Le jeune M. Helvétius se fit fermier général, et malgré les brocards des gens de lettres, c'était un joli métier. Il n'y avait que quarante fermiers généraux. Le jeune M. Helvétius se trouvait l'un des quarante. Il "pensait", il adorait Voltaire, il le disait. Tout cela n'était point si sot. Un jour, M. le fermier fut mordu des Muses. Il ne s'en gêna pas. Il fit une épître sur l'*Orgueil et la Paresse de l'Esprit*, qu'il envoya tranquillement à Voltaire pour la corriger :

Voltaire y trouva peu d'orthographe, mais beaucoup de sublime, admira sincèrement quelques vers sententieux et ronflants dans le goût de l'épo-

que, en fit effacer beaucoup d'autres totalement ineptes, et cria merveille. Helvétius refit sa pièce suivant les conseils du maître ; nouvelles observations de Voltaire, troisième refonte. Cet Helvétius travaillait comme un bœuf.

Au troisième coup, soit que Voltaire en eût assez, soit qu'en effet il fût content, et cela pourrait bien être, il écrivit au jeune fermier général qu'il approchait de la perfection : Vous êtes le génie que j'aime et qu'il fallait aux Français. Mon cher rival, mon poète, mon philosophe !... J'ai montré au roi de Prusse votre épître corrigée ; j'ai eu le plaisir de voir qu'il a admiré les mêmes choses que moi et qu'il a fait les mêmes critiques... Vous ne savez pas combien cette épître sera belle, et moi je vous dis que les plus belles de Boileau seront au dessous," etc., etc. Car il ne peut s'assouvir.

Dans ses notes, parmi de bonnes critiques de maître d'école, il y a des choses impayables :

HELVÉTIUS.

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne
Loin de la vérité retient l'homme et l'enchaîne ?
Est-il esclave né des mensonges divers ?
Non, sans doute, et lui-même, il peut briser ses fers :
Il peut, sourd à l'erreur, écouter la sagesse,
S'il connaît les tyrans, l'orgueil et la paresse.

VOLTAIRE.

Ce commencement me paraît bien ; il est clair, il est exprimé comme il faut. Peut-être le dernier vers est-il un peu brusque.

HELVÉTIUS.

Locke étudia l'homme. Il le prend au berceau,
L'observe en ses progrès, le suit jusqu'au tombeau,
Cherche par quel agent nos âmes sont guidées ;
Si les sens ne sont point les germes des idées.
Le mensonge jamais, sous l'appui d'un grand nom,
Ne put en imposer aux yeux de sa raison.

VOLTAIRE.

L'endroit de Locke est bien ; les idées en sont liées, les mots sont propres, et cela serait beau en prose.

HELVÉTIUS.

Malbranche, plein d'esprit et de subtilité,
Partout étincelant de brillantes chimères,
Croit en vain échapper à ses regards sévères.
Dans ces détours obscurs Locke le joint, le suit :
Il raisonne, il combat, le système est détruit.

VOLTAIRE.

L'endroit de Malebranche, bien écrit, parce qu'il est sagement écrit.

HELVÉTIUS.

Le brûlant équateur ceint le vaste univers.

VOLTAIRE.

Vers admirable ! Je vous dirai, en passant, que le roi de Prusse en fut extasié : je ne vous dis pas cela pour vous faire honneur, mais pour lui en faire beaucoup.

HELVÉTIUS.

Du sédiment des eaux sa main pétrit la terre.

VOLTAIRE,

Bon !

HELVÉTIUS.

Du chemin des erreurs, Locke nous arracha.
Dans le sentier du vrai devant nous il marcha.

VOLTAIRE.

Ce vers est beau !

HELVÉTIUS.

D'un bras il (Locke) apaisa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.

VOLTAIRE.

Voilà deux vers admirables, et que je retiendrai par cœur toute ma vie. Je vous demande même la permission de les citer dans une nouvelle édition des *Éléments* de Newton, à laquelle j'ajoute un petit traité de ce que pensait Newton en métaphysique.

Ces deux vers valent mieux qu'une épître de Boileau (!)

Muni de tels papiers, le jeune Helvétius ne douta plus de rien. Il enfanta une seconde pièce *Épître sur l'amour de l'étude, à Mme la marquise du Châtelet, par un élève de Voltaire*. Il l'adressa, comme la première, à Voltaire, qui était en ce moment à Cirey près de cette marquise fameuse.

Pour dire la vérité, c'était bien le fatras le plus lourd et le plus sot et parfois le plus inintelligible qui pût sortir de la tête ou du ventre d'un nourrisson de l'*Encyclopédie*. L'orthographe y manquait plus encore que dans la première pièce, et c'était son moindre défaut. Les barbarismes, les solécismes, les pléonasmes, les incorrections et les impropriétés de tout genre s'y pressaient, s'y entassaient ; et rien à faire admirer au roi de Prusse ! Rendons justice à Voltaire : il n'y tint pas ; ses remarques sabrèrent là-dedans, et plusieurs ont le terrible accent de son rire, comme si les vers étaient de La Motte ou de Rousseau.

Deux passages cependant trouvèrent grâce. Le premier est le portrait de la sublime Emilie ; le second est le portrait du sublime Voltaire. L'un et l'autre sont curieux :

Esprit vaste et fécond, lumière vive et pure,
Qui, dans l'épaisse nuit qui couvre la nature,
Prends, pour guider tes pas, le flambeau de Newton ;
Qui, d'un vain préjugé dégageant la raison,
Sais d'un sophisme adroit dissiper les prestiges :
Aux yeux de ton génie il n'est point de prodiges ;
L'univers se dévoile à ta sagacité,

Et par toi le Français marche à la vérité...
 Dans sa course arrête ton génie :
 Viens servir ton pays, viens, sublime Emilie,
 Enseigner aux Français l'art de vivre avec eux (?) :
 Qu'ils te doivent encore le grand art d'être heureux :
 Viens, dis-leur que tu sus, dès la plus tendre enfance,
 Au faste de ton rang préférer la science :
 Que tes yeux ont toujours discerné chez les grands
 De l'éclat du dehors le vide du dedans.
 Dis-leur...
 Et que l'étude enfin peut seule dans un cœur,
 En l'ornant de vertus, enfanter le bonheur.

Remarque de Voltaire : “ Les vers à Emilie sont beaux ! ”

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

Mais Oronte est fermier général, et il atteste les vertus de la marquise :
 dès lors, qu'importe : *De l'éclat du dehors le vide du dedans*, et *Dis-leur que tu sus...* et tout le reste !

Voici maintenant le portrait de Voltaire, offert à lui-même et visé par lui-même :

Et toi, mortel divin, dont l'univers s'honore,
 Être que l'on admire et qu'on ignore encore ;
 Toi dont l'immensité te dérobe à nos yeux,
 Tiens le milieu, Voltaire, entre l'homme et les dieux !
 Soleil levé sur nous, verse tes influences ;
 Fais germer à la fois les arts et les sciences...
 J'ai vu des ennemis acharnés à te nuire,
 Ne pouvant t'égaliser, chercher à te détruire.
 J'ai vu des envieux...
 J'ai vu leurs vains efforts t'ébranler sans t'abattre...
 Qui peut armer ton cœur de tant de fermeté,
 Et quel fut ton appui dans ton adversité ?
 L'amour seul de l'étude. Au fort de cet orage,
 Ce fut lui qui sauva ta raison du naufrage ;
 C'est lui seul à présent qui t'arrache aux mortels,
 Et c'est lui seul à qui tu devras des autels.

Remarques de Voltaire : Sur : *Et toi, mortel divin* : “ Pour Dieu, point de mortel divin ; le mot d'ami vaut bien mieux. Conservez la beauté des vers et ôtez l'excès de louanges.” Sur : *Et c'est lui seul à qui tu devras des autels* ; “ Ne gâtez point ces beaux vers par des autels.”

C'est tout. “ Tiens le milieu, Voltaire, entre l'homme et les dieux ”, passe sans correction. Le modeste Voltaire se contente d'être un demi-dieu. Voilà où il borne l'excès de la louange, et c'est ainsi qu'il consent d'être honoré.

Et l'on siffle Vadius et Trissotin !

J'imagine néanmoins que Voltaire, qui ne manquait point de bon sens ni même de bon goût, pour son époque, se jugeait mieux, et qu'il lui venait d'amères pensées, lorsque, se voyant décidément le premier en tout, il considérait à droite et à gauche ses amis, ses rivaux et ses adversaires.

C'est dans ces moments-là sans doute, entre le sifflet de Clément et l'encensoir d'Helvétius, corrigeant les épreuves de la sublime Emilie, qu'il s'écriait si douloureusement et si sincèrement :

“ O CHIASSE des siècles ! ”

Il ne devinait pas sa postérité.

IV

CE QUE SERAIT AUJOURD'HUI LE ROI VOLTAIRE.

On peut différer d'opinion sur le mérite littéraire de Voltaire. Pour son compte, il s'estimait plus grand poète que Corneille, Shakespeare, Fénelon et Milton, et proche voisin de Virgile et de Jean Racine. Il le disait à peu près tout franc. Ses leçons de littérature sont pleines de cette idée. Il cherche constamment à l'établir en produisant certains textes de ses ouvrages, particulièrement de sa chère *Henriade*, et il montre, avec un sérieux et une naïveté qui étonnent, comment il a mieux tourné telle pensée ou mieux réussi telle description et telle allégorie qui ont été touchées avant lui. Cela est d'une grammaire courte et chicanière, et d'un sens poétique étrangement borné.

M. Frédéric Godefroid a prouvé que Voltaire n'entendait déjà plus la langue de Corneille ; bien moins encore entendait-il son âme. Toutefois il ne manque pas d'honnêtes gens qui mettent Voltaire au rang que lui-même s'est donné, et ils ont leurs petites raisons, qu'il serait inutile de combattre. M. Hugo le qualifie de “ singe de génie ”, euphémisme reçu de beaucoup de ceux qu'un mot plus clair révolterait. On trouve peu de rapport entre *singe* et *génie*. Quelle sorte de génie peut avoir un singe ? Mais enfin c'est le roi Voltaire. Et il faut respecter les tendres oreilles des Parisiens. Après tout, Voltaire eut un grand talent pour le temps où il vécut. Il sut merveilleusement s'emparer de la force brutale, il fascina même ses adversaires ; cet art peut bien s'appeler du génie.

Aujourd'hui, ce serait autre chose. Privé des libertés dont la littérature jouissait de son temps, n'ayant plus les imprimeurs clandestins, les libraires de Hollande, les fermiers généraux, les complices riches et puissants qu'il rencontrait partout ; forcé de laisser au greffe le plus vert de son esprit, Voltaire aujourd'hui ne ferait qu'un bon *charivariste*... un peu vieux. Il songerait à passer au *Journal des Débats*, et le *Journal des Débats*, fort tenté, délibérerait pourtant, et lui recommanderait plus de tenue dans la prose.

Il publierait la *Henriade* et *Candide*, et le monde dirait ;

--Quel singulier mélange de Viennet et d'About !

Beaucoup lui préféreraient M. Ponsard ; beaucoup, quelque jeune plume à deux sous, et j'avoue que je serais de ceux là parfois.

Il imprimerait les *Épîtres*, et on le prendrait pour un échappé des Jeux Floraux.

Il ferait *Nanine*, et au-dessous de qui ne le mettrait-on pas ?

Il serait fort impopulaire à cause de ses courtisanes. Figurez-vous la stupeur du public, entendant désigner Mme de Pompadour sous cette périphrase : " Une personne respectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres !" et lisant des compliments semblables à celui-ci : " Tyrtée, capitaine, poète et musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse !..." le même roi de Prusse qui lui fit donner des coups de bâtons et en tira un reçu.

Et quel succès obtiendraient les grands préceptes de sa poétique, la plupart dignes de cet axiome capital, fourni au jeune Helvétius :

" Rien n'est si beau que de ne pas appeler les choses par leur nom !"

Sifflé pour la *Henriade*, pour l'*Orphelin de la Chine* et pour les *Épîtres* ; hué pour *Nanine* ; médiocrement estimé pour le *Dictionnaire philosophique* ; qui ne serait plus amusant ; écrasé dans l'historique par Michelet, dans le tragique par Ponsard, dans le comique par tout le monde ; infiniment éloigné de la puissance des Havin et de la célébrité des Timothée Trimm, n'osant pas même aspirer aux premiers rangs, sa bile s'échaufferait furieusement contre les journaux, qui ne lui ménageraient pas les dures vérités.

Je crois l'entendre :

" On a vu chez les nations modernes qui cultivent les lettres des gens qui se sont établis critiques de profession, comme on a créé des langueyeurs de porcs, pour examiner si ces animaux qu'on amène au marché ne sont pas malades. Les langueyeurs de la littérature ne trouvent aucun auteur bien sain ; ils rendent compte deux ou trois fois par mois de toutes les maladies régnantes, des mauvais vers faits dans la capitale et dans les provinces, des romans insipides dont l'Europe est inondée, des systèmes de physique nouveaux, des secrets pour faire mourir les punaises.

" Ils gagnent quelque argent à ce métier surtout quand ils disent du mal des bons ouvrages et du bien des mauvais. On peut les comparer aux crapauds, qui passent pour sucer le venin de la terre et pour le communiquer à ceux qui les touchent."

Et il se ferait chasser de la Société des Gens de lettres.

LOUIS VEUILLOT.

PHYSIOLOGIE DES BUVEURS.

(Voir page 306 du 1er volume.)

ÂNGLETERRE.—BUVEURS DE GIN.

Il vous est sans doute arrivé, si vous avez parcouru Londres le soir, de voir de loin une maison splendidement éclairée, du rez-de-chaussée jusqu'au faite, par la lumière du gaz, et qui se détache d'es maisons voisines; en approchant, vous avez pu lire l'inscription suivante, tracée sur la façade en lettres gigantesques : GIN-PALACE (le palais du gin). Le mot est bien choisi. Ce n'est pas une simple métaphore, c'est une redoutable vérité. Ici le *gin* règne et gouverne, il est tout-puissant, il est roi, il est dictateur, il est Dieu ! Tous ceux qui franchissent le seuil de cette porte sont ses sujets, ils lui appartiennent comme des esclaves appartiennent à leur maître, comme des idolâtres à leur idole. Et quels sont les sujets de ce souverain alcoolique, quels sont les adorateurs du dieu Gin ? Ici il y a une distinction à faire : les étages supérieurs du palais du gin sont ordinairement réservés à la petite bourgeoisie. Elle va là faire son souper favori avec du fromage de Chester ou de Gloucester, et elle boit de la bière forte de Dublin (Dublin stout). Mais le rez-de-chaussée appartient en propre aux classes populaires. C'est là que les ouvriers et les domestiques, même les femmes de services employées à laver le devant des portes, viennent boire la boisson favorite de nos voisins d'Outre-Manche le *gin* en Angleterre, le whiskey en Irlande, *the mountain dew*, (la rosée des montagnes), comme ils disent avec une emphase admirative.

La catégorie la plus nombreuse peut-être des buveurs de gin, cette liqueur tirée du genièvre, appartient à cette classe que M. Victor Hugo a essayé de décrire dans un long roman, *les Misérables*. Comme l'a dit Mgr Dupanloup dans son dernier ouvrage sur *la Charité chrétienne* : « La langue a dû inventer un mot pour désigner ces êtres en qui se rencontrent trop souvent le malheur et l'infamie ; ce ne sont plus des malheureux, ce sont des *misérables*, mot douloureux qui se compose de deux termes : l'un qui les dénonce à la police, l'autre qui fait encore les réserves de la pitié, mot à moitié judiciaire, à moitié chrétien. »

Dans la grande famille des *Misérables* figure celle des indigents de profession : c'est la plus innocente des buveurs de gin. Ils ont plus ou moins lutté contre les difficultés de leur position, plus ou moins frappé à la

porte du travail qui malheureusement ne s'ouvre pas toujours devant celui qui frappe comme celle de la miséricorde de Dieu ; puis ils ont courbé leur tête pour recevoir la vague de la misère qui les a couverts ; ils lui ont dit : " Nous sommes à toi, prends-nous, emmène-nous ! " Ils se sont laissés aller au courant, résolus à ne plus faire d'efforts, à demander leur pain au lieu de le gagner, de jour en jour plus insensibles à l'humiliation, indifférents à force d'être désespérés, prenant le temps comme il vient, dénués de tout et prodigues dans l'occasion : remarquez que la prodigalité est le dernier degré d'abaissement de la misère qui préfère le verre de gin qui abrute l'âme au morceau de pain qui apaise l'estomac.

Un voyageur qui avait occupé une grande position dans notre pays, et que la Révolution de 1830 obligea de chercher un asile en Angleterre, fait observer que la misère anglaise a quelque chose de plus poignant que la misère en France. Nous avons depuis rencontré comme lui à Londres cette misère qui court les rues en haillons de soie et qui l'avait si vivement frappé. Nous avons vu les déchirures d'un châle des Indes qui, après avoir peut-être couvert, un demi-siècle auparavant, les épaules d'une grande dame, avait fini par descendre de chute en chute, d'outrage en outrage, d'accroc en accroc, taché, déteint, souillé, frangé, réduit à l'état d'une loque infâme, sur les épaules d'une mendiante qui venait boire au palais du gin les quelques pences (sols anglais) dérochés par importunité à la charité publique. Nous avons vu l'hermine, après avoir servi autrefois d'ornement à une pelisse élégante, faire mentir l'immortelle devise de la Bretagne qu'elle rappelle ; nous l'avons vue souillée, traînée dans la boue liquide des trottoirs par une misérable créature qu'ont flétrie avant l'âge les privations et le vice, et qui, sans bas, sans souliers, soutenant d'un bras décharné un enfant pâle et chétif suspendu à son sein, présente de l'autre bras un paquet d'allumettes ou une orange qu'elle est censée offrir en échange d'une pièce de monnaie, moyen employé pour éluder la lettre des lois qui interdisent la mendicité, en se plaçant sous la protection de celles qui favorisent le commerce.

Comme le fait remarquer le voyageur dont nous avons parlé, ce contraste d'habits qui ont appartenu à l'opulence, et d'une destinée descendue au dernier degré de l'abaissement et de la misère, attriste l'esprit et serre le cœur ; il y a là comme une hideuse ironie. Il semble que cette misère se soit travestie pour se moquer d'elle-même ; les oripeaux souillés qu'elle traîne après elle font l'effet d'une caricature que le désespoir, à la fois modèle et peintre, a crayonnée en se regardant.

C'est que la misère anglaise, comme je l'ai dit, est la plus effroyable de toutes les misères. On dirait que cette sombre fatalité que le grand poète tragique de l'Angleterre, Shakspeare, a choisie pour ressort de son théâtre pèse sur elle. S'il arrive que l'excès de la souffrance et du dénûment

détermine une famille à aller chercher sur le territoire d'une autre paroisse le travail qu'elle ne trouve pas sur le territoire de la paroisse qu'elle habite, elle rencontre sur la limite de cette paroisse nouvelle les autorités locales qui, armées de la loi sur la taxe des pauvres, lui font rebrousser chemin. Pas un jour ne lui sera accordé, on ne lui permettra pas même les quelques heures de repos indispensables après un long trajet. Fatiguée, épuisée, désespérée, peu importe ; il faut qu'elle reparte, père, mère, enfants, et qu'elle aille souffrir là où elle est inscrite pour la souffrance et pour le secours, maigre secours pour ceux qui le reçoivent, bien qu'il coûte plus de deux cents millions à ceux qui le donnent ! Que parle-t-on des serfs du moyen âge attachés à la glèbe par la féodalité ? L'Angleterre connaît de nos jours la glèbe de la misère aussi dure, aussi inflexible, et qui ne nourrit qu'à moitié ceux qui y sont attachés !

Chose étrange au premier abord, plus la misère augmente, plus la consommation du gin devient considérable. En y réfléchissant, on finit par trouver le mot de cette douloureuse énigme. Plus on souffre, plus on voudrait oublier ses souffrances. Or savez-vous ce que le gin apporte à ces pauvres créatures déchues et désespérées qui se pressent dans son palais, comme des courtisans devant le trône d'un roi ? A ceux qui, en se tournant vers le passé, n'y trouvent que des souvenirs navrants ; qui, en considérant le présent, n'y rencontrent que sensations douloureuses et qu'angoisses ; qui, en interrogeant l'avenir, n'y aperçoivent que sujets de crainte, de tristesse, au bout d'une vie abandonnée, le lit banal de l'hôpital, et, au-delà, le marbre d'une table de dissection, le gin apporte l'oubli. L'oubli d'une heure avec cette convulsion de joie que cause l'ivresse ; l'oubli suivi d'un anéantissement qui amortit le sentiment de la souffrance physique et éteint le sentiment de la souffrance morale, voilà ce que vont chercher les buveurs de gin, comme les buveurs d'opium. Dans un livre plein d'intérêt, récemment publié sous ce titre : *Trois Ans d'esclavage chez les Patagons*, un voyageur, M. Guinnard, raconte la manière dont s'ennivrent les sauvages habitants des pampas : " Les Indiens, dit-il, ne fument jamais le tabac seul ; ils le mélangent avec de la fiente de cheval ou de bœuf sèche. La pipe étant bourrée, tous les fumeurs se couchent sur le ventre, et fument chacun à leur tour sept ou huit bouffées coup sur coup pour ne les rendre par les narines que lorsque, à demi suffoqués, ils se sentent dans l'impossibilité de les garder plus longtemps. L'effet de cette exécration fumigation intérieure les rend effrayants à voir ; leurs yeux se retournent aux trois quarts, on n'en voit que le blanc ; ils se dilatent à un tel point, qu'on pourrait les croire prêts à sortir de leur orbite. Leur pipe, qu'ils n'ont plus la force de retenir, s'échappe de leurs grosses lèvres ; leurs forces les abandonnent, ils sont pris d'un tremblement convulsif et plongés dans une ivresse voisine de l'extase."

Il n'est pas besoin d'aller sur les bords du rio Negro pour trouver des spectacles de ce genre. La civilisation a aussi ses sauvages. Plus d'une fois il m'est arrivé de m'arrêter devant la vitrine d'un des établissements de Londres où l'on consomme la plus grande quantité de boissons alcooliques. Le palais du gin, à l'encontre de nos anciennes tavernes, éclairées seulement par une chandelle fumeuse qui laissait dans l'ombre les visages flétris et les haillons souillés des misérables, versait par ses becs de gaz des torrents de lumière sur le triste spectacle qu'on aimerait mieux n'apercevoir qu'à demi caché dans les ténèbres. Mes regards attristés rencontraient là des visages de vieilles femmes décrépites comme des Parques, avec le sceau de la fatalité sur le front. Elles vidaient lentement leur verre, et sur leur face osseuse et convulsive l'extase alcoolique commençait. Peut-être avaient-elles vu s'user leur jeunesse et leur maturité dans les larmes, et périr toute leur famille sous les étreintes du désespoir et de la faim. D'abord veuves désolées ou mères inconsolables, maintenant elles ne sont plus que des buveuses de gin. Elles viennent, chaque fois qu'elles ont pu arracher quelques pences à la pitié des passants, les boire dans un établissement public. Tandis qu'elles oublient le passé, souvent une pauvre enfant de quatorze ou quinze ans, amenée par une aïeule, pose ses lèvres, déjà pâlies par la misère, sur le breuvage enivrant et lui demande l'oubli de l'avenir, qui sera aussi triste pour elle que le passé de ses devancières.

A deux pas, quelques ouvriers surmenés de fatigue s'étourdissent sur les souffrances et les inquiétudes du moment. Celui-là même qui, debout derrière le comptoir, verse l'ivresse aux habitués du lieu est un dévot de la divinité qu'on y adore, et sa figure porte la trace des ravages de l'ivrognerie.

Les pauvres Irlandaises, si nombreuses à Londres, et qui, au marché de Covent-Garden, portent des fardeaux énormes sur leur tête et étonnent l'étranger par leur costume, qui se compose d'un habit d'homme qu'elles endossent par-dessus les vêtements de leur sexe et d'un chapeau de feutre semblable à celui que nous portons, font à Londres une effroyable consommation de gin. Elles cherchent là l'oubli de leur verte Érin et de l'ancienne position de leur famille, position à jamais perdue.

Un ecclésiastique irlandais me racontait que, parmi ces misérables femmes, il y en avait qui descendaient des premières familles de l'ancienne Irlande, dépouillées par la conquête anglaise et par la tyrannie protestante, et qui conservent encore soigneusement leurs titres : " Un jour, me dit-il, je traversais le marché de Covent-Garden, j'en vis deux, —elles étaient, à ma connaissance, issues de familles jadis princières, —qui, la tête pleine de gin et égarées par la colère et par l'ivresse, se livraient à un pugilat furieux au milieu d'un cercle de curieux qui les excitaient par leurs

lazzi. Je fendis la foule, et, m'approchant d'elles, je saisis chacune de ces deux malheureuses par le bras, et, les envoyant en sens contraire : *Princesses*, leur dis-je à voix basse, *que penseraient vos aïeux, si du fond des tombes où ils sont couchés dans le cimetière de Limerick, ils vous voyaient ainsi ?* Elles levèrent les yeux sur moi ; puis, les baissant aussitôt vers la terre avec confusion, elles se retirèrent à pas précipités. L'Irlande avec ses désolations, le passé avec ses glorieux souvenirs, étaient venus se placer entre ces deux misérables femmes, et, quelques gouttes du vieux sang de leurs nobles aïeux leur réchauffant le cœur, elles se retirèrent pleurant sur l'Irlande et sur elles-mêmes."

Il y a quinze ans environ, le gin et le whiskey rencontraient, en Irlande, un terrible adversaire. C'était le temps où O'Connell, par un mirage de sa prodigieuse éloquence, évoqua le passé de l'Irlande et fit espérer à sa malheureuse patrie que ce passé glorieux deviendrait pour elle l'avenir. Les villes marchaient tout entières au-devant du libérateur ; les campagnes tressaillant d'allégresse accouraient pour l'entendre, et les petits enfants à sa vue murmuraient : " C'est lui ! " Hommes dans la force de l'âge, femmes, enfants, tous quittaient leurs tanières, et les vieillards courbés par l'âge revenaient en disant : " Mon Dieu ! nous pouvons maintenant mourir, puisque nous savons que l'Irlande vivra ; recevez les âmes de vos serviteurs dans votre paix, nous mourrons contents, puisque nous avons entendu notre grand O'Connell." Il y avait, en effet, tant de vie dans l'éloquence de cet homme, que l'Irlande semblait ressuscitée. Il était à craindre qu'au milieu des transports d'enthousiasme l'abus des liqueurs fortes, qui est poussé à l'excès dans ce malheureux pays, n'entraîna les Irlandais à des rixes dont le gouvernement anglais aurait pu profiter. Alors le Rév. P. Matthew se leva à côté d'O'Connell, la tempérance chrétienne à côté du patriotisme. Il alla de comté en comté, prêcha une croisade à l'ivresse, et demanda le *pledge*. c'est-à-dire le serment contre le *gin* et le *whiskey*, le serment contre les liqueurs fermentées. " Irlandais, vous avez deux ennemis, l'orgueil anglais et le gin. Le gin est le complice de vos maîtres, il vous livre à leurs mains en obscurcissant votre jugement et en vous jetant dans des violences dont on profite contre votre grand et malheureux pays. Honneur à l'Irlandais qui lèvera la main pour prêter le serment contre les liqueurs fermentées ! Honte à l'Irlandais parjure, dont la main ne sécherait pas avant de lever vers sa bouche un verre de whiskey et de gin, plus lourd maintenant à vos consciences que les montagnes de *Sleevebogher*, de *Knockandour* ou de *Mountnephin*."

Ainsi parlait le Rév. P. Matthew, et l'on put croire un moment que le roi Gin allait perdre son empire en Irlande. Les Irlandais avaient compris que leur sobriété devenait la condition de leur liberté... De tout côté, on accourait prendre le *pledge* de tempérance entre les mains du prédica-

teur de cette nouvelle croisade. “ Dieu le veut, disaient les Irlandais, et O’Connell le demande ! ”

Hélas ! cela dura tant que dura l’espérance, c’est-à-dire, tant que vécut O’Connell.

—Semaine des Familles.

LES SALONS.

Le *club* est une institution essentiellement masculine, mais le *salon* est le siège, le point central, le quartier général de l’influence féminine ; par conséquent, une importante question sociale réside dans le seul fait que les clubs se sont multipliés et ont prospéré en Angleterre, tandis qu’on ne pourrait guère dire que les salons se soient établis et aient eu un règne florissant ailleurs qu’en France. En effet, on comprend généralement si peu en Angleterre ce qu’est un salon, que, pour bien définir ce terme, un Anglais ne saurait mieux faire que d’emprunter à la spirituelle Mme Ancelot ce qu’elle en dit dans un volume publié par elle en 1858 :

“ Quand nous parlons de *salons*, il est bien entendu que ce que nous appelons un salon n’a rien de commun avec ces fêtes nombreuses où l’on entasse des gens inconnus les uns aux autres, qui ne se parlent pas, et qui sont là momentanément pour danser, pour entendre de la musique et pour montrer des toilettes plus ou moins somptueuses. Non, ce n’est pas là ce qu’on appelle un salon.

“ Un salon est une réunion intime, qui dure depuis plusieurs années, où l’on se connaît et se cherche, où l’on a quelque raison d’être heureux de se rencontrer. Les personnes qui reçoivent servent de lien entre celles qui sont invitées, et ce lien est plus intime quand le mérite reconnu d’une femme d’esprit l’a formé. Mais il en faut encore d’autres pour former un salon ; il faut des habitudes, des idées et des goûts semblables ; il faut cette urbanité qui établit vite des rapports, permet de causer avec tous sans être connu, ce qui était jadis une preuve de bonne éducation et d’usage d’un monde où nul n’était admis qu’à la condition d’être digne de se lier avec les plus grands et les meilleurs. Cet échange continu d’idées fait connaître la valeur de chacun ; celui qui apporte plus d’agrément est le plus fêté, sans considération de rang ou de fortune, et l’on est apprécié, je dirais presque aimé, pour ce qu’on a de mérite réel. Le véritable roi de ces espèces de républiques, — c’est l’esprit.”

En France, la politique, nous regrettons de le constater, n’empêche

pas seulement d'entendre, elle empêche aussi de parler, c'est-à-dire, de parler avec franchise, liberté, insouciance, et d'exprimer sur les hommes ou les choses une opinion dont on pourrait faire un *rapport* nuisible aux causeurs. Cependant, pour qu'un salon existe, il est de toute nécessité que la méfiance en soit absolument bannie. C'est probablement pour cette raison que les salons dont nous parlent Mme Ancelot et Mme de Bassanville datent au moins d'une vingtaine d'années, alors que, dans des réunions nombreuses, hommes et femmes n'étaient pas obligés de bien regarder autour d'eux avant de rien dire " ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra," ni des autres sujets que, dans sa fameuse boutade, Figaro prétendait être interdits par la censure de son temps. Mme Ancelot était elle-même la reine d'un salon. Elle maniait également bien la plume et le pinceau, et le charme de sa personne n'était pas moindre que le charme de son esprit. Elle appartenait au monde qu'elle décrit, aussi elle ne raconte rien ou presque rien *de seconde main*. Ses esquisses sont des portraits pleins de vie. Sûre d'elle-même et de ce qu'elle a vu et entendu, elle n'a pas eu besoin de faire une revue rétrospective des cercles d'autrefois, tels que l'hôtel Rambouillet où se réunissaient les Précieuses de Molière, et ceux où les Du Defant et les d'Épinay s'affranchissant, dit Sydney-Smith, des lois communes de la vie, donnaient de charmants petits soupers. Une seule fois, au lieu de puiser dans son propre fonds, Mme Ancelot s'en rapporte à des traditions confirmées par des souvenirs personnels d'une date postérieure, et c'est pour parler du salon de Mme Lebrun, qui s'ouvrit avant la révolution de 1789, se rouvrit plus tard à divers intervalles, et survécut encore à la révolution de juillet*.

Mme Lebrun était éminemment douée de toute les qualités nécessaires à la position qu'elle ambitionnait. Elle avait de la beauté, des manières exquises et une célébrité qui la mettait de plein droit en rapports directs avec d'autres célébrités de premier ordre. Elle a été certainement de tous les artistes féminins celle qui a le mieux réussi pour les portraits et on aurait pu la surnommer la Reynolds ou la Lawrence de son époque. Éluë membre de toutes les académies de peinture de l'Europe, elle allait recevoir du roi Charles X le cordon de l'ordre de Saint-Michel, lorsque l'orage de juillet vint balayer la vieille monarchie française. Sa réputation

* Mme Lebrun, dont on admire encore le beau portrait de la reine Marie-Antoinette et d'autres toiles d'un mérite incontestable, était liée d'amitié avec lord Trimlestown, chez lequel nous l'avons rencontrée. Sa causerie était des plus aimables, et elle a laissé un souvenir durable de son esprit dans des Mémoires publiés quelques années après 1830 ; ils sont d'une lecture agréable et elle y parle avec la plus douce bienveillance de toutes les personnes qu'elle a connues, excepté toutefois de M. Lebrun, son mari, dont en vérité elle n'avait pas trop d'éloges à faire.

tion l'avait précédée dans ses voyages, et l'impératrice Catherine de Russie l'avait accueillie avec autant de bienveillance que l'infortunée reine Marie-Antoinette. Son portrait de Pæsiello, envoyé d'Italie et placé au Louvre à côté d'un tableau de David, produisit tant d'effet que ce peintre s'écria avec amertume : " On croirait que mon tableau a été peint par une femme et que le portrait de Pæsiello est de la main d'un homme."

On raconte que Mme de Staal (la célèbre *suivante* de la duchesse du Maine), lorsque sa petite chambre à Sceaux était pleine de monde, criait sur l'escalier aux personnes qui arrivaient : " Attendez que mes sièges soient vides." Mme Lebrun aurait eu souvent besoin de répéter cette exclamation dans son petit appartement de la rue de Cléry, où, faute de chaises vacantes, des maréchaux de France étaient réduits à s'asseoir sur le parquet, circonstance devenue mémorable par l'embarras du maréchal de Noailles que son énorme corpulence empêcha un jour de pouvoir se relever tout seul et qui fut obligé d'appeler au secours. Le prince de Ligne, le comte de Vaudreuil, Didérot, d'Alembert, Marmontel, La Harpe et beaucoup de grandes dames, accouraient aux soirées de Mme Lebrun. Au milieu de toute cette compagnie, un fermier général, nommé Grimod de la Reynière, se faisait remarquer par son originalité ; il aurait attiré l'attention ne fût-ce que par sa chevelure frisée et crépée en hauteur et en largeur, à tel point qu'il lui eût été impossible de jamais mettre un chapeau. Un soir, à l'Opéra, un petit homme assis derrière lui et qu'une crinière si touffue empêchait de rien voir sur la scène, porta hardiment la main sur les boucles exubérantes et se ménagea ainsi une échappée. Grimod de la Reynière ne bougea pas, ne dit pas un mot, et il n'eut l'air de se douter de rien pendant tout le spectacle ; mais, la représentation terminée, il se retourna, tira tranquillement un peigne de sa poche, et dit au petit homme : " Monsieur, je vous ai laissé voir le ballet tout à votre aise pour ne pas troubler votre plaisir, vous ne voudrez pas faire tort au mien ; je dois ce soir souper en ville, et vous sentez que je ne puis me présenter avec ma coiffure dans l'état où vous l'avez mise : ayez donc la bonté d'en réparer le désordre, sinon il faut que demain matin nous nous coupions la gorge... Allons, le peigne ou l'épée !" Le petit homme accepta le peigne en riant et ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Grimod de la Reynière n'est mort que sous le premier empire : il s'était fait éditeur et rédacteur d'un *Almanach des Gourmands*, bien effacé depuis par la *Physiologie du Goût*, de Brillat-Savarin, qui est le chef-d'œuvre du genre gastronomico-littéraire.

Un des *habitués* de Mme Lebrun, le comte d'Espinchal, se piquait de connaître toutes les personnes qui appartenaient à ce qu'on appelait le *monde* : il donna à un des bals de l'Opéra la preuve de l'étendue et de

l'exactitude de sa science à cet égard : Voyant un étranger qui s'agitait, qui courait partout et examinait tous les groupes l'un après l'autre, il s'offrit à lui pour l'aider dans la recherche à laquelle il semblait se livrer : l'étranger lui raconta qu'il était arrivé le matin même d'Orléans avec sa femme, qu'elle avait voulu venir à ce bal, qu'il s'était séparé d'elle dans la foule et qu'il avait absolument besoin de la retrouver, car il ne savait ni le nom de la rue ni le nom de l'hôtel dans lequel ils étaient descendus : "Taanquillisez-vous, lui dit M. d'Espinchal, votre femme est assise au foyer près de la seconde fenêtre, je vais vous conduire à elle." Il le fit en effet, et, quand l'étranger lui demanda comment il avait pu la reconnaître, il répondit : "Rien de plus simple, votre femme est la seule personne que je ne connai-se pas dans ce bal, et j'en ai conclu qu'elle devait arriver tout juste de sa province." Le mari se confondit en remerciements, mais il est douteux que la dame ait été pénétrée de la même gratitude.

Le peintre David attachait une excessive et haineuse importance aux distinctions sociales, faute de s'être familiarisé de bonne heure avec des personnages de haute naissance. Aussi blâmait-il aigrement Mme Lebrun de recevoir chez elle de grands seigneurs et de grandes dames. "Ah ! reprit-elle, je vois ce que c'est, vous êtes fâché de n'être ni duc, ni marquis ; quant à moi, à qui les titres sont indifférents, j'accueille volontiers les gens d'esprit et de bonne compagnie, de quelque part qu'ils viennent*."

La vérité du vieux proverbe "contentement passe richesse" est encore confirmée par une anecdote rapportée par Mme Lebrun à propos du financier Beaujon qui bâtit l'Elysée Bourbon et le meubla avec un luxe qui en fit une des merveilles de Paris. Un Anglais qui visitait ce palais vit dans la salle à manger une table magnifiquement servie et dit au maître-d'hôtel : "Votre maître fait une merveilleuse bonne chère ? — Hélas ! la santé de mon maître l'oblige à ne pas toucher à autre chose qu'un simple plat de légumes. — Du moins les admirables tableaux suspendus à ces murs repaissent agréablement sa vue ? — Hélas ! mon maître est presque aveugle. — Ce malheur, reprit l'Anglais en entrant dans la salle de concert, est compensé par le plaisir d'entendre d'excellente musique ? — Hélas ! mon maître n'entend jamais les morceaux qui se jouent ici, il faut qu'il se couche de bonne heure pour goûter un instant de sommeil. — A tout prendre, il est heureux de se promener dans ses superbes jardins ? — Hélas ! à peine peut-il marcher !" En un mot, ce Lucullus subissait le supplice de Tantale et en multi-

* Si nous ne nous trompons, le secret du peintre démagogue avait été pénétré par l'artiste aristocrate. Ce farouche républicain David, cet ami de Robespierre, ce pur démocrate si rempli d'antipathie pour les qualifications nobiliaires, se laissa volontiers affubler d'un titre de baron sous le premier empire. *Ab uno disce omnes.*

pliant toutes les jouissances autour de lui le millionnaire était le plus misérable des pauvres. Le financier Beaujon avait construit l'hôtel qui porte encore son nom et qui est occupé aujourd'hui par M. Gudin, le peintre de marines. On y voit une pièce qui figurerait à merveille dans les drames de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas : c'est une chambre ronde qui, lorsqu'on touche un ressort, tourne sur un pivot jusqu'à ce qu'elle n'ait plus ni porte ni fenêtre.

Mme Ancelot n'a pu passer sous silence le salon du peintre Gérard, dont la réputation date des premières années de notre siècle : Il a fini, je crois, par faire les portraits de toutes les têtes couronnées de l'Europe, et on a dit de lui qu'il était à la fois le peintre des rois et le roi des peintres. Sa maison, à la ville et à la campagne, était ouverte à l'élite de tous les pays. Mme de Stael, Talleyrand, Pozzo di Borgo, Cuvier, Humboldt, Rossini, Martinez de la Rosa, Alfred de Vigny, Beyle, Mérimée, etc., etc., figuraient sur la liste de ses *intimes*. Quelque but que Gérard se fut proposé, il eut toujours, pense Mme Ancelot, réussi à l'atteindre, et, quoique né dans une condition inférieure, quelque haut que pût être le rang qu'il aurait obtenu, il n'aurait jamais été un *parvenu*, mais un homme *arrivé*, oui, arrivé par le droit chemin, *arrivé au grand jour*, et avec l'applaudissement de tout le monde. Les *mercredis* de Gérard ont duré, sauf de rares interruptions, une trentaine d'années, et la variété des hommes et des femmes célèbres à divers titres qui s'y réunissaient leur donnait un attrait qu'on peut s'imaginer mieux qu'on ne saurait le retracer. Le soir où Mme Ancelot fit ses débuts dans le salon de Gérard, on y raconta l'historiette ou la fable suivante :

“ Un peintre nommé Carlo Pedrero vit un jour arriver chez lui un jeune Seigneur de Florence, qui lui demanda un tableau représentant l'Hymen. “ C'est pressé, dit-il, je veux l'avoir le jour de mon mariage avec la telle Francesca. Il faut que le dieu de l'hyménée soit escorté “ de toutes les Grâces et de toutes les Joies ; que son flambeau soit “ plus brillant que celui de l'Amour ; que l'expression du visage soit “ plus céleste, et que son bonheur paraisse plus emprunter au ciel encore “ qu'à la terre. Faites un effort d'imagination, et je vous payerai votre “ tableau en conséquence.”

Le peintre se surpassa, et ce fut un vrai chef-d'œuvre qu'il apporta la veille de la noce ; mais le jeune homme ne fut point satisfait et prétendit que l'Hymen était loin d'être dépeint avec tous ses charmes. “ Je comprends bien, dit le peintre, que vous soyez mécontent ; c'est “ que vous m'avez forcé d'apporter si promptement mon travail, que “ vous ne le voyez pas tel qu'il sera. J'emploie mes couleurs de telle “ façon, que mon ouvrage ne paraît rien dans les premiers jours ; mais.

“ je vous le rapporterai dans quelques mois ; alors vous me le payerez suivant sa beauté. Je suis certain qu’il vous paraîtra tout autre.”

“ Le fiancé se maria, et plusieurs mois se passèrent sans qu’on entendit parler de l’artiste. Enfin, il revint avec son tableau, et le jeune seigneur s’écria en le revoyant : “ Ah ! vous aviez raison de dire que le temps embellirait votre peinture ! Quelle différence !... Cependant le visage de l’Hymen est trop gai ; vous lui avez donné un air enjoué qui ne le caractérise nullement.—Monsieur, reprit le peintre en riant, ce n’est pas ma peinture qui a changé : vous étiez un amant, il y a quelques mois, actuellement vous êtes un mari.”

Cet apologue eut beaucoup de succès, et d’autant plus que son auteur ou éditeur n’était autre qu’Alexandre de Humboldt, un des rois de la science. On pourrait en résumer le sens dans cette boutade d’un Irlandais : “ Pendant le premier mois de mon mariage, j’étais si passionné pour ma femme, que j’aurais voulu la dévorer, et, à la fin du second mois, j’ai regretté de ne pas l’avoir fait *.”

C’est chez Mme Ancelet que la duchesse d’Abrantès s’écria un soir ; “ Qu’on est donc bien ainsi la nuit pour causer ! On ne craint ni les ennuyeux ni les *créanciers* !” Ce dernier mot était le secret de sa vie : la duchesse mourut *criblée de dettes*. Cependant elle a toujours voulu dans un palais ou dans un galetas, avoir son salon et des amis de distinction se sont pressés autour d’elle jusqu’à son dernier soupir. C’était un noble cœur qui méritait l’affection que lui avaient vouée ses fidèles. Son fils aîné lui ressemblait en fait d’imprévoyance et de prodigalité. C’est lui qui disait en montrant une feuille de papier timbré : “ Cela vaut vingt-cinq centimes ; quand j’aurai mis ma signature au bas, cela ne vaudra plus rien du tout.” La duchesse d’Abrantès était veuve du maréchal Junot et descendait de la famille impériale des Comnènes. Balzac, qui se prétendait descendu des rois mérovingiens, disait, après lui avoir été présenté : “ Cette femme a vu Napoléon enfant ; elle l’a vu jeune homme, encore inconnu ; elle l’a vu occupé des choses ordinaires de la vie ; puis elle l’a vu grandir, s’élever et couvrir le monde de son nom ! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s’asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel près de Dieu !” Balzac, dont les opinions politiques étaient passablement mobiles, a eu des heures d’enthousiasme, tantôt pour les Bourbons, tantôt pour les

* Les anciens abonnés de la *Revue de Paris* peuvent retrouver dans les livraisons de l’année 1832 un tableau plus complet du salon de Gérard par M. Eusèbe de Salles. Le critique Gustavo Planche, qui n’aimait pas qu’on lui rendit ses coups de griffe, y figurait sous un de ses masques empruntés à Diogène : il se reconnut :—*inde ira*. L’auteur de l’article et le directeur de la *Revue* lui-même ne furent jamais pardonnés.

Bonapartes, et un jour il dressa chez lui un petit autel surmonté d'une statue de Napoléon, avec cette inscription : " Ce qu'il a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume!... Victor Hugo s'était contenté de dire : " Je briserais ma plume si j'en connaissais une plus forte que la mienne," et pour exprimer cette force, il avait signé *Hierro* (*fer* en espagnol) les deux lignes qu'on peut lire au verso du titre d'*Hernani*.

Mme Ancelot n'a consacré qu'un mot à la marquise de Malaret, excellent type des marquises d'autrefois. C'était, ainsi que le rappelle l'auteur des *Foyers éteints*, la sœur de la marquise de Polastron, cette amie tendre d'un prince qui devait perdre si cruellement tous les biens que sa naissance lui avait destinés. Le comte d'Artois, depuis Charles X, avait eu pour Mme de Polastron un de ces sentiments commencés dans les illusions de la vie mondaine, mais qui, par leur fidélité, s'épurent et s'élèvent jusqu'à la pensée du ciel. Pendant la Révolution, vers 1792, la marquise de Polastron suivit en Angleterre le comte d'Artois. Elle y mourut dans des idées religieuses aussi sincères que l'avait été son affection, et communiqua au prince ses convictions avant de remonter vers les cieux ; elle voulut emporter la certitude de l'y retrouver. Le prince, à cette époque, était encore jeune et beau ; il promit, au lit de mort, une fidélité romanesque que le temps n'altérerait jamais, il tint parole, et, sur le trône comme dans l'exil, rien ne put le distraire de l'austérité d'une vie dont toute la poésie fut une ardente aspiration vers ce ciel où l'attendait la femme qu'il avait tant aimée.

C'est dans des charades et des proverbes qu'on jouait chez Mme de Malaret que se firent les débuts dramatiques d'une jeune fille de quinze ans, d'une beauté ravissante, qui bientôt obtint de grands succès sur une autre scène : nous parlons de Mlle Plessy, qui, au Théâtre-Français, joua le premier rôle dans une pièce de Mme Ancelot, intitulée *le Mariage raisonnable*. On raconta alors qu'un seigneur anglais, membre du parlement, jeune, beau, immensément riche et fort épris de la charmante actrice, lui avait fait cette proposition : " Voulez-vous quitter le théâtre, devenir mylady et habiter un magnifique château dans le Northumberland ? Moi, j'y resterai neuf mois de l'année avec vous, et n'irai à Londres que pour le temps de la session. Nous passerons ainsi en tête-à-tête les belles années de la première jeunesse ; puis, quand vous atteindrez trente ans, nous irons ensemble à Londres, où vous serez présentée et accueillie partout comme une des plus grandes dames d'Angleterre..." L'actrice refusa de finir comme avaient fini en Angleterre miss O'Neil et miss Mellon.

Vers la même époque, le jeune lord W***, un type d'élégance et d'homme à la mode, vint pour passer l'hiver dans la société parisienne.

Le marquis de Custines l'introduisit un soir dans les salons de la princesse Czartoryska, et là, comme il voulait le présenter à Mme Ancelot, il ne le vit plus en se retournant ; il avait disparu. Après l'avoir cherché vainement au milieu de tous les groupes, étonné de cette subite absence, M. de Custines courut le lendemain matin à l'hôtel où était descendu lord W***, pour savoir de ses nouvelles. Il trouva lord W*** qui repartait pour Londres ; la chaise de poste était attelée, les malles faites, l'Anglais en habit de voyage.

— Mais, s'écria M. de Custines, vous veniez passer l'hiver à Paris.

— Le puis-je après cet événement affreux ?

— Quel événement ?

— Ne chezchez pas à me cacher mon malheur.

— Mais quel malheur ?

— Hélas ! hélas ! ”

On finit par s'expliquer, et voici la révélation du mystère. La veille au soir, le jeune lord, tout habillé, n'ayant plus à mettre que ses souliers vernis, s'était assis auprès du feu avec des pantouffes de maroquin rouges. Pressé de rejoindre M. de Custines, lorsqu'on lui dit que sa voiture s'arrêtait à la porte, il oublia sa chaussure et ne s'aperçut qu'au milieu du salon de la princesse Czartoryska des pantouffes rouges restées à ses pieds. De là l'effroi qu'il éprouva, la honte, l'empressement qui lui firent quitter les salons, traverser les antichambres comme un fou, se jeter dans la première voiture venue et commander à son valet de chambre le départ pour le lendemain de grand matin. Il tremblait encore... Il fut impossible de le calmer et de le décider à rester à Paris, où il se croyait perdu et où rien au monde n'aurait pu le forcer à séjourner vingt-quatre heures de plus.

Il serait difficile de dire quelque chose de neuf sur Mme Récamier et son salon, après ce qu'en a dit Mme Mohl dans son *Esquisse sur l'histoire de la société française*, publiée à Londres en 1862, d'autant mieux que les charmants mémoires publiés par sa nièce nous rendent suspects quelques malicieuses anecdotes rapportées par Mme Ancelot à propos des soirées de l'Abbaye-aux-Bois, où, selon elle, c'était surtout par l'art de la flatterie que la divinité de ce sanctuaire se faisait une petite église. Cet art, si c'était un art, où même si ce n'était qu'un artifice, exprimait du moins, selon nous, une bienveillance instinctive ; c'était la conquête du cœur et de l'esprit. Quoique belle certainement entre toutes les belles, Mme Récamier a pu vieillir impunément et mériter jusqu'à son dernier jour qu'on lui appliquât le vers :

Et la grâce plus belle encore que la beauté.

On sait que le héros, le Dieu ou, pour parler comme Bayle, le Grand-

Lama de ce salon était Chateaubriand. Lorsqu'il daignait prendre la parole, tout le monde était tenu d'écouter. Personne n'avait la permission d'y parler à son tour plus longtemps que cela ne plaisait au grand homme. L'idole muette avait des signes bien connus au moyen desquels elle témoignait son ennui ou son impatience. Quand la conversation ne l'amusait pas. Chateaubriand se mettait à caresser un affreux chat de gouttière placé là tout exprès sur une chaise à côté de lui : quand elle l'excédait, il promenait ses doigts sur un gland de sonnette à côté de la cheminée. C'était, pour Mme Récamier, le signal de venir à la rescousse et d'interrompre la conversation *coûte que coûte*. La surdité de Chateaubriand augmentait ou diminuait en raison des circonstances ou des interlocuteurs, et il justifiait ainsi le sarcasme du prince de Talleyrand, qui prétendait que l'auteur du *Génie du Christianisme* n'avait cessé d'entendre que depuis que le monde avait cessé de parler de lui. Savantité était extrême, mais il se connaissait cette faiblesse et savait en plaisanter lui même. Voici comment il racontait l'histoire de la première représentation de sa tragédie de *Moïse* au théâtre de l'Odéon, où, selon l'usage, une petite comédie terminait la soirée : " Je m'étais couché, disait-il, ne voulant rien changer à mes habitudes, afin qu'on ne me crût pas occupé de cette représentation ; mais ajoutait-il en souriant, le fait est que je ne m'endormis pas et que j'attendis avec impatience l'arrivée de mon vieux valet de chambre, que j'y avais envoyé en lui recommandant de bien voir et de bien écouter, pour me dire tout ce qui se serait passé... J'attendis longtemps son retour, ce qui me fit augurer que la pièce avait été jusqu'à la fin, et j'en étais arrivé à me moquer de moi-même, qui m'étais refusé à recevoir des nouvelles de mon ouvrage par mes amis, juges compétents, et qui attendais avec anxiété l'avis de mon domestique, lorsqu'il entra brusquement, s'excusant sur la longueur du spectacle, mais ne disant rien de ce qui était advenu. Il fallut donc l'interroger.

" Eh bien, comment cela s'est-il passé ? demandai-je en affectant l'indifférence.

— Parfaitement, monsieur le vicomte... On avait bien essayé de faire un peu de bruit.

— Pendant la tragédie ! m'écriai-je involontairement ému.

— Oui, monsieur le vicomte, pendant la tragédie. Mais cela n'a pas été long, et l'on s'est remis en gaieté.

— En gaieté ! Pendant la tragédie ! répétai-je avec surprise.

— Oh ! oui, monsieur le vicomte, je vous réponds qu'ils étaient contents au parterre, où je m'étais placé, car ils n'ont plus cessé de rire jusqu'à la fin, en disant des mots si drôles, que j'ai ri aussi."

On peut dire que l'illustre Breton occupait et remplissait à lui seul

tout le salon de Mme Récamier. Mais où n'aurait-on pas accordé une grande place à Chateaubriand * ? et qui pourrait reprocher à une reine d'avoir un tel favori ? M. de Chateaubriand une fois parti, l'égalité régnait parmi les habitués de l'Abbaye-aux-Bois.

Les réminiscences de Mme Mohl au sujet de Mme Récamier et de sa société sont toutes favorables à ce salon, et elle n'y a pas vu matière à raillerie. Ces réunions devaient à son avis, servir de modèle en Angleterre à quiconque voudrait y établir un salon. Les tête-à-tête à voix basse en étaient totalement bannis. On y trouvait ordinairement de six à douze personnes. Mme Récamier se tenait assise à un des coins de la cheminée, et les autres personnes se plaçaient sur des sièges rangés en demi-cercle, sauf deux ou trois hommes, qui restaient debout devant le feu. Chacun parlait de manière à être entendu de tout le monde, et quiconque avait une observation à faire contribuait à l'entretien général. Mme Récamier parlait peu, mais elle plaçait un mot de temps en temps et le plaçait à propos. Si un des assistants avait des connaissances spéciales sur la question qui s'agissait, elle en appelait à lui d'un air de déférence. Elle savait encourager les plus timides. Des gens qui, avant de fréquenter l'Abbaye-aux-Bois, ne savaient que dialoguer avec un seul interlocuteur, y ont appris à coordonner leurs idées et à les exposer devant un auditoire. Un des avantages de cette conversation générale était d'écarter les redites sur la pluie ou le beau temps et les questions personnelles sur la santé, etc., etc. Un soir, une

* Nos rapports personnels avec M. de Chateaubriand ont été de nature à nous permettre de dire aussi un mot sur cet homme qui, s'il a peut-être été trop adulé de son vivant, est trop méconnu depuis sa mort, car on ne devrait pas oublier que dans le monde littéraire il a ouvert de nouveaux horizons, et que, dans le monde politique, il a indiqué une route où le dévouement à la monarchie pouvait marcher de front avec l'indépendance personnelle, par une alliance à la fois favorable à la grandeur des Etats et à l'élevation des caractères. Personne n'était plus aimable que M. de Chateaubriand quand il avait le désir de plaire, comme personne n'était plus ennuyeux que lui quand il se mettait à ressasser ses vieilles rancunes, par exemple, contre M. de Villèle ou contre les Bourbons, auxquels il n'a jamais pardonné de lui avoir retiré un portefeuille ministériel et dont il oubliait avoir reçu la paire, des ambassades et de grands cordons : rien ne surpassait la douceur de son langage dans la première de ces alternatives, et rien n'en égalait l'aérimonie dans la seconde. Un des passages les plus saillants de ses *Mémoires d'Outre-Tombe* est le récit de sa visite au roi Charles X, au milieu de la nuit, dans son exil, de Butchtiehrad en Bohême : il nous serait facile de joindre un curieux commentaire à ce récit, puisque nous étions, en cette occasion, le compagnon de voyage de M. de Chateaubriand, mais notre véridique appendice pourrait faire un étrange contraste avec le texte des pages d'*Outre-Tombe* : cela risquerait de ressembler, pour l'illustre vicomte, à la petite pièce de l'Odéon qui venait à la suite des solennels alexandrins de son *Moïse*.

dame vint se placer à côté de Mme Récamier et l'entretint tout bas, en sorte qu'elle lui fit perdre le fil de la conversation. La maîtresse de la maison s'en plaignit, après le départ de cette dame, et, comme on cherchait à excuser celle-ci à cause de sa timidité, Mme Récamier, habituellement si indulgente, répondit: "Quand on est trop timide pour parler haut, on devrait être assez modeste pour écouter." Cela devint un axiome à l'Abbaye-aux-Bois et devrait l'être partout.

Le grand talent de Mme Récamier, si naturellement bienveillante, était son application à faire valoir les autres: c'était un de ses plus grands charmes; elle savait faire briller chacun sur ce dont il était le mieux informé et sur ce qu'il disait le mieux. Lorsqu'un mot heureux échappait à un de ses habitués, elle le relevait et le mettait en vue, comme un connaisseur fait d'un tableau. Elle s'attendait à merveille dans la distribution des rôles pour amener de vives réparties, et on aurait pu la comparer à un artificier qui dispose ses fusées de façon à produire d'éblouissants effets et y met adroitement le feu. Ce serait un tort pourtant de croire que cette femme, qui faisait si bien parler autrui, n'eût pas su bien parler elle-même. C'est elle qui a dit, à propos d'une personne dont les meilleures qualités étaient gâtées par une excessive vivacité de sentiments et d'imagination: "Il n'y a que la raison qui ne fatigue pas à la longue." Elle a dit aussi: "On ne plaît pas longtemps, si l'on n'a qu'une sorte d'esprit." Et c'est là une maxime pleine de sens.

Dans un article sur les salons, il doit nécessairement être question du vicomte d'Arincourt, et les volumes que nous venons de citer ne l'ont pas laissé dans l'oubli où sont tombés aujourd'hui ses poèmes et ses romans. La perte de sa fortune l'a empêché de tenir un salon lui-même; mais il a tant figuré dans les salons de Paris! Il y a été à la fois si bien accueilli et si persiflé! Il y a obtenu tant d'applaudissements et subi tant de dérisions! Il réunissait en lui un singulier mélange de talents, d'amabilité et de vanité poussée jusqu'à la monomanie. Son roman *le Solitaire* et, sur la fin de sa vie, un ou deux écrits politiques pleins de courage et d'inspiration sincère, lui valurent une popularité momentanée; mais il n'atteignit jamais à un fauteuil à l'Académie française, qu'il ambitionnait à titre d'homme de lettres. Il s'en dédommagea en se croyant bien supérieur à tous les académiciens et en ramassant le plus d'ordres étrangers possible pour en parer sa boutonnière. Il y étalait non pas une brochette, mais une broche toute entière de décorations; on en a compté jusqu'à dix-sept accrochées à son habit, sans parler de trois plaques de diamants et de deux grandes croix en sautoir, et il disait avec un sourire significatif: "J'en attends encore deux." Ainsi constellé, comment M. d'Arincourt ne se serait-il pas pris pour un astre étincelant de génie? En sa triple qualité de vicomte, de

légitimiste et d'écrivain, il se croyait au moins l'égal de Chateaubriand et disait lui-même : " Paris ne s'occupe que des deux vicomtes, des deux grands écrivains du dix-neuvième siècle." Au milieu de tout cela, le vicomte d'Arincourt était cependant un homme d'esprit, sinon de beaucoup d'esprit. Sa facilité à jeter sur le papier de la prose et des vers était prodigieuse. Dans son roman des *Rebelles sous Charles V*, il a su encadrer des allusions remplies de finesse et d'à-propos contre les hommes qui étaient au pouvoir en vertu de la révolution de Juillet. Son tort était de prétendre au génie et de vouloir être sublime. Il a composé un poème épique sur Charlemagne et il a fait jouer une tragédie. Hélas ! cette tragédie provoqua plus d'éclats de rire qu'aucune des comédies contemporaines. Un des personnages disait ce vers :

J'habite à la montagne et j'aime à la vallée.

On répétait : *j'aime à l'aval*. Un autre personnage disait :

Mon vieux père, en ce lieu, seul à manger m'apporte..

On entendait, *seul a mangé ma porte*, et un plaisant du parterre s'écriait : *Le vieux a de bonnes dents ! . . .*

Le vers :

La princesse est enfin appelée à régner.

était malicieusement traduit par une orthographe qui faisait appeler la princesse *araignée*.

Ces mésaventures n'empêchaient nullement l'auteur de se frotter les mains, et il se persuadait de ses succès pour les persuader à d'autres. Les opinions politiques de M. d'Arincourt, opinions dont jamais on ne put mettre en doute le désintéressement et la loyauté, le conduisirent à Frohsdorff pour y saluer les Bourbons de la branche aînée, et, à son retour, il disait : " Que je plains ces malheureux princes." On ne s'étonnait pas, les exilés sont bien à plaindre ; mais on éprouvait quelque surprise quand il ajoutait : " Comme il vont s'ennuyer à présent que je les ai quittés ! car, depuis quinze jours, je leur lisais mes ouvrages tous les soirs." Voilà pourquoi il les trouvait à plaindre ! . . . Nous ne citerons qu'un seul des tours qu'il a joués aux journaux en fait de réclames, d'entre-filets et de comptes rendus, dont il les inondait au sujet de ses ouvrages. A force d'insistances, de politesse, et même d'importunités de sa part, un grand journal lui avait promis un article sur son poème d'*Ismalie ou la mort et l'amour*. Le rédacteur, comblé de prévenances, invité à dîner, etc. . . n'avait pu se refuser à des éloges. Enfin l'article s'imprime et va passer : alors M. d'Arincourt offre à son critique de lui épargner l'ennui de corriger *les épreuves* ; il court à l'imprimerie, il se charge de cette besogne, il efface les mots *bonnes choses* et les remplace par *choses sublimes*, il met *vers excellents, vers magnifiques*, au lieu de

vers passables, et partout où on avait écrit *talent*, il substitue l'expression *génie*. Tout l'article ainsi revu, corrigé et considérablement augmenté parut le lendemain, à la grande surprise de celui qui l'avait signé. Dès le matin du même jour, l'auteur monta en voiture, et, après avoir acheté une centaine de numéros du journal, fit une suite de visites où il parla de son livre et de l'article qui avait, disait-il, causé sa joie et son étonnement, vu les restrictions habituelles des éloges de cette feuille, où la louange, par conséquent, doublait le prix; et partout il trouva moyen d'en faire la lecture. Il mettait tant de grâce en lisant, il savait si bien faire valoir les passages les plus louangeurs, et son bonheur était si expansif dans un pareil moment, qu'on en avait l'âme ravie. Cette lecture finie, il se retirait, en ayant toutefois bien soin d'oublier le journal dans un endroit où il était sûr qu'on le retrouverait.

De nombreux et curieux autographes de M. d'Arlinecourt ont passé dans nos mains: dans l'un, il rappelle à l'écrivain chargé de rendre compte de sa *Caroléide*, qu'il n'y a qu'un seul titre qui puisse le flatter, et que c'est le titre d'*Homère français*; dans un autre, il nous prévient qu'on se bat à la porte de son libraire pour acheter son dernier roman! Ordinairement les comptes rendus qui annonçaient dans les journaux les succès prodigieux, la vogue inouïe des œuvres de M. d'Arlinecourt, étaient toujours écrits de sa main ou sous sa dictée. Une fois, un de nos amis lui avait promis un article favorable, et lui avait, en effet prodigué le plus de louanges possible; il n'avait que timidement hasardé quelques restrictions à l'enthousiasme, quelques critiques légères qui ne devaient même que prouver la sincérité de l'éloge et lui donner plus de prix. L'article fut inséré dans un journal à la mode, et notre ami croyait M. d'Arlinecourt heureux et satisfait... Pas du tout, et le soir même, une lettre des plus amères de M. d'Arlinecourt informe le bienveillant critique, qu'il s'est rendu coupable d'un étrange et mauvais procédé, que sa conduite est indigne, et qu'il a commis un abus de confiance, puisqu'on lui avait confié un livre pour en faire l'éloge et qu'il en fait la satire. Notre ami prit la plume et répondit par ce billet: " Mon cher vicomte, quelque légère que puisse être la main d'un barbier, quelque onctueux que soit le savon qu'il emploie, on se plaint toujours d'être égratigné, coupé et écorché vif, quand on a l'habitude de se raser soi-même. Continuez donc, je vous prie, à vous faire la barbe, et ne recourez plus à moi pour vous rendre ce petit service. Votre tout dévoué, ***."

On n'avait pas à admirer sans réserve M. d'Arlinecourt comme auteur mais il est juste de proclamer que comme lecteur il n'a eu que M. Viennet pour rival. Il a fait bien des lectures dans les salons, et on était heureux d'y assister... même quand il lisait ses ouvrages. Sa voix

et son débit avaient un charme qui faisait illusion sur le mérite de ce qu'il lisait, et quand on voyait imprimé le lendemain ce qu'on avait entendu lire la veille, on était tout surpris d'avoir pu y applaudir. Au reste, cet homme, d'un amour-propre si excessif, d'une vanité si insatiable, n'a jamais été blessant pour personne, il n'a jamais eu à se reprocher un mot ni un acte haineux, il n'est jamais descendu à aucun trait de jalousie, et, certes, cet exemple est rare parmi le *genus irritabile vatum*. Il a pu avoir beaucoup de railleurs, mais il ne s'est pas fait un seul ennemi. En un mot, il était impossible de ne pas aimer le vicomte d'Arincourt, quoiqu'il fût difficile de ne pas se moquer un peu de lui*.

Mme de Bassanville, dans ses *Souvenirs intimes*, a suivi à peu près le même plan que Mme Ancelot. Elle débute pour nous parler de la princesse de Vaudemont, née Montmorency, grande dame jusqu'au bout des doigts, quoique sa taille et sa figure ne fussent nullement appropriées à ce rôle. Son air, ses manières, sa finesse faisaient oublier les désavantages physiques que la nature ne lui avait pas épargnés. Trop supérieure pour être ce qu'on nomme *exclusive*, elle attirait et recevait chez elle le mérite et la distinction en tous genres et de toutes les classes. Pendant longues années, elle se fit une loi d'être tous les soirs chez elle, et elle y prodigua les bals, les comédies et les concerts. Lorsque, par une rare exception, il lui arrivait de dîner en ville, elle rentrait exactement à neuf heures, et les invités qui venaient avant cette heure, étaient reçus en son absence par Mme Leroy, sa dame de compagnie.

Une de ses amies était la duchesse de Duras, qui avait habité l'Angleterre pendant l'émigration et y avait connu lord Claydfort, Anglais de haute taille, roide de la tête aux pieds, et dont une anecdote racontée par la duchesse peint à merveille le caractère. Pendant le procès de la reine Caroline de Brunswick, il se rendait à la Chambre des pairs, lorsqu'une bande d'hommes du peuple arrêta sa voiture et lui enjoignit de crier comme eux : *Vive la reine!*—“ De tout mon cœur, mes amis, reprit-il, vive la reine Caroline, et puissent vos femmes et vos filles lui ressembler!” Cette boutade vaut mieux que le caprice du même lord qui, pour assurer une sépulture honorable au chien de Terre-Neuve qui avait sauvé la vie de son fils, le fit mettre en hachis dans un immense pâté servi sur sa table, et lui donna pour tombeau les estomacs de ses amis.

L'éditeur de l'ouvrage de Mme de Bassanville sur les salons, affirme que l'heureux à-propos de la naissance de cette dame l'avait placée *sur la limite de deux mondes*, au moment où l'ancienne société s'écroulait,

* Ce portrait de l'auteur du *Solitaire* est justifié par quelques-unes de ses lettres, qui n'ont encore été publiées qu'à Londres dans l'appendice aux mémoires sur lady Blessington. Nous pourrions les reproduire.

et où la société nouvelle s'apprêtait à lui succéder. Les portes de ces deux sociétés si différentes lui étaient, dit-il, également ouvertes grâce à ses relations de famille: sa belle sœur, la duchesse de Saviano, ambassadrice de Naples, à Paris, l'avait présentée à la princesse de Vaudemont; son père était ami intime du célèbre peintre Isabey: un de ses oncles avait fait la campagne d'Égypte avec Bourrienne, et elle était alliée à de grandes familles parlementaires de Provence, qui lui avaient donné ses *libres entrées* dans les salons de la comtesse de Rumfort*.

Des ouvrages de ce genre se chargent de glaner des faits qui ne sont pas enrégistrés dans les annales officielles des nations, mais n'en peignent pas moins les mœurs d'une époque. Nos lecteurs en jugeront.

Sous la Restauration, les gardes du corps étaient passablement impopulaires, et un jour on colla sur les murs de leur caserne une affiche qui portait ces mots: *Fabrique de pluts argentés qui ne vont pas au feu*; sarcasme parfaitement injuste, car aucun des corps de l'armée n'avait plus de droit de se vanter de la bravoure de ses membres †. L'un d'eux,

* Tout cela peut se croire en Angleterre, dans les montagnes d'Écosse ou aux bords des lacs d'Irlande, mais en France, on nous permettra d'être un peu sceptique à cet égard. Mme de Bassanville, dans son livre, a parlé avec un singulier aplomb des salons de la comtesse de Rumfort et de Mme la duchesse de Duras (l'auteur d'*Ourika*), mais ces récits contiennent tant de contre-vérités matérielles et morales, qu'ils font naître l'idée qu'elle n'a pas hanté ces salons et n'y a pas même écouté aux portes. Nos souvenirs personnels nous confirment dans ce soupçon: nous avons beaucoup connu la comtesse de Rumfort (veuve en premières nocces du savant fermier-général Lavoisier; nous avons été quelquefois chez la duchesse de Duras, et non seulement nous n'y avons jamais rencontré Mme de Bassanville, mais nous n'y avons jamais entendu prononcer une seule fois son nom.

† Les lâches qui, dans l'ombre s'en allaient barbouiller les murs de l'hôtel des gardes de cette plaisanterie qu'ils n'auraient pas osé signer, n'avaient pas même le mérite de l'invention de ce prétendu bon mot, car, en 1789 lorsqu'on organisa la garde nationale parisienne, on chantait:

Cadet-Roussel a des plats bleus,
Qui sont beaux, qui n'vont pas au feu.

L'homme désigné insolument sous le nom de Cadet-Roussel était M. de La Fayette, le marquis-citoyen, le héros des deux mondes, celui dont Casimir Delavigne disait: "C'est La Fayette en cheveux blancs." quoiqu'il portât une perruque noire. De tous côtés on venait proposer aux gardes du corps, en butte à des jalousies et à des haines très-imméritées, des duels à l'épée, au sabre, au pistolet, et ils ne refusaient jamais. Qui n'a connu le garde du corps et auteur dramatique Ch*****? Bon an, mal an, il se battait une fois par mois. Dans l'espace de six mois, un autre garde, M. de M***, trouva la peau de dix provocateurs. Le commandant L. P., dont le courage était proverbial comme sa charité, ne se faisait pas plus prier pour dégainer l'épée que pour faire l'aumône. Les quatre compagnies des gardes du corps du roi ont été

Le vicomte de S***, causait avec un de ses amis au bal de l'Opéra, lorsque tout à coup un étranger se précipite sur lui et lui donne un soufflet. Les assistants reculent de surprise ou d'effroi, et l'agresseur s'écrie : " Oh ! mon Dieu ! j'ai fait une méprise, ce n'est pas à vous que j'en voulais ! monsieur, recevez toutes mes excuses." A une pareille insulte il ne pouvait pas être question d'excuses, il fallait du sang. On se battit le lendemain matin, et l'agresseur, qui était Américain, reçut un coup d'épée dans le bras. " Monsieur, dit-il à son adversaire qui l'avait ménagé, je pars demain pour le Havre, où des affaires me retiendront quinze jours, avant de m'embarquer pour la Louisiane, et, si vous n'êtes pas entièrement satisfait, je serai à vos ordres pendant toute cette quinzaine." On se sépara en bons termes, mais la blessure avait été trop légère et l'offense trop grave pour que *l'honneur fût satisfait*, et le vicomte dut partir pour le Havre afin de recommencer le combat. Cette fois l'Américain reçut le fer en pleine poitrine et fut laissé pour mort : les médecins assurèrent qu'il n'avait que quelques heures à vivre. Le vainqueur reprit le chemin de Paris, et cette histoire était presque oubliée, quand arriva la nouvelle que l'Américain avait fait mentir le pronostic des docteurs du Havre, et était parti en parfaite santé pour la Nouvelle-Orléans. Un ennemi des gardes du corps répandit partout cette nouvelle, la colporta dans les cafés, l'inséra dans un petit journal qui fit remarquer que les gens tués par messieurs les gardes du corps se portaient à merveille. Le vicomte, voyant la réputation de ses camarades mise en jeu, fit ses paquets et s'embarqua pour la Louisiane, résolu à en finir tout de bon cette fois. A sa vue, l'Américain éprouva un tressaillement dont il n'est pas question dans la théorie des sensations agréables, et s'écria : " Vous êtes donc le diable incarné !... Je vous donne un soufflet par méprise et vous en fait des excuses, vous me blessez au bras ; cela ne vous suffit pas, vous me percez de part en part et me laissez pour mort : vous voici encore : que voulez-vous donc ?—Je viens pour vous tuer.—Vous avez donc pour moi une effroyable haine ?—Pas le moins du monde, mais je tiens à ma position militaire, et je ne puis la garder si vous restez en vie." L'Américain réfléchit un instant et reprit : Si vous donniez votre démission, pourrais-je vivre sans inconvénient pour vous ?—Sans doute, répondit le Français en riant, car je vous donne ma parole que je ne vous en veux en aucune façon, mais je ne puis adopter votre idée, par ce que je suis et sans fortune je n'irai pas sacrifier mon grade et mon avenir : ainsi dégainons !..." Ce fut au tour de l'Américain de se mettre à rire, et il

une pépinière d'officiers généraux, dont un bon nombre sont encore aujourd'hui l'honneur de l'armée française.

ajouta : Je vous propose d'échanger vos épaulettes contre ma fille qui est jeune et jolie, et qui aura un million de dot. Cela vous convient-il ?" Le vicomte demanda à voir la jeune fille : elle était charmante... On devine le reste, et cette aventure qui tournait à la tragédie se dénoua, comme toutes les comédies..., par un mariage.

On raconte d'assez bonnes histoires sur Isabey, à propos de son salon. Il avait été chargé, en 1815, de faire un tableau où figureraient tous les membres du Congrès de Vienne : " Monsieur, lui dit lord Wellington, il me faut la première place dans votre tableau ; e'est la mienne, et j'insiste à cet égard." Le prince de Talleyrand dit tout bas à l'oreille du peintre. " Mon cher ami, dans votre intérêt, comme dans le mien, je vous engage à faire de moi le premier personnage de votre tableau ou à m'omettre tout à fait : mon absence sera remarquée." Comment concilier ces deux prétentions inconciliables ? Isabey sut se tirer de cette double difficulté : il représenta le duc au moment où il entrait dans la salle des conférences, où tous les yeux se fixaient sur lui, en sorte qu'il pouvait se croire le roi de cette scène. Il peignit le prince de Talleyrand assis dans un fauteuil au centre des membres du Congrès, en sorte que, dans le tableau, il occupait la place d'honneur. De plus, Isabey sut persuader au duc de Wellington que, vu ainsi de profil, il était beaucoup plus beau, parce que ses traits offraient alors quelque ressemblance avec les traits d'Henri IV. Cette flatterie lui réussit au point que le duc lui acheta l'esquisse de son tableau, et qu'elle est précieusement conservée, en Angleterre, dans la famille Wellington, à Apsley-House. M. de Humboldt souleva une difficulté d'un autre genre. Il était des plus laids, et il ne l'ignorait pas : " Regardez-moi, dit-il à Isabey, qui lui demandait de poser pour son tableau, et avouez que la nature m'a doué d'un si vilain visage que vous m'approuverez de m'être fait la loi de ne jamais dépenser un liard pour en conserver l'image. On rirait trop de moi si je m'avisais de poser pour me faire peindre : je ne vous donnerai pas ce plaisir." Isabey ne demanda plus que la permission de rester à causer quelques instants avec ce ministre de Prusse, et cela lui suffit pour le peindre de souvenir, et le peindre mieux que tout autre. Quand le tableau fut terminé et exposé aux regards du public, M. de Humboldt eut à s'écrier : " J'avais bien résolu de ne rien payer pour mon portrait, et, par vengeance, le coquin de peintre l'a fait ressemblant !"

Le fameux Worth, *le tailleur pour dames*, qui fait fureur à Paris, avait été devancé par Isabey. Quand il s'agissait d'imaginer et de composer un costume selon les vrais principes de l'art, Isabey, remaniait la soie, la gaze, les dentelles de toilette de sa femme, comme il eût remanié ses couleurs. A une époque où les étoffes d'or et d'argent

étaient à la mode, il colla sur une robe de mousseline des découpures de papier doré et argenté qui valurent à Mme Isabey, dans un bal travesti, l'admiration de tous les hommes et l'envie de toutes les dames. Il faut ajouter que toutes les parures allaient bien à Mme Isabey, qui était remarquablement belle *.

* On a vu, par quelques traits cités plus haut, qu'Isabey n'avait pas moins d'esprit que de talent. Nous devons dire aussi qu'il excellait dans tous les exercices du corps : personne ne courait mieux que lui au jeu de barres et il a conservé fort tard son goût pour la danse ; nous l'avons vu danser encore à soixante ans passés et il dansait mieux que les jeunes gens, ce qui, il est vrai, n'est peut-être pas très-difficile aujourd'hui.

(A Continuer.)

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

(Voir page 177.)

Les dernières conférences du P. Hyacinthe ont porté au comble sa réputation de prédicateur éloquent. Aussi, l'empressement à venir l'entendre va-t-il croissant chaque dimanche. Les personnages éminents, les hommes les plus distingués de la société parisienne, sont attirés par la voix de l'illustre Carme autour de la chaire de Notre-Dame ; il n'est pas d'auditoire parmi lequel on ne remarque des ministres, des sénateurs, des conseillers d'État, des députés, etc. Un journal qui ne se pique point de catholicisme, la *Liberté*, rendant compte de la deuxième conférence, disait l'autre jour : " Jamais le R. P. ne fut mieux inspiré, plus brillant et plus éloquent. A plusieurs reprises des frémissements d'enthousiasme coururent dans la foule compacte, qui buvait pour ainsi dire la parole du jeune orateur chrétien ; un peu plus, les applaudissements allaient éclater." C'était ce même effet que produisait aussi, on le sait, la parole entraînante du P. Lacordaire. Espérons que les importantes vérités qui forment le sujet des conférences de cette année, pénétreront dans les esprits, et que le beau talent de l'orateur religieux aura servi, dans les desseins de Dieu, à provoquer un commencement de réforme domestique et sociale bien désirable parmi nous.

2ÈME CONFÉRENCE.—9 DÉCEMBRE 1866.

DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE, BASE DE LA SOCIÉTÉ DOMESTIQUE.

Messieurs,

Ayant à parler cette année de la *société domestique*, nous avons étendu notre regard et nous avons embrassé tout le plan de la *société humaine*. La famille nous y est apparue sous un double aspect : d'abord, prenant ce mot dans ce qu'il a de général et de primitif, il nous a révélé le lien du sang qui unit tout le genre humain ; et la famille, à ce point de vue, n'a plus été que la forme universelle de la société humaine. D'après la doctrine catholique, la société humaine, la grande humanité, c'est une seule famille de frères, ayant un père dans le ciel, qui est Dieu, et un père sur la terre, qui est l'homme, Adam. Puis, restreignant cette appellation de la famille au groupe humain proprement dit, à ce groupe sacré qui vit sous le même toit, s'assied à la même table, s'éclaire et se chauffe au même foyer, nous avons dit : La famille, à ce second point de vue, c'est une des trois formes sous lesquelles le genre humain s'organise ici-bas : la société domestique, la société civile, la société religieuse. Et c'est la famille, c'est la société domestique qui renferme toujours, mais surtout à notre époque, la solution des grandes questions de la société civile et de la société religieuse.

Tel est le résumé de notre dernière conférence.

Le sujet que nous allons maintenant aborder ensemble, c'est l'élément primitif de la société domestique, ou, en d'autres termes, la *société conjugale*.

La société domestique est la base du genre humain, mais elle a sa base elle-même dans la société conjugale. Et parce que la société conjugale n'est pas seulement une idée, une des plus grandes idées de la Divinité, mais un fait, l'un des plus grands faits de l'humanité, nous l'envisagerons dans l'ordre de la succession du temps et de la lumière des deux grands actes qui divisent et qui marquent les siècles : l'acte de la création et l'acte de la rédemption. Ainsi donc, la société conjugale, au point de vue de la création et au point de vue de la rédemption, devant le Créateur et devant le Régénérateur, voilà le sujet qui doit nous occuper.

Il est grand, il est difficile, il est délicat, je le sais : je ne l'aborde pas sans crainte ; mais je parle en votre présence, messieurs, et je compte à l'avance sur l'inspiration qui me viendra de vous. Et puis, s'il faut dire toute ma pensée, je parle dans la solennité de l'Immaculée-Conception de la vierge Marie ; je parle à la lumière de ce dogme.

dont les fondements sont vieux comme le christianisme, dont la formule est jeune comme notre siècle. Et bien ! j'attends de là une lumière pure, certaine, qui me donnera la prudence et le courage d'être libre en même temps que réservé.

1ÈRE PARTIE.

LA SOCIÉTÉ CONJUGALE, AU POINT DE VUE DE LA CRÉATION, DEVANT LE DIEU CRÉATEUR.

1o. Le R. P. Hyacinthe a d'abord cherché, dans la *loi des sexes*, la racine première de la société conjugale.

Dieu, dit la Genèse, a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, *creavit Deus hominem ad imaginem suam*. Et puis elle ajoute ce mot prodigieux : Il les a créés homme et femme, *masculum et feminum creavit eos*. (Gen. I, 27 ; v. 2.)

La ressemblance de Dieu ! Mais, pour moi, je ne vois tout d'abord que la ressemblance de la vie intérieure ; car cette loi mystérieuse des sexes, après tout, elle n'est pas la loi propre de l'humanité ; elle règne sur la nature vivante, dans toute son étendue ; elle y règne et elle n'y crée point la famille. Dans l'ordre physique, où je la considère tout d'abord,—puisque, pour parler avec saint Paul, d'abord l'animal et puis le spirituel, *primo animale, deinde spirituale*,—dans l'ordre physique, chez l'homme même, cette loi est impuissante à créer la société conjugale dans sa grandeur et dans sa tendresse, dans sa pureté et dans sa dignité. Son but, but légitime, but nécessaire, c'est la reproduction de l'individu, c'est la propagation de l'espèce. Mais prenez garde ! à ce point de vue, les deux conjoints sont, vis-à-vis l'un de l'autre, deux moyens de paternité ; ils ne sont plus, l'un à l'autre, deux fins. Eh bien ! c'est l'exigence de la loi personnelle, c'est la dignité de l'homme qu'il soit toujours une fin pour l'homme, qu'il soit estimé, recherché, aimé pour lui-même.

Ah ! savez-vous, messieurs, savez-vous, pourquoi, dans tous les pays, dans tous les temps, pourquoi, à juste titre, la courtisane a été l'objet d'un si profond mépris ? C'est que cet être a oublié sa dignité personnelle : c'est qu'il a méconnu, outragé en lui la grande majesté de la personne humaine ; et que, se découronnant de la gloire d'être une fin, il a consenti à la honte d'être un moyen, le jouet d'un caprice et l'instrument d'une volupté ! A cause de cela, il y a un manteau d'opprobe, il y a un vêtement d'ignominie qui enveloppe cet être et qu'on ne peut plus détacher.

Eh bien ! qu'il ne soit permis de le dire, si la femme chrétienne n'était qu'un moyen de propagation pour la grande espèce humaine ; si elle n'était que mère, et non pas épouse, elle serait un noble instru-

ment, un instrument sacré de la paternité ; mais elle serait un instrument enfin. Il ne faut pas cela. C'était bon pour les païens, qui ne voyaient dans la femme qu'un mal nécessaire à la cité ! Voilà ce mariage tant vanté de la Grèce et de Rome, mariage qui fut chaste dans ses beaux jours, mais qui ne fut jamais digne et saint. La femme était aimée pour ses fils ; elle n'était pas aimée pour elle-même !

20. Le R. P. Hyacinthe montre alors comment la *loi des sexes*, transformée dans l'ordre moral, est devenue une *loi des âmes*, est le point de départ de la société conjugale.

L'amour ! voilà le nom qu'il faut avoir le courage de prononcer quand on veut exprimer l'essence de la société conjugale, son principe et sa loi les plus intimes. Je sais bien que ce nom tombe sous les risées du scepticisme, qui ne connaît pas de plus grande chimère après Dieu que l'amour ; et je sais bien surtout,—ô douleur poignante !—qu'il réveille involontairement dans la pensée le souvenir d'abus sans nombre et de profanations sans égales. Mais qu'importent les abus ! qu'importent les hontes du pécheur ! Grâce à Dieu, mon cœur est resté pur, ma raison est demeurée saine, et moi, prédicateur de l'Évangile, docteur de la raison et du cœur de l'homme, j'ai le droit, j'ai le devoir de nommer l'amour. Oui, l'amour ! Et si les mœurs se perdent, si la famille est minée, si la société domestique s'ébranle et s'incline comme un édifice en ruines, c'est qu'on a oublié de mettre l'amour au fond de la maison, l'amour de deux êtres qui s'animent l'un pour l'autre dans l'honneur, dans le respect, dans la sainteté !..

Laissez-moi ouvrir mon vieux livre, ma Bible,—je suis l'homme de la Bible,—je n'en rougis pas devant ce siècle,—j'ouvre la Bible à la première page, une page virginale,—le péché n'existait pas encore,—toute pleine de l'amour et de la société conjugale. Messieurs, ne vous laissez pas ; je vous ai déjà conduit dans ce berceau de notre race qui s'appelle l'Eden ; je vais vous y ramener aujourd'hui. Ce n'est pas, croyez-le, un caprice de mon imagination ou un entraînement de mon cœur, mais la conviction réfléchie que là sont les secrets de l'humanité ; je crois que les solutions finales sont déposées par Dieu dans les principes primordiaux. Eh bien ! je retourne à l'Eden ; j'y retourne au premier jour du monde, lorsque Dieu y constitua la société conjugale. C'est le premier jour du monde humanitaire. Il y avait eu d'autres jours, des siècles peut-être, les époques génésiaques ; mais enfin, c'était le monde humain qui commençait dans toute la fraîcheur de son aurore. Oh ! que ces brises sont fraîches qui passent sur toutes choses ! que cette lumière est pure et splendide qui éclaire le paradis de la terre, le lieu des chastes voluptés, l'Eden ! Voilà l'homme qui s'avance, le dernier venu de cette longue série des êtres qu'il résume en lui-même et

dont il a l'empire ! Salut à l'homme, au roi de la création, au grand Adam, le père du genre humain !

Il a regardé la vie dans son échelle immense, à tous les degrés de l'être ; son regard l'a pénétrée jusqu'aux entrailles, et sa parole en a exprimé les secrets... *appellavit nominibus suis...* Sa langue est riche, son intelligence est lumineuse, mais son cœur reste froid : “ *Adæ vero non inveniebatur adjutor similis ejus.* Adam ne trouvait pas un aide qui lui fût semblable.” Eh bien... je ne sais si sur ce front d'Adam, majestueux et serein, se formait un nuage ; si d'un pli de son cœur mal connu de lui-même s'exhalait une plainte ; mais je sais que Dieu disait dans le mystère : “ *Non est bonum hominem esse solum...* Il n'est pas bon à l'homme d'être seul.” Chose étrange ! Dieu si fier jusqu'ici, Dieu, qui s'était admiré dans chacune de ses œuvres, et qui avait dit : “ C'est bien ! *Et dixit Deus quod esset bonum !* ” Dieu seul qui s'était admiré dans l'ensemble et qui avait dit : “ C'est très-bien ! *Et erante valde bona !* ” En face maintenant de son chef-d'œuvre, comme un artiste qui a manqué son coup de maître, Dieu se détourne et dit : “ C'est mauvais ! *Non est bonum !* Il est mauvais que l'homme soit seul ! ”

A l'œuvre donc, grand artiste ! car votre image, votre ressemblance ici-bas ne peut rester inachevée. C'est le Dieu visible de la terre : faites-lui toute sa beauté et toute sa majesté ! Et l'artiste reprend son pinceau pour retoucher sa toile ; il saisit son ciseau pour tailler dans son marbre : Jéhovah se penche sur Adam, et creuse dans son flanc. Adam s'était endormi, non pas d'un sommeil vulgaire, mais dans une extase, la première et la plus sublime de toutes les extases. Il ne devait pas être passif seulement, mais intelligent et actif, consentant au dedans de lui-même, dans la lumière prophétique, à tout ce qui s'opérait au dehors. Adam dormait dans l'extase, Adam veillait dans la prophétie ; il voyait la blessure qui s'ouvrait dans sa chair... cette côte qui se détachait des abords de son cœur, toute tiède et toute chaste du contact de ce foyer d'amour et d'innocence... et dans cette côte l'édifice merveilleux de la femme : “ *Edificavit eam in mulierem.* Dieu l'édifia en une femme.” Parole biblique pleine d'étonnements, et pleine aussi d'enseignements... pour marquer l'édifice où le grand architecte a épuisé son art, l'édifice visible de ce corps où reluit la suprême beauté, l'édifice invisible de cette âme où respire la suprême bonté, total de cette personnalité où réside la suprême dignité. Respectez, respectez, ô vous tous qui savez encore respecter quelque chose ici-bas !

Et lorsqu'il s'éveilla, Adam ne parlait plus, il chantait ! ses lèvres s'ouvraient dans la grâce et dans la sainteté, et de son cœur s'échappaient ces paroles : “ Oh ! maintenant, c'est l'os de mes os et la chair

de ma chair. Elle s'appellera celle qui vient de l'homme, parce que c'est de l'homme qu'elle a été tirée ; et l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, et ils seront deux dans une même chair. *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne meâ ; hæc vocabitur Virago, quoniam de viro sumpta est. Quamobrem relinquet homo patrem et matrem et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne unâ.*" (Gen., II, 27-42.)

Voilà la Bible ; voilà le vieux livre et la vieille sagesse, la page virginale qui ne m'a rien dit de la mère et qui m'a tout dit de l'épouse ! L'homme souffre de son isolement ou tout au moins il est au moment d'en souffrir : Dieu lui crée une société, et la meilleure de toutes, la société conjugale. Il n'est pas question d'autre chose dans le récit sacré. Ce n'est qu'après la chute que la femme reçoit un nom qui lui est propre, et qui signifie la mère des vivants : *Eva, mater cunctorum viventium*, (Gen., III, 20.) Jusque-là, elle s'appelait d'un nom commun à tous les deux, et qui désignait la parfaite unité que l'amour forme entre les vrais époux : " Au jour où il les créa, le Seigneur Dieu leur donna pour nom Adam, c'est-à-dire Homme : *Et vocabit nomen eorum Adam in die quo creati sunt*, (Gen., V. 2.)

Ainsi donc, messieurs, aux yeux de la Bible, aux yeux de la raison et aux yeux du cœur qui parlent dans la Bible, la société conjugale, c'est une société de parfait amour ; et s'il m'était donné de la définir, je ne le ferais point par sa fin *extrinsèque*, si capitale pourtant, et qui est la procréation des enfants, mais par sa fin *intrinsèque* et essentielle, qui consiste dans l'union parfaite. Je la définirais : " la plus pleine, la plus intime et la plus sainte des unions qui puissent exister entre deux créatures humaines. "—Telle est l'union conjugale, et c'est ainsi tout spécialement que Tertullien et saint Augustin l'ont comprise. C'est ainsi que l'avait définie le droit romain lui-même, supérieur en cela aux idées et aux mœurs de l'époque : "*Conjunctio maris et femine, consortium omnis vite, divini et humani juris communicatio*, l'union de l'homme et de la femme, le partage de toute la vie, la communication du droit divin et humain." Admirable définition à l'adresse de tous nos sceptiques et à l'adresse même de beaucoup de chrétiens ! Le mariage n'est pas seulement une union quelconque de l'homme et de la femme, mais un partage de la vie tout entière ; il n'est pas seulement une communauté des choses humaines, mais des choses divines : *Divini et humani juris*.

C'est assez dire que l'union conjugale présuppose et renferme, en les dépassant, toutes les autres unions qui peuvent exister entre deux créatures humaines. Débutez par la simple bienveillance que le regard allume dans l'œil de son semblable, et remontez la longue chaîne des

affections du cœur jusqu'à la plus étroite amitié, à celle que le bonheur et le malheur ont éprouvée tour à tour et que la vie ni la mort ne peuvent plus rompre, et je vous dis : Ce sont des degrés pour conduire à l'amour conjugal ; ce sont des liens pour préparer ce nœud qui va joindre deux personnes en une même vie : *Consortium omnis vitæ*. L'amour des époux, tel que Dieu l'a voulu, est la grande et parfaite amitié. C'est la dernière fleur, la fleur la plus exquise, la plus brillante et la plus embaumée du paradis du cœur, c'est le dernier fruit, le plus riche et le plus savoureux de cette grande faculté d'aimer, la plus vaste, la plus profonde, la plus inépuisable que nous portions en nous : véritable arbre de vie ou de mort, suivant l'usage que nous en savons faire. C'est le dernier mot de l'amour sur la terre.

30. Ah ! que de choses je passe en les apercevant du regard ! Si le temps, si vos forces et les miennes le permettaient, que de choses il faudrait dire ! Je dois indiquer du moins l'*harmonie* et la *subordination*, comme étant les deux conditions du parfait amour, et qui se trouvent si rarement dans la simple amitié.

Quand l'homme se présente à l'homme, il lui apporte ce qu'il a déjà, et il ne lui donne pas ce qui lui manque. Mais ici, l'homme et la femme, ce sont les deux moitiés d'une même âme qui viennent se compléter l'une par l'autre. L'homme, c'est la raison, c'est l'énergie des pensées et des volontés ; et mon maître, saint Paul, ne dit-il pas que l'homme est la tête de la femme : *Vir caput mulieris* ? " Comme Dieu est la tête de l'homme," dit l'énergique apôtre, " ainsi l'homme est la tête de la femme ;" et la femme doit penser dans cette tête ; elle doit s'inspirer de cette virile et royale sagesse. Et puis la Genèse nous a dit équivalamment : " La femme est le cœur de l'homme." Cherche à ton cœur déchiré, fils d'Adam, il y manque une tendresse ; il y manque quelque chose d'exquis et de profond que tu ne retrouveras que dans Ève, dans ta mère, dans ta sœur ou dans ton épouse. L'homme est la tête de la femme ; la femme est le cœur de l'homme : c'est l'*harmonie* ; condition morale de leur parfait amour.

C'est le lieu d'en faire la remarque : il doit y avoir entre des époux vraiment dignes de la perfection de ce nom, une communauté de conscience morale et religieuse. L'oubli de ce point capital est l'une des plus grandes erreurs du mariage contemporain. Un célèbre ministre du siècle dernier, Turgot, disait : " Nous avons besoin qu'on nous prêche le mariage et le bon mariage." Eh bien ! le bon mariage n'est pas cette union superficielle de deux existences qui ne se touchent point par leurs côtés profonds : la vie morale et religieuse. Dans cette grave question, messieurs, la vérité est dans les solutions extrêmes ; elle est dans le croyant qui dit à son épouse : " Nous croirons, nous prions,

nous aimerons ensemble le Dieu de nos pères et de nos enfants, le Dieu de Bethléem et du Calvaire." Ou bien, si elle n'était pas là, elle serait dans l'incrédule logique et par conséquent, dans l'énergique solidaire, qui dit à sa compagne : " Je ne veux qu'une conscience entre toi et moi ; point de prêtre pour bénir notre couche, point de prêtre pour sacrer notre enfant, point de prêtre pour pleurer et prier sur notre tombe ! "

Les vrais époux sont là : la foi ou la négation dans une même morale et dans une même religion ! L'harmonie, c'est la tête qui pense dans le cœur, le cœur qui s'inspire de la tête.

Mais, hélas ! cette grande division de la famille est aussi dans la société. Nous sommes deux Frances dans la France, et je pourrais presque dire deux Europes dans l'Europe : une France virile, mais sceptique, qui ne pense pas dans son cœur, qui a une science abstraite et incrédule, dont la femme ne veut pas, et avec raison ; et puis une France féminine et croyante, la meilleure, celle qui nous sauve, mais qui n'a plus une pensée supérieure où appuyer et éclairer son amour. Voilà le mal social et en même temps le mal domestique.

Harmonie de la société conjugale : j'ai dit aussi *subordination*.— L'amitié veut l'égalité ; elle fait des égaux là où elle n'en trouve pas : *amicitia pares invenit aut fecit*. Mais cela n'est pas vrai de la grande amitié qui se nomme l'amour : celle-là demande une subordination. Elle implique, même dans l'ordre moral, un principe actif et un principe passif. Des deux êtres aimants, l'un aimera davantage dans le sacrifice ; il se donnera plus et mieux, ou du moins sous une autre forme ; et il deviendra le bonheur et la gloire de l'être aimé. Eh bien, cette affectueuse subordination qui ne peut se réaliser de l'homme à l'homme, se réalise naturellement de la femme à l'homme. La femme, en effet, parfaite égale de l'homme par son âme et dans tout ce qui tient aux droits et à la dignité personnelle, ne l'est plus par son sexe et par le rôle qu'il lui assigne dans la société domestique et civile. " Ce n'est pas l'homme, dit saint Paul, qui a été créé pour la femme, mais c'est la femme qui a été créée pour l'homme : *Eteum non est creatus vir propter mulierem sed mulier propter virum*." (1. cor. XI, 9.) L'homme était seul, mais il était triste ; Dieu lui a donné ce complément mystérieux et sublime qui est pour lui, qui est à lui, et j'allais presque dire qui est lui : " Elle sera appelée celle qui vient de l'homme, parce que c'est de l'homme qu'elle a été tirée." Et saint Paul dit encore : " La femme est la gloire de l'homme, *mulier gloria viri*." (1. cor. XI, 7.), et l'homme a rayonné dans cette gloire, et il s'est contemplé et aimé lui-même dans cette douce et lumineuse atmosphère.

Je sais que les sophistes nous prêchent l'égalité des sexes. Mais le

cœur de la femme réclame aussi haut que la raison de l'homme contre cette erreur destructive de la famille. Ce que veut la femme et ce qu'enseigne le christianisme, c'est l'égalité des âmes, c'est l'égalité des personnes dans les mêmes droits et les mêmes devoirs, l'égalité dans la chasteté ! l'égalité dans la fidélité et dans l'amour ! "Autres sont les lois de César, s'écriait saint Jérôme avec son âpre et énergique langage, autres les lois du Christ ! chez nous, chrétiens, ce qu'on défend aux femmes, on ne le permet pas aux hommes ; et, sous un même devoir, l'obéissance est égale !"

40. Après avoir indiqué ces deux caractères de l'harmonie et de la subordination dans l'amour, qui rendent si intime la société conjugale, le R. P. Hyacinthe voit le dernier sceau de son union dans l'enfant, cette troisième personne de la trinité de la terre.

Il termine ainsi :

O Seigneur mon Dieu ! naguère je vous saluais, dans l'exaltation de ma pensée et de mon cœur, comme le type de la société humaine. Je vous saluais un dans votre nature, plusieurs dans vos personnes ; et nous aussi, plusieurs dans nos personnes, un dans notre sang, dans notre raison et dans nos liens moraux ! Je vous saluais, mon Dieu ! comme le type de la grande société humanitaire... Je vous salue maintenant, je vous vénère et je vous adore comme le type spécial de la société domestique !

Il est Dieu, il est Père, et au dedans de lui-même il a sa gloire aussi : "Le Verbe est la gloire de Dieu." Il pense son beau verbe substantiel et personnel, sa belle et vivante raison : son Fils, il pense son Verbe, il contemple son Verbe ; et dans cette contemplation et dans cet amour, à eux deux, le Père et le Verbe, ils produisent l'esprit, c'est-à-dire l'amour, l'amour substantiel et personnel, et le Père et le Verbe se reposent en lui, et c'est fait : *factum est !* Le cycle de la vie divine est accompli : Dieu est complet, Dieu est heureux, et il y en a trois qui rendent témoignage au ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit ; et ces trois ne sont qu'un.

Eh bien ! sur la terre, il y en a trois aussi qui rendent témoignage. L'homme ne se contente pas de sa personnalité solitaire : il lui faut sa gloire, et, comme à Dieu, il lui faut son Verbe, sa belle raison visible, sa douce et forte conscience qui l'enveloppe de sa pure lumière. Et avec une image bénie, appelée, elle aussi, comme le Verbe, la figure de sa substance, le miroir sans tache de sa beauté, face à face avec elle, il a produit son fils, un troisième lui-même, un troisième terme commun à l'époux et à l'épouse, où leur amour s'incarne, se fixe et se repose ! Et sur la terre aussi tout est fait : *factum est*. Le cycle de la vie humaine est achevé. Comme Dieu dans le ciel, l'homme est complet

et heureux sur la terre, et il y en a trois qui rendent témoignage, le père, l'épouse et l'enfant : et ces trois ne font qu'un.

2ÈME PARTIE.

LA SOCIÉTÉ CONJUGALE AU POINT DE VUE DE LA RÉDEMPTION DEVANT LE DIEU RÉGÉNÉRATEUR.

Mais le péché a jeté sa grande ombre sur les splendeurs de l'Eden. La femme est déchue, l'amour est profané, la société conjugale est abaissée. Et quand le Rédempteur descendit en ce monde que le Créateur avait fait... Un jour, Jésus était dans le temple à Jérusalem, et les pharisiens de la vieille loi conduisaient à ses pieds une femme rougissante, tremblante, une femme adultère : " Maître, lui disaient-ils, Moïse dans sa loi nous a ordonné de lapider ces criminelles. Et vous, que dites-vous ? " Cette femme, ce n'était pas seulement cette femme ; c'était la femme, c'était l'homme, c'était la société conjugale tout entière, la société conjugale dégénérée, coupable, corrompue. Elle était à genoux, voilée dans ses cheveux et dans ses larmes, à genoux dans sa honte et dans sa douleur. Et Jésus-Christ ne parlait pas ; mais incliné sur la terre, il y écrivait en silence : *Digito scribebat in terrâ*. Il écrivait l'Évangile de la miséricorde et de la régénération. Et à ces pharisiens, à ces scribes qui demandaient la peine, les pierres et la lapidation, Jésus, se relevant, répondait : " Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre ! " Et puis, se baissant encore, il écrivait sur la terre : *Scribebat in terrâ*. Et quand tous se furent retirés, dit l'évangéliste saint Jean, à commencer par les plus vieux, par les têtes chauves ou aux cheveux blanchis, *incipientes à senioribus...* quand les hommes sans entrailles et sans pitié se furent retirés, il n'y eut plus que ces deux personnes face à face : Jésus écrivant sur la terre, et la femme rougissant et pleurant ; le Fils de la Vierge et la femme adultère ; ou, pour parler avec saint Augustin, une grande misère et une grande pitié : *Magna miseria et magna misericordia!*

10. Jésus a condamné les déchéances de l'amour, mais il n'a pas réprouvé l'amour ; il n'a pas désespéré de lui et de la société conjugale. Loin de là, il a regardé l'amour en face, avec son oeil de Vierge et de Dieu ; il l'a pris dans ses mains déchirées par la croix et baignées du sang de la rédemption ; et de cet amour si longtemps profané il a fait un des sacrements de son Église, une des sept colonnes qui portent le monde des âmes : " *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*. C'est un grand sacrement, dit saint Paul, en Jésus et en l'Église." Et le Concile de Trente nous assure que c'est cet amour naturel et humain, *naturalem illum amorem*, que Jésus a

purifié et consacré dans le sacrement de mariage. Ah ! c'est une grande œuvre, et Jésus-Christ n'y a pas suivi seulement les conseils de la miséricorde. Il était le Verbe, il a suivi les conseils de l'éternelle raison.

En effet, si on regarde l'amour dans la nature, on lui trouve un côté profondément *religieux*, et en regardant l'amour dans le péché, on lui trouve un côté profondément *idolâtrique* ; et c'est par ces deux côtés, le côté religieux et le côté idolâtrique, le côté de la nature et le côté du péché, qu'il était juste, ou du moins convenable que le Verbe divin *relevât* l'amour naturel pour en faire une chose sainte et sacrosainte, un sacrement.

L'amour est religieux dans sa nature ; nos ancêtres le savaient mieux que nous, ces fiers Germains sous les arbres séculaires où ils cachaient leur bravoure et leurs vertus. Tacite qui se consolait avec eux des décadences irrémédiables de la Rome des Césars, Tacite disait : “ Les Germains croient qu'il y a dans la femme quelque chose de divin.—*Inesse quid divinum.* ”—Les Germains avaient raison, il y a dans la femme, nous l'avons dit, un reflet de Dieu ; et, par conséquent, il y a dans l'amour qui s'adresse à elle, quand il sort d'un cœur créé profond et resté pur, il y a quelque chose de religieux.

Oui, l'amour est un sentiment naturellement religieux, et, pour moi, je n'aurais besoin que de cet argument, que de ce fait,—car c'est un fait,—pour confondre tous les positivistes et tous les matérialistes de notre époque. Quoi ! vous dites que l'homme ne peut pas sortir du fini par sa raison ? Et moi je vous dis qu'il en sort non-seulement par sa raison, mais encore par son cœur ! Quoi ! vous me dites que l'homme n'est que matière, qu'il est resserré entre un berceau plein de larmes et un tombeau plein de vers, et que, circonscrit dans cette courte et triste existence, il est capable seulement de penser la matière et d'aimer la matière ? Et moi je vous dis : “ Non, blasphémateurs de la nature humaine ; non, sophistes du dix-neuvième siècle ; non, corrupteurs de ma grande France, de ma grande société, de ma grande civilisation moderne ; non, cela n'est pas vrai ! L'homme sort du fini, l'homme émerge de la matière par sa raison, parce qu'il pense à Dieu ; et par son cœur, parce qu'il aime sa mère, parce qu'il aime sa sœur, parce qu'il hérite son épouse !

Quelque chose de divin dans la femme, quelque chose de sacré dans l'amour, et à cause de cela, quelque chose d'*idolâtrique* dans ses déchéances.

Ce sont ces déviations du sentiment de l'amour qui ont produit dans le paganisme l'un des faits les moins étudiés, et toutefois les plus saillants des religions antiques : l'idolâtrie de la femme ou par la femme.

Je n'insiste pas, mais il y a là de grandes révélations pour celui qui étudie le cœur humain. Quant au paganisme moderne, qui tend à se former parmi nous, il subit trop puissamment l'action du christianisme, tout en la combattant, pour arriver à cet excès d'une idolâtrie positive et avouée ; mais la passion dont je parle y prend chaque jour, dans les idées comme dans les faits, les caractères d'une idolâtrie morale. Je pourrais citer tel livre écrit avec un incontestable talent et avec une conviction non moins incontestable, selon moi, et où le culte de la femme et la religion de l'amour sont substitués au culte du vrai Dieu et à la religion de Jésus-Christ. Mais que dis-je ! et s'il m'est permis une fois encore de rappeler un souvenir odieux, mais nécessaire, une page récente et néfaste de notre histoire, qui trouve aujourd'hui des apologistes, à défaut de continuateurs : Souvenez-vous du jour où le peuple français avait divorcé avec le Dieu de la France, avec le Dieu de Clotilde et de Clovis ; souvenez-vous du jour où, à ce peuple émancipé de la foi, on prêchait le culte de la Raison. Eh bien, la raison fut trop abstraite et trop froide, et l'on vit, à sa place, se dresser sur cet autel le spectre vivant d'une femme ! Idolâtrie officielle du monde ancien, idolâtrie pratique du monde moderne : toutes deux ont exalté l'amour et la femme, et toutes deux les ont abaissés, humiliés et presque anéantis. L'amour n'est plus l'amour, mais la volupté ; et la femme est l'idole ou la prêtresse de ce culte hideux !

L'aspiration naturellement religieuse de l'amour encore pur et la tendance idolâtrique de l'amour déchu, ce sont là, d'après le R. P. Hyacinthe, comme deux préparations lointaines et obscures à l'élévation de l'amour des époux dans l'ordre sacramentel. L'amour était une vague religion du cœur : il était bon de l'élever et de la formuler. L'amour était une idolâtrie et une idolâtrie de la fange : il était bon de l'éclairer et de la purifier. Jésus-Christ a fait un sacrement de l'union des époux chrétiens.

20. Mais un sacrement, qu'est-ce donc ?

Le catéchisme, ce livre trop méconnu qui renferme toutes nos solutions morales et religieuses, le catéchisme catholique nous dit qu'un sacrement est un *signe* qui exprime et une *force* qui opère la grâce de Dieu. L'union des époux sera donc un signe et une force dans le sacrement de Jésus-Christ : un signe qui exprimera et une force qui opérera la grâce surnaturelle de l'amour chrétien.

J'ai hâte de finir ; mais qu'il y aurait cependant de merveilles à découvrir dans cette *signification* nouvelle que Jésus a donnée à l'amour ! L'amour de l'époux et de l'épouse, quelque chose déjà de si grand et de si saint, devenu le symbole et l'image de l'amour de Jésus et de son Eglise ! Jésus a aimé la race humaine. Le Verbe de Dieu

s'est penché vers nous, non comme un père vers son fils, non comme un ami vers son ami, mais comme un époux vers son épouse. Le Seigneur, disent nos saints livres, a aimé les âmes : *Dilexit animas* ; le Seigneur, continuent les pages inspirées, a aimé les peuples : *Dominus dilexit populos* ; il a aimé les âmes et se les est unies dans l'édifice visible, dans l'unité corporifiée de cette même Eglise. Unité de l'amour de Dieu avec nos âmes, unité de l'amour de Dieu avec les peuples, avec l'humanité tout entière ; Dieu descendant dans le sein de la Vierge Immaculée, et y épousant la nature humaine, ma chair et mon sang ; Dieu s'étendant, époux immolé et glorieux tout ensemble, dans les bras sanglants et féconds de la croix, et y épousant toutes les générations régénérées par lui dans son sacrifice. Voilà le *type* du mariage chrétien. L'amour de Dieu et de l'humanité, c'est l'admirable thème du Cantique des Cantiques... Tout l'antique Orient,—les monuments de l'Inde en particulier nous l'attestent,—tout l'antique Orient a reconnu dans l'union de l'homme et de sa compagne une poétique et religieuse image de l'union de Dieu et des âmes.

.....
 Telles sont les hautes pensées qui doivent régner dans le cœur des époux chrétiens, quand ils s'unissent dans le sacrement de leurs saintes noces. Cet homme, c'est un Christ sur la terre ; cette femme, c'est une fille de Dieu, une sœur de Jésus-Christ ; tous deux ont été rachetés sur le Calvaire, baptisés dans l'eau sainte, nourris du pain des anges, abreuvés à la coupe des autels ; ils sont dignes d'aimer Dieu l'un dans l'autre ; ils sont dignes, dans cette communion des âmes qui se fait au sacrement des noces, de se donner leur Dieu en se donnant leur cœur.

Jouir d'une âme, dans l'ordre simplement humain, mais c'est déjà sublime ; jouir d'une pensée immortelle, jouir d'un cœur tendre et fort, d'un cœur aimant et chaste, mais c'est presque divin ! Eh bien, que sera-ce de jouir d'une âme dans l'ordre réellement divin ; de posséder en commun avec elle tout ce que la grâce du Christ a opéré de plus merveilleux, de plus profond et de plus exquis dans sa pensée et dans son cœur... si ce mystère d'un Dieu possédé par cette âme est livré par elle à l'être tant aimé pour lequel elle n'a plus de secret ! Tel est pourtant le mariage chrétien ! “ Hommes, s'écrie saint Paul, vous aimerez vos épouses comme le Christ a aimé l'Eglise ; femmes, vous aimerez vos maris comme l'Eglise a aimé Jésus.”—“ Et le mariage, continue saint Pierre, le mariage sera plein d'honneur et de gloire, et le lit nuptial sera immaculé, et *thorus immaculatus*.”

Or ce n'est pas là un rêve. J'ai dit : Un sacrement est un *signe*, il exprime. J'ajoute : c'est une *force*, et il opère. Il renferme une grâce

qui relève le cœur de l'homme à la hauteur de tant de vertu.—L'homme, dans l'ordre de la nature, fait un rêve toujours persistant jusques sous les glaces de la vieillesse, jusques sous les ricanements du scepticisme et de l'immoralité ; un rêve toujours persistant et toujours impuissant ! Il veut aimer.—Il veut aimer pour toujours, et il aime pour une heure ; il veut aimer dans l'âme, et il aime dans les sens ; il veut aimer l'idéal, et il se retrouve toujours en face de la réalité déçue !— Mais voici les chrétiens dont le cœur a été touché par la grâce, par l'action de Jésus-Christ, et les chrétiens ont aimé dans la vérité, dans l'unité et pour l'éternité ! “ Ce sacrement est grand, je vous le dis, en Jésus et dans l'Eglise. . . . ” Interrogez nos vieux foyers gaulois, interrogez nos foyers européens, partout où la sève du christianisme a conservé sa vigueur, et ils vous répondront par ce grand écho, tendre et grave, de l'amour conjugal.

Dans la péroraison de cette Conférence, le R. P. Hyacinthe a montré la supériorité de la *virginité* sur la société conjugale, dont il venait cependant de donner une si haute idée.

Deux jeunes époux chrétiens erraient un jour sur les ondes de l'Adriatique, lisant dans les pages d'un chaste livre et lisant mieux encore dans les pages de leurs chastes cœurs. Les paroles qu'ils lisaient au dehors et qu'ils écoutaient au dedans étaient celles-ci : N'est-ce pas une souffrance d'aimer pour cette vie seulement ? N'avez-vous pas le goût des amours éternels ? * — Ah ! c'est notre souffrance, c'est notre goût à tous ; la souffrance des amours qui naissent et le goût des amours éternels ! Je sais bien que l'amour des époux se continuera sous une autre forme dans les siècles futurs, et c'est dans ce sentiment délicat, exquis, que l'Eglise a puisé cette répugnance qu'elle éprouve pour les secondes noces, auxquelles elle refuse la solennelle bénédiction du prêtre. Il y a un amour et une fidélité au delà de la tombe, un amour de l'éternité. Mais après tout, cet amour n'est plus l'amour conjugal ; car l'amour conjugal, si grand que je l'aie contemplé, il a deux infirmités profondes. Il est trop terrestre, les sens y ont une part, et les sens sont toujours déçus ; il est trop exclusif, et, dans le cœur lui-même, bien au-dessus des sens, il absorbe trop deux êtres individuels l'un dans l'autre aux dépens des grandes amours et des grands dévouements humanitaires. C'est pourquoi Jésus-Christ, interrogé par les Juifs sur le mystère de la vie future, leur répondait : “ Dans la résurrection, plus d'époux plus de noces : *In resurrectione enim neque nubent, neque nubentur* : mais ils seront toujours comme les anges de Dieu : *Sed erunt sicut angeli Dei in celo !* ”

* Le *Récit d'une Sœur*, par Mme Graven, née de la Ferronnays

Il n'y a plus d'époux et plus de noces au sens de la terre ; et cependant il y a la grande continuation de l'amour ; il y a la dernière floraison de ce que j'ai appelé l'arbre de vie, la suprême floraison de l'amour : c'est la *virginité*. Oh ! c'est en vain qu'on a voulu faire de la virginité l'ennemie de l'amour ; elle en est la sœur, la continuatrice et le perfectionnement ; c'est là le reproche qu'on adresse à mon Église catholique romaine, et c'est sa gloire. Pour moi, ce serait sa démonstration, une démonstration à elle seule suffisante : l'Église catholique a toujours compris, affirmé, pratiqué le célibat volontaire ; et si haut qu'elle ait élevé l'amour conjugal, plus haut encore elle a fait monter la virginité chrétienne

Ah ! la virginité, c'est ce besoin d'aimer dans une autre vie ; c'est ce goût exclusif des amours éternels infinis : " Les noces de l'agneau ! " Quand on n'aimera plus une seule personne, quand on ne s'absorbera plus dans une pensée et dans un seul cœur créés ; mais quand le voile étant déchiré... (l'amour d'ici-bas, c'est un voile ; le mot de noces vient de *nubere* ; un voile qu'on étend sur les époux, un voile transparent qui montre le mystère de Dieu, mais le cache encore plus...) comme dans le temple de Jérusalem, quand l'heure des figures était passée, quand le peuple juif se retirait devant le peuple chrétien... laissez-moi, je vous prie, déchirer le voile !... J'ai besoin d'aimer Dieu, non plus à travers un cœur fini et déchu comme le mien, si pur et si tendre qu'il soit ; j'ai besoin d'aimer Dieu face à face, cœur à cœur, et de l'embrasser dans l'étreinte exclusive de mon amour !

David a chanté les choses par avance. Il a parlé du chevet solitaire où, dans la nuit, les larmes coulent goutte à goutte, comme la rosée, ou par torrents, comme une pluie d'orage. J'ai besoin de ces rosées, j'ai besoin de ces tempêtes ; j'ai besoin de gémir et de rugir tout seul avec mon cœur : *Nugiebam a gemitu cordis mei !...* Dieu ! ô mon Dieu ! vers toi, dès l'aurore, je me suis éveillé, *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo*. Mon cœur et ma chair aussi, *Cor meum et caro mea...* ont tressailli, ont bondi vers toi, comme le cerf dans les grands jours d'été ! J'ai soif ; j'ai soif de la beauté infinie ! ô amour éternel ! toujours ancien et toujours jeune, sans taches et sans rides !... ivresse du cœur, calme de la raison ! Mes os brûlent et mes os se glaçant, et ils murmurent : *Jéhova ! qui est semblable à toi ? omnia ossa mea discent : Domine quis similis tibi ?*

C'est le dernier mot de l'amour.

Un jour, tous les époux chrétiens, débarrassés du voile, déchargés du poids de la chair, délivrés de la prison de l'amour exclusif, individuel, égoïste, diront ces choses. Il les disent déjà dans l'ombre des saintes amours : et ils entrevoient les noces où tous les époux seront

vierges, où toutes les vierges seront épouses, et où la grande humanité, rachetée par le Christ, achèvera la floraison de l'*amour conjugal* dans la floraison de l'*éternelle virginité*.

--Semaine Religieuse.

HISTOIRE DE DEUX ÂMES.

(Voir page 416 du 3ème Vol.)

Quatre ans avant la mort d'Albert, à l'heure où allait commencer la longue absence que leurs parents avaient voulu pour éprouver la mutuelle tendresse des deux jeunes gens, Alexandrine, obligée de suivre sa mère au théâtre Saint-Charles, avait vu la salle, les lumières, la scène, tout ce qui l'entourait enfin, avec les yeux de la douleur. "Au lieu, dit-elle, de l'air de fête que cela avait pour moi lorsque je goûtais tranquillement la joie d'y voir Albert, il me sembla tout d'un coup "être dans un tombeau illuminé."

Et maintenant le voilà parti pour un temps bien plus long, le voilà parti pour toujours, celui dont la présence enchantait sa vie. La terre qu'il a quittée, la terre qui ne le reverra plus, ne peut plus être qu'un tombeau illuminé.

Mais l'image que je viens de rappeler convient mal à la réalité présente, le désespoir de la jeune fille au milieu de toute cette pompe qui semble insulter à son chagrin, ne peut donner qu'une fausse idée de la sainte douleur d'Alexandrine, *veuve et catholique*. Les clartés qui désormais illuminent toutes choses pour elle, sont les divines clartés de la foi et de la charité. Et le tombeau lui-même, ne peut plus garder son nom quand descend un rayon de Celui qui s'appelle la Vie.

La maladie vient d'achever son œuvre, Alexandrine n'entendra plus la voix d'Albert, elle ne verra plus ses yeux suppléer à l'impuissance de la voix et lui exprimer ce que la voix ne saurait dire ; mais le corps inanimé, cette vaine conquête de la mort, est encore là, et c'est auprès de ce pauvre corps que tant d'amour et tant de soins n'ont pu sauver, qu'Alexandrine reprend son *journal*, désormais sa plus chère occupation après la prière, son *journal*, qui a été si souvent et qui sera plus souvent encore une prière écrite, mettant, comme l'autre, Alexandrine en communication avec celui qu'elle a perdu ; c'est là tout auprès de ce

corps sans vie que la corruption va prendre, c'est là qu'Alexandrine parle à l'âme d'Albert :

“ Ami chéri ! je t'écris ceci appuyée contre ton cercueil ; je t'écris, car je te parle. Albert ! Albert ! me vois-tu ? Sais-tu ce que j'éprouve ? Oh ! douloureuse incertitude ! Ange de ma vie, qui me laisses seule continuer ma route, t'aimer fut ma meilleure vertu, mon plus grand amour, ce que j'ai éprouvé de meilleur. Douce idée ! en t'aimant, en étant aimé de toi, je suis devenue meilleure ; maintenant, par crainte de te perdre pour l'éternité, je veux être aussi bonne que possible. Jésus me pardonnera d'aller à lui par toi, Albert, qui as pu y aller tout droit.....

O Jésus, si compatissant ! Jésus, pleurant sur la mort, Jésus, frissonnant de pitié pour nos misères, tu le sais, c'est lui qui m'a fait le mieux t'aimer ; ainsi permets-moi de l'aimer immensément ; mon amour a maintenant, seulement maintenant, atteint sa perfection, car j'aime un être parfait, j'en ai la douce conviction.

“ Mon ange Albert, prie pour moi ! prie pour moi, que je n'aie plus de doutes sur ma foi ; prie pour moi, que je ne sois pas affligée comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Oh ! les malheureux ! Doux Jésus ! plus que jamais, dans la douleur où je suis, mon cœur se fond de désir qu'un jour il n'y ait plus qu'innocence et bonheur. Mon Dieu, combien de fois ne vous ai-je pas fait cette prière de prendre Albert et moi dans votre amour ! je ne sais pourquoi, depuis quelque temps j'avais cessé de le faire ; je pressentais peut-être que nous allions être séparés dans cet amour ; que lui, plus pur que moi, devait t'atteindre bien avant moi !

“ Oh ! comme il m'a aimée ! Est-ce possible ? moi ! ”

Mais une autre séparation est imposée à Alexandrine, séparation souvent presque aussi douloureuse que la première, tant nous nous laissons abuser par nos sens ! Nous pleurons les hommes, dit l'Écriture (Eccli., XLI, 14), quand nous voyons descendre leurs corps dans la terre. Alexandrine suit ce corps qu'on arrache à sa tendresse : “ Aujourd'hui, dit-elle, cachée dans l'église, j'ai assisté à tout. J'ai demandé à Jésus de m'accorder d'abord le foi, parce qu'en elle j'ai tout, puis de sentir qu'Albert m'a tout pardonné, puis de sentir que je l'ai aimé autant qu'on peut aimer dans ce corps de boue.

Quoi ! dira-t-on, tant d'amour ! et tant de force en même temps dans la séparation d'avec celui qu'elle aime ! mais cette force est la force de l'amour qui se sent immortel. “ Dieu, écrit à Alexandrine l'abbé Gerbet, Dieu a donné à la douleur et à l'amour quelque chose de sa toute puissance. ” Il a donné à l'amour son immortalité. L'amour a demandé à Dieu et il en a obtenu de vaincre la mort. “ Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Alexandrine (*Livre secret*), permets-moi de l'aimer au

“ Ciel autant que je l'ai aimé ici ! autant que je l'aime maintenant, et “ que lui soit aussi le même pour moi...” Ainsi cet amour humain, appuyé sur la foi, est comme divinisé. Ceux qui me lisent connaissent bien—je l'ai répétée tant de fois ! (je la répèterai peut-être encore)—la parole d'Alexandrine : *J'aimerais mieux être veuve et catholique, que toujours femme d'Albert et toujours protestante.* Leurs deux cœurs se confondaient si bien dans l'amour de Dieu, qu'elle parlait pour son Albert tout à fait comme elle avait parlé pour elle-même :

“ A Santa-Maria in Portico, où j'ai voulu aller hier par souvenir * j'ai pensé qu'Albert aimait sans doute mieux m'y voir sans lui et catholique, qu'autrefois avec lui et protestante ; mais alors m'a pris l'amer regret de n'avoir pas été catholique pendant notre court mariage ! Puis, après cela, comme Dieu fait bien tout ce qu'il fait, j'ai pensé bien vite aussi que ce qui a été a été pour le mieux.” (P. 265.)

Aux premiers jours de leur *amitié*, pour me servir du mot sous lequel se cacha longtemps leur pudique tendresse à Rome, Alexandrine avait vu un bas-relief représentant le martyr d'un jeune homme et d'une jeune femme que les bêtes féroces attendaient déjà. Le jeune homme avait les yeux levés au Ciel, la jeune femme avait les yeux attachés sur lui. “ Il puisait, dit Alexandrine, se rappelant quatre années plus tard ce touchant tableau, il puisait ses forces à la source, et les lui passait.” Et elle ajoute :

“ Depuis, j'ai souvent pensé que, si Albert et moi nous avions dû être martyrs, il en eût été ainsi.”

Et elle invoque celui qui dans cette lutte si longue pour une lutte, si courte pour une vie de bonheur, celui qui, au milieu des étreintes de la mort, ne lui parlait que de l'immortalité de son amour, celui qui l'a précédée au Ciel et qui l'y attend :

“ Albert aimé, ange maintenant, attire-moi à toi ! Je t'aime comme je ne t'ai jamais aimé ! Le désir de te revoir brûle dans mon âme. Ne peut-il pas brûler mon corps ?”

Etonnez-vous maintenant de la trouver si forte contre la douleur ! La douleur ne lui vient-elle pas de la mort qui l'a séparée de son Albert ? Mais elle appelle la mort elle-même pour que la mort la réunisse à son Albert. Et tandis que toutes les espérances qui attendent leur accomplissement de la vie présente se voient trompées, l'espérance qu'une âme chrétienne a mise dans la mort ne le sera jamais. La mort peut éprouver notre patience et nous laisser attendre ici-bas bien des jours ; mais elle vient enfin réunir ceux qui, s'aimant en Dieu, s'aiment pour l'éternité.

* C'était l'église où, encore protestante, elle accompagnait Albert à la messe tous les dimanches. Elle s'y revoyait seule quatre ans après la mort d'Albert.

Que la raison ne s'étonne donc pas de trouver Alexandrine si forte à l'instant même où son Albert lui est arraché. Elle devrait s'étonner bien plutôt de voir Alexandrine plus affligée de cette mort qu'elle ne le serait d'un voyage. On l'a dit souvent, la mort n'est qu'un voyage plus long que les autres. Bien plus long sans doute pour celui qui part, puisque de ce voyage-là jamais on ne revient; mais souvent bien moins long pour celui qui reste. Heureux ceux que la vie du temps, qui dure si peu de temps et qui devrait être avare de nos jours, n'a pas tenus séparés pendant dix ans de ce qu'ils aimaient! Dix ans! et peut-être plus! tant de jours perdus pour le bonheur! La mort qui nous réserve un dédommagement si magnifique, a-t-elle des rigueurs plus cruelles? Et quand elle emmène ceux qui nous sont chers, faut-il nous affliger plus que si nous les voyions partir pour un pays lointain où nous n'irons les rejoindre qu'après un temps dont nous ne savons pas encore la durée?

Voilà sans doute ce que dit la raison. Mais la nature proteste contre la raison. La nature crie par toutes ses voix qu'elle a horreur de la mort. Que peut la raison contre cette protestation universelle de tout ce qui vit, de tout ce qui souffre et qui aime mieux souffrir que mourir? Cette horreur de la nature pour la mort est absolument invincible à toutes les forces, à toutes les vertus qui ne sont pas au-dessus de la nature. Et il n'y a que les vertus qui se rapportant directement à Dieu élèvent l'homme au dessus de la nature; il n'y a, pour les appeler par leur nom, il n'y a que la foi chrétienne, que l'espérance chrétienne, que la charité chrétienne, qui puissent nous faire considérer la mort avec sang-froid, et reconnaître combien elle est digne d'être aimée. Mais la nature ne s'avoue jamais vaincue, et le triomphe de la foi et de l'amour demeure toujours disputé par la nature et par son horreur de la mort, tant que la mort elle-même n'a pas mis l'âme en possession de l'éternelle vie.

Ce *Récit d'une Sœur* nous en offre un touchant exemple.

Jamais on ne rencontrera dans toute l'histoire des saints une âme plus vivement éprise de la mort que celle d'Eugénie de La Ferronnays, qui ne pouvait se résoudre à plaindre ceux qu'elle voyait mourir (tome II, p. 83), qui fut heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas *, et qui, au milieu même des joies les plus pures et les plus profondes, écrivait à sa

* Juge si tout cela me rend heureuse. En tout, je ne sais pas ce que Dieu veut de moi, mais le bonheur n'est pas le but de la vie, et dans ce moment j'en suis comblée.

" Enfin je suis heureuse, ma Paule, heureuse d'un bonheur qui m'effrayerait, si je ne sentais pas que ce bonheur vient de Dieu, qu'il lui appartient, et que, s'il voulait me le retirer, je me soumettrais sans murmurer."

sœur : " Tu as beau dire, quelqu'heureuse que soit la vie, rien ne veut " la quitter," et qui s'associant aux douleurs de tout ce qui souffrait autour d'elle, se consolait pour eux et pour elle-même dans cette pensée : " Dans soixante ans, nous serons tous morts ! Ainsi soit-il !"

Celle qui depuis ses plus jeunes ans appelait ainsi constamment la mort, dans la douleur et dans la joie, se sentit triste un moment quand elle vit approcher la mort qui allait la prendre, non pour la délivrer de la vieillesse, de ses infirmités et de ses regrets, mais pour l'arracher toute jeune à la famille bénie où Dieu l'avait fait naître, à son mari qu'elle avait craint de perdre et qu'elle aimait assez pour voir dans cette perte " un sacrifice digne d'être offert à Dieu" (p. 226,) enfin à ses deux petits enfants dont le dernier avait quelques mois à peine. Quand elle reconnut qu'il lui faudrait bientôt quitter tout ce qu'elle aimait sur la terre, ce grand courage qui la faisait en quelque sorte voler au-devant de la mort chancela à l'approche de la mort.

" Pour la première fois, écrit sa sœur, il me sembla voir des nuages passer sur son âme sereine ; pour la première fois, son esprit, d'ordinaire si simple et si limpide, me parut troublé de peines exagérées et presque imaginaires ; pour la première fois de ma vie enfin, je la vis triste, et j'en fus consternée.

" Jusqu'à ce jour, malgré la gravité de beaucoup de ses pensées et l'élan fervent de son âme (quoiqu'elle fût souvent et volontiers silencieuse), rien ne lui était plus étranger que la tristesse." (P. 290.)

Cette tristesse ne fut que d'un moment, comme celle de Jésus-Christ avant sa Passion. (Nous avons bien le droit de comparer les saints à Celui qui est venu parmi les hommes pour être leur modèle.) Ni la sœur qui survit ni Alexandrine n'ont rien dit de la tristesse d'Eugénie qui approche de cette parole de Jésus-Christ : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Mais l'Évangile ne nous dit point que cette tristesse divine ait été jusqu'aux larmes dans le jardin des Oliviers, comme elle avait été dans la maison de Marthe et de Marie, devant le cadavre de Lazare : *et lacrymatus est Jesus.* Et cependant Celui qui pleurait était le Tout-Puissant et il savait bien qu'à sa voix Lazare allait à l'instant même sortir des ombres de la mort et revenir à la vie. Mais il a laissé couler ces divines larmes pour justifier ceux qui pleurent à la mort de ce qu'ils ont aimé, encore qu'ils aient foi en Dieu et en ses promesses, et qu'ils espèrent aimer éternellement au Ciel les âmes qu'ils ont aimées pendant quelques jours sur la terre.

J'ai dit la force d'Alexandrine dans les premières heures qui suivirent la mort d'Albert. Je n'ai pas besoin d'ajouter que la nature reprit bien vite ses droits. Mais tous ses droits ne sont que jusqu'à pleurer sur la séparation que la mort a faite et jusqu'à aimer la douleur elle-même.

comme une manifestation et un témoignage de l'amour. Ecoutez Alexandrine avec attention, et distinguez, si vous le pouvez, le cri de la douleur du cri de l'amour :

“ Oh ! Pauline ! l'imagination ne peut pas se figurer ce que je souffre, le vide, le terne, l'ennui, l'obscur qui remplit pour moi la terre ! cette terre que je trouvais si charmante, que je m'inquiétais de tant aimer, au point que je croyais que ce sentiment survivrait à Albert ! Mais, Dieu merci ! Albert a emporté tout cet attrait, et je connais bien maintenant que c'était lui que j'aimais dans ce qui n'était pas lui.” (P. 35.)

Albert a tout emporté, tout, excepté l'espérance ! Quelques jours après sa mort, on arrache Alexandrine à cette chambre de la rue Madame où se sont accomplis tant de sacrifices ; on l'arrache à Paris et on l'emène à ce château de Boury où, suivant un projet longtemps caressé, les deux époux devaient abriter leur bonheur, à ce château de Boury qui ne reçut jamais Albert et qui ne vit Alexandrine qu'enveloppée de de ses longs voiles de veuve. Le *Livre secret* nous fait assister au drame intérieur de son âme pendant ce voyage qui achevait de la séparer de la dépouille d'Albert :

“ Dans ce court voyage, j'ai regardé la terre avec un sentiment tout à fait étrange, que je n'ai jamais eu, comme avec des adieux, comme n'y étant plus qu'à moitié, comme n'y voyant plus rien .Oh ! c'est qu'Albert était pour moi la lumière qui colorait tout *. Avec lui, n'ai-je pas trouvé du charme à ce qui, avant lui, m'eût paru d'un ennui et d'une difficulté insurmontable ? N'ai-je pas aimé les moindres détails de ménage ? Tout a vraiment changé d'aspect. Avec lui, les perles, les bijoux, les jolies chambres, les belles vues même m'apparaissaient être tout cela : maintenant plus. Tout est décoloré, rien ne brille plus, rien n'a plus de valeur ; je n'ai soif que de connaître où il est, de voir s'il est heureux, s'il m'aime encore, et de partager tout avec lui, comme je le lui ai promis sur cette terre devant Dieu. Mon Dieu ! ne sépare pas toi-même ce que tu as uni. Souviens-toi, mon Dieu, mon Père, et pardonne-moi ma hardiesse, souviens-toi que nous nous sommes toujours souvenus de toi, même en oubliant tout le reste ; souviens-toi qu'il n'y a pas même eu un billet d'amour écrit entre nous où ton nom n'ait été nommé et ta bénédiction appelée ; souviens-toi que nous t'avons beau-

* N'avais-je pas raison, en commençant cet article, de comparer la douleur présente d'Alexandrine à l'impression qu'elle avait éprouvée autrefois au théâtre Saint Charles après le départ d'Albert ? Mais alors tant d'obstacles semblaient s'opposer à leur mariage, qu'ils ne savaient s'ils devaient espérer ou craindre. Après la mort d'Albert laissant Alexandrine veuve et catholique, le temps de la crainte est passé, et Alexandrine, en même temps qu'elle est tout à la douleur, est toute à l'espérance.

coup prié ensemble; souviens toi que nous avons toujours voulu que notre amour fût éternel !

“ Albert ! Albert ! peut tu être dans le bonheur et ne pas accabler Dieu de demandes pour que je le partage avec toi ? ” (P. 20, 21.)

Et presque au même moment, elle écrit à la sœur d'Albert, que ses devoirs ont tenu éloignée en ces jours-là, d'Albert mourant, et de son père et de sa mère et de ses sœurs en larmes :

“ Il est heureux ! ainsi il vaut mieux qu'il ait fini. Ma terrestre nature, qui a toujours été si forte, ne peut pas se figurer que les joies du Ciel valent mieux que celles de la terre. Car j'ai des souvenirs de bonheur qui me semblent ne pouvoir être surpassés ! ”

Voilà comme elle parle en ces jours les plus sombres de sa vie, en ces jours dont elle dira plus tard : “ C'étaient de cruels et terribles jours ; mais, aujourd'hui, par la grâce de Dieu, je pleure mon Albert gaiement ! ” Bien avant l'heure de cette *gaieté*, au lendemain même de la mort d'Albert, elle ne murmurait pas contre Dieu.

Heureuse au milieu même de ses larmes, heureuse de son bonheur passé, plus heureuse de ses espérances éternelles, elle bénissait le Dieu qui lui avait donné tant de bonheur : “ Deux ans d'un pareil mariage, quatre ans d'un semblable amour, ont comblé la dose de la félicité permise ici-bas. ” Et elle s'enferme dans ses souvenirs de bonheur. “ Avec le goût qu'elle a de “ tout repasser ”, de *revivre sa vie*, comme elle dit, elle veut revoir tous les lieux où elle a vécu auprès d'Albert, Rome d'abord, Rome surtout, et particulièrement cette *Casa Margherita* bénie, où ils se sont vus pour la première fois et où l'amour d'Albert commença de l'attirer au Ciel. Elle revit Naples après Rome, et elle écrit à M. de Montalembert :

“ J'aime à être ici, et ce qu'il pourrait y avoir de trop amer dans le contraste est adouci pour moi par un baume toujours intarissable : le bonheur d'y être *catholique* ! ”

J'ai dit : Rome d'abord. Cela serait tout à fait exact si elle n'avait pas eu sa mère. Mais, tendre fille non moins que tendre épouse, elle revit l'Allemagne, et elle la revit deux fois avant même de revoir l'Italie. C'est dans un de ces voyages qu'elle rencontre un jeune prêtre mourant de la maladie dont Albert était mort. Il était pauvre et tourmenté de la pensée qu'il allait laisser inacquittée une dette relativement considérable. Alexandrine eut la joie de le délivrer de ce tourment. Et, à ce propos, Eugénie écrivait à sa sœur : “ Dis moi si elle n'a pas des “ bonheurs célestes au milieu de ses malheurs ! ”

Elle-même, un peu plus tard, écrivait de Rome à Eugénie : “ Demain, je communierai à Saint-Pierre ; c'est un vrai bonheur pour moi ; c'est comme cela que je reverrai Saint-Pierre. Mon Albert s'en

“rejouira.” Saint-Pierre où Albert lui avait fait autrefois l'aveu (peut-être involontaire) de son amour : *Oh ! je suis bien heureux, j'ai communiqué ce matin et je vous aime !*

Ne faut-il pas dire maintenant avec M. de Montalembert : “On ne peut plus la plaindre, mais on peut toujours l'aimer.”

Cette âme cependant n'a pas encore atteint le sommet où elle doit s'élever. L'histoire de l'amour d'Albert et d'Alexandrine révèle aux esprits les moins vulgaires un idéal qu'ils ne connaissaient pas. Et quand Eugénie fait lire à sa belle-mère le *journal* d'Alexandrine, Mme de Mun lui dit : “Vraiment, cela fait croire aux romans ! je n'avais pas d'idée qu'un pareil sentiment existât !” Alexandrine est devenue par la puissance de l'amour, comme Eugénie l'était naturellement, *amoureuse de la mort* ; mais la mort, pour elle, c'est “le chemin qui mène à Albert.” Elle est arrivée, ce qui paraissait plus difficile, à “pleurer son Albert gaiement” et à se réjouir de ce qu'on ne peut pas dire la messe en noir au jour anniversaire de la mort d'Albert, qui est celui de la fête de saint Pierre et de saint Paul. “Il est impossible, écrit-elle à M. de Montalembert, il est impossible, dans toute l'Eglise, de prendre des vêtements de deuil le jour où mon Albert a quitté cette terre pour une meilleure demeure ! J'aime cela !”

Mais c'est Albert, toujours Albert qui occupe sa pensée. Elle-même craint d'oublier quelquefois Dieu pour son Albert. “Hélas ! j'oublie tant Dieu pour lui, que je ne sais ce que Dieu fera de moi. Il me fera peut-être vivre bien longtemps pour reprendre ce zèle que j'avais autrefois pour lui.” Il ne faut pas croire tout ce qu'elle dit d'elle-même, et j'ai bien plus de confiance dans le témoignage de l'abbé Gerbet, qui lui écrivait : “Votre âme, malgré tout le mal que vous en dites, a un timbre dont le son fait monter la mienne.”

Cependant elle craint d'oublier Dieu, et pour retrouver ce zèle qu'elle croit avoir perdu, elle va s'imposer elle-même un sacrifice plus douloureux que ne fut la mort d'Albert, elle va renoncer à la douceur de parler de lui. “Dieu soit béni !” disait naguère une épouse chrétienne en apprenant les détails de la mort de son mari, “Dieu soit béni ! il n'a eu le temps de penser ni à moi ni à ses filles, il n'a pensé qu'à Dieu * !” Je n'ose pas dire que pendant les dernières années qu'Alexandrine passa sur la terre, elle n'eut plus de pensées que pour Dieu. Du moins, elle parut s'être interdit de parler d'Albert. Le seul nom de ce qu'on aime est tout plein de délices, et l'âme d'Alexandrine trouvait d'abord dans les souvenirs que rappelait le nom d'Albert sans cesse répété une

* Discours de Mgr l'évêque d'Amiens pour l'anniversaire de la mort du général de la Moricière.

joie ineffable : mais ce sacrifice même n'est pas au-dessus de la générosité de cette grande âme. On ne l'entendra plus désormais prononcer le nom d'Albert, et cet oubli apparent sera la consommation de cet amour héroïque.

ALEX. DE SAINT-ALBIN.

(A Continuer.)

LA CLEF D'OR

(Voir pages 21 et 152.)

XIV.

LE DÉPUTÉ

Les jours qui suivirent, on ne s'occupa à Kermarc'hat que du banquet qui allait avoir lieu. Les amis parisiens arrivaient par bandes, et tout s'organisait sous la haute direction de Raoul et de sa mère, Mme de Morinville, qui portait sans contestation à Kermarc'hat le sceptre du gouvernement domestique.

Le grand dîner avait lieu l'avant-veille du jour des élections, afin que le zèle électoral des invités n'eût pas le temps de se refroidir. Raoul excellait à diriger une tactique de ce genre. Son ambition froide et calculée ne dédaignait pas toujours les petites ruses, et le moyen n'était pas mal trouvé. Les préparatifs qui se faisaient au grand jour, l'arrivée des hôtes brillants en l'honneur desquels la fête était censée se donner, le va-et-vient des équipages, avaient un peu ému le pays. On racontait sur ce dîner des choses tellement fabuleuses, il devait y avoir dans le service et dans les mets tant d'imprévu, tant de nouveauté, qu'une certaine curiosité s'était éveillée même chez ceux qui s'étaient tout d'abord montrés résolus à refuser cette hospitalité fastueuse, mais corruptrice. Les femmes surtout, dont l'imagination s'exalte facilement, ressentaient un désir violent de ras-asier leurs yeux de toutes ces merveilles. L'occasion se présentait enfin d'examiner de près les salons fraîchement restaurés de Kermarc'hat, les toilettes de l'élégante châtelaine et de ses fringantes amies, de voir servir un dîner avec tous les raffinements du luxe parisien. Il aurait fallu des convictions bien enracinées pour qu'on se privât volontairement de pareilles jouissances.

Raoul avait compté que la partie féminine de ses invités pousserait l'autre, et ce fut ce qui arriva. Celles de ces dames qui s'étaient haute-

ment prononcées contre le candidat représentant l'opinion qu'adoptait M. de Morinville mirent tout en œuvre pour persuader aux autres et se persuader à elles-mêmes qu'on devait accepter ce dîner que beaucoup qualifiaient d'électoral. Les prétextes ne manquaient pas. M. de Morinville était un homme d'une famille honorable, sinon ancienne, d'aristocratiques habitudes, d'une rare distinction ; il ne pouvait manquer tôt ou tard de faire partie de leur camp, à la Chambre. Les plus hardies ne craignaient pas de l'affirmer.

Suivant les femmes du camp opposé, M. de Morinville avait eu l'esprit d'épouser sa cousine Berthe Richon, ce qui n'annonçait pas qu'il eût une grande morgue ni des opinions très-rétrogrades. A la Chambre, il perdrait certainement le peu de royalisme dont il avait pu hériter.

Pour le monde officiel des villes voisines, M. de Morinville était un homme sur le chemin de la fortune et des honneurs ; il n'en fallait pas davantage. Le pousser à la députation était un acte sage de la part de tout homme qui, d'une façon ou d'une autre, pouvait avoir besoin d'un protecteur influent.

Il y eut quelques récalcitrants, mais le grand nombre se rendit. Ce fut une belle journée pour l'ambitieux.

Il vit réunis dans ses somptueux salons des hommes et des femmes qui partout ailleurs faisaient cercle à part, et sans déroger à ses habitudes il sut satisfaire tout le monde. Berthe avait reçu le matin des instructions détaillées et un mandat qu'elle remplit de la manière la plus satisfaisante. La jeune femme, par sa bonne grâce charmante, son amabilité gracieuse, fit pardonner à certains invités la raideur et la politesse un peu hautaine dont son mari ne jugea pas de sa dignité de se départir envers eux ; ce qui charma le camp opposé.

Ceux qui le composaient surent un gré infini à M. de Morinville de cette froideur de bon ton qui, pour eux, se nuancait de la plus exquise courtoisie. Ils permettaient bien à Mme de Morinville de prodiguer les sourires et les plus flatteuses paroles à leurs adversaires, la gracieuseté d'une femme est chose si banale et de si petite importance ! M. de Morinville gardait pour eux la fine fleur de son esprit et de sa galanterie, ils n'en demandaient pas davantage.

Rien d'extraordinaire ne se produisit sur la table. On ne mangea pas de nids d'hirondelles, on but des vins de crus aussi excellents que connus dans de simples verres de cristal ; on trouva que les Parisiens et les Parisiennes étaient, au fond, des hommes et des femmes comme les autres ; mais on ne put s'empêcher d'admirer la magnificence du service, l'excellence des mets, et, au dessert, un de ces hommes hardis comme il s'en rencontre osa porter à la barbe des dissidents le toast suivant :

— A notre futur député !

Un homme satisfait est difficilement porté à la résistance ; se poser ennemi d'un amphitryon à sa propre table offre également des difficultés ; tous les convives de gré ou de force se joignent donc à cette motion qui enchaînait bien un peu leur liberté.

La physionomie de Raoul témoignait du succès qu'il avait obtenu, et le surlendemain il accueillit comme une chose attendue la nouvelle que son nom était sorti triomphant de l'urne électorale.

Il donna des ordres pour qu'on servit des rafraîchissements à l'émissaire qui lui avait été envoyé, et il se rendit au salon. C'était l'heure consacrée à la sieste par les grands-parents, l'heure intime de la journée ; les hommes lisaient ; les femmes encore revêtus de leur fraîche toilette du matin, causaient entre elles, les enfants se roulaient en toute liberté sur le tapis.

L'entrée de Raoul interrompit les conversations. Il lut tout haut le billet qu'il tenait à la main.

— En vérité, mon cher, tout vous réunit, s'écria un des hommes présents, vous avez tout, ma parole d'honneur : une femme charmante, une enfant superbe, une fortune magnifique et chaque jour grandissante, et vous voilà député, c'est-à-dire un homme avec lequel le gouvernement lui-même devra compter. Tant de bonheur ne vous effraye-t-il pas un peu ?

La figure de Raoul s'éclaira sous un de ses rares sourires qui donnaient à sa physionomie une expression toute particulière.

— Je n'ai plus peur de rien, répondit-il froidement. La fortune, c'est le cheval révolté qu'Edmond voulait monter ce matin. Je l'ai dompté ; chaque fois que j'approcherai de lui, il pourra frémir, mais il m'obéira.

Il se baissa, prit sa fille entre ses bras, et l'éleva à la hauteur de ses yeux.

— Je devine votre pensée, reprit celui qui avait parlé, permettez que j'en devienne l'interprète.

Et montrant du doigt au cercle qui les entourait la belle enfant qui riait :

— Voilà certainement celle qui, dans quinze ans, sera une des héritières les plus enviées de notre monde parisien, dit-il.

On applaudit.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit vivement devant un jeune homme qui portait un élégant costume de cheval.

— Venez-vous montrer à ces dames vos bottes à retroussis et vos talons armés d'éperons, Edmond ? demanda Raoul avec un certain étonnement.

Le jeune homme hochait la tête, et, s'adressant à Mme de Morinville :

— Madame, je vous demande pardon de me présenter ainsi devant vous, dit-il ? mais il y a dans le chemin près de l'étang une pauvre femme qui se meurt, et je n'ai pas pris le temps de changer d'habit pour venir vous demander la permission de la faire transporter à Kernarc'h.

A la campagne, le plus simple événement prend des proportions et réveille la curiosité qui jeûne.

On parut s'intéresser vivement à la nouvelle qu'apportait le jeune homme, et on l'accabla de questions.

Son récit fut court. Il revenait à cheval de Bézéchan, dont Berthe, par la mort de sa mère et de sa sœur, était désormais l'unique propriétaire, et dont les serres étaient mises à contribution par ces dames pour la réunion du soir. Auprès de l'étang il avait aperçu une femme couchée dans le fossé. Était-elle morte ou seulement évanouie, c'était une question à laquelle il n'aurait pas su répondre. Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'elle était demeurée parfaitement insensible à ses appels. Elle était jeune et d'une beauté très-remarquable, malgré la pâleur cadavéreuse de son teint.

Ces détails suffirent pour intriguer et émouvoir tout le monde, et tous annoncèrent l'intention de se rendre à l'étang.

Mais Raoul qui était sorti un instant, en avait décidé autrement.

— Mesdames, il va pleuvoir dit-il, et l'après-midi est déjà avancée. Je crois donc que vous feriez mieux de ne pas sortir. J'ai donné ordre d'atteler ma petite voiture. Elle va nous servir à transporter ici celle qui excite votre compassion. Vous n'aurez à subir que quelques minutes d'attente. Venez, Edmond ; à nous deux nous opérerons le transport.

Les deux hommes sortirent et montèrent dans la légère voiture qui les attendait.

XV

LE TROUBLE-FÊTE..

Cinq minutes plus tard, ils mettaient pieds à terre et gagnaient la chaussée de l'étang. Là, contre le fossé qui bordait le sentier tracé entre les prairies et la pièce d'eau gisait, en effet, une femme vêtue de noir. Quand le regard de M. de Morinville rencontra le visage, sur lequel retombait comme une frange l'herbe humide du fossé, il tressaillit de la tête aux pieds. Edmond avait pris la main inerte qui pendait sur le châle dont les maigres plis se drapaient autour d'une taille dont cette position affaissée faisait ressortir l'extrême élégance.

— Elle est morte ! s'écria-t-il.

— Morte ! répéta Raoul d'un air sombre. non.

Il prit un foulard dans sa poche et le tendit à Edmond en lui montrant l'étang du geste.

Le jeune homme y courut.

Raoul appuya son front sur sa main et murmura d'une voix étranglée :

— C'est bien elle !

Edmond était revenu avec le foulard imbibé d'eau. Il se mit à presser les tempes décolorées de la pauvre femme qui, à ce froid contact, fit un léger mouvement.

— Elle vit ! s'écria le jeune homme avec ravissement, et il ajouta plus bas : Voyez ! ses paupières battent, ses lèvres remuent. Qu'elle est belle ! Raoul ! qu'elle est belle ! oh ! si j'étais peintre !

Hippolyta, car c'était elle, ouvrit à ces mots les yeux.

— Où suis-je ! bégaya-t-elle. André !...

— Parlez-lui, Edmond, dit Raoul, qui recula vivement de quelques pas.

— Lui parler ? je ne sais que dire, murmura le jeune homme. Madame, ajouta-t-il cependant en élevant la voix, vous êtes chez M. de Morinville et vous ne courez aucun danger.

Le nom de Morinville parut rendre tout sentiment à Hippolyta. Elle se souleva pour regarder autour d'elle. En apercevant devant elle ce jeune homme qui lui était inconnu, elle se redressa tout à fait, et ses mains tremblantes essayèrent de rattacher les brides dénouées de son chapeau.

Et puis, baissant les yeux.

— Ah ! je me souviens, dit-elle avec un soupir, j'allais à Kernarc'bat. Arrivée ici, le froid, de pénibles souvenirs m'ont saisie et j'ai, il paraît, perdu connaissance. Je me sens encore bien faible, monsieur ; seriez-vous assez bon pour me conduire jusque chez M. de Morinville ?

— Certainement, madame, et voici M. de Morinville lui-même, qui vous dira que, que...

Un geste de Raoul l'avait interrompu, mais trop tard. Les yeux d'Hippolyta s'étaient dirigés vers celui dont il révélait la présence.

Il s'approcha et se découvrit.

Ma voiture est tout près d'ici, madame, dit-il en s'inclinant cérémonieusement. Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

Elle le regarda avec des yeux hagards, elle le vit devant elle froid, poliment cruel, elle fit un effort et se mit debout, mais elle chancelait. Il lui offrit le bras, elle s'y appuya et ils marchèrent en silence vers la voiture.

Quand elle s'y fut installée, Raoul prit Edmond à part.

— Suivez-nous, mais de loin, lui dit-il. Les femmes sont curieuses, et ces dames accablent de questions, peut-être indiscrètes, cette infortunée qui peut avoir le désir de ne pas être reconnue. Laissez-moi le soin de leur expliquer ce qu'elle est devenue.

Cette recommandation faite, il monta auprès du cocher et, lui faisant prendre un chemin détourné, ils arrivèrent au château par la petite entrée. Grâce à ce stratagème, Hippolyta réchauffait, auprès d'un bon feu, ses membres encore engourdis pendant que tous nos curieux épiaient son arrivée.

Aussi l'entrée de Raoul dans le salon causa-t-elle une surprise générale.

Il était très-pâle. Quand il se trouvait sous l'empire de ses passions, il pâlisait toujours. Peut-être aussi n'était-ce que le saisissement causé par le froid.

En entrant, il dit : Quel froid il fait dehors !

Cela pouvait expliquer sa pâleur aux curieux désappointés, mais cela ne les satisfaisait pas.

— En bien ? s'écrièrent plusieurs voix avec un point d'interrogation.

— Eh bien, mesdames, ainsi que je le pensais, ce n'est rien absolument qu'une pauvre femme fatiguée qui maintenant se porte aussi bien que vous et moi.

— Mais où est-elle ?

— Je l'ai fait conduire dans un appartement.

— Est-elle vraiment aussi belle que M. Edmond nous l'a peinte ? demanda une dame.

— Edmond, madame, vous avez pu vous en apercevoir, est, hors de mon cabinet, le plus romantique des hommes. Une femme évanouie, cela fait si bien dans un drame ! Or, toute femme évanouie devient nécessairement charmante : comment intéresserait-elle sans cette condition indispensable ?

— Enfin, nous permettrez-vous de juger par nous-mêmes la question ? demanda un jeune homme en souriant.

— Non ; cette dame, avec laquelle j'ai une petite affaire à traiter, a droit à mes égards, et du moment qu'elle désire rester invisible, elle en aura l'entière liberté. Il n'y a donc plus à s'en occuper.

Il s'approcha de la fenêtre et ajouta :

— Il pleut, il eût peut-être été sage de remettre notre soirée à plus tard.

— Ces dames ne sont nullement de cet avis, répondit Berthe en riant.

— Et si personne ne vient ?

— Nous danserons entre nous, dit une jeune fille qui aurait dansé avec sa chaise.

Pendant que les plus dansantes s'occupaient à calculer tout haut combien de quadrilles on aurait pu à tout hasard former, Raoul s'approchait de sa mère et l'instruisit de l'étrange arrivée d'Hippolyta, en des termes qui témoignaient encore plus de mécontentement que de surprise.

— Il est inutile de mettre des étrangers dans le secret de nos démêlés de famille, dit-il en finissant, et c'est pourquoi j'ai évité qu'elle parût. Vous la trouverez dans la bibliothèque. Berthe et ma tante Hortense n'y vont jamais et il ne faut pas non plus qu'elles la voient. Allez donc un peu demander le mot de cette énigme. Sa seule présence à Kermarc'hat me donne la fièvre et rallume mes colères.

Mme de Morinville fit un signe d'assentiment, et, sous le premier prétexte venu, elle quitta le salon et monta à la bibliothèque.

Hippolyta était assise devant le feu, et en voyant entrer Mme de Morinville, elle se leva. La vieille dame, on le sait, n'était pas compatissante de sa nature, elle n'avait jamais aimé les enfants de son mari, mais le changement de la jeune femme la frappa tellement que ce fut avec une

sorte de bonté qu'elle répondit aux premières paroles qu'elle lui adressa.

Hippolyta avait affreusement maigri ; ce n'était plus une femme, c'était une ombre, et sur son visage se lisaient, en navrants caractères, les souffrances de tout genre qu'elle avait éprouvées. Les fatigues d'une maternité récente se joignaient aux douleurs passées, et on sait ce que ces fatigues produisent de ravages sur les visages délicats des jeunes mères. Une figure ordinaire eût perdu sous cette trop profonde empreinte toute sa beauté sinon tout son charme ; celle d'Hippolyta en avait emprunté je ne sais quelle beauté étrange qui saisissait. Avec son teint incolore, ses grands yeux largement cernés où ce qui lui restait de vie semblait s'être réfugié, la maigreur ascétique de ses traits, elle rappelait ces belles martyres que les peintres religieux n'ont pas craint de nous montrer au milieu même des tortures.

L'entretien de ces deux femmes était assez embarrassant ; Mme de Morinville le commença en exprimant la surprise qu'elle avait éprouvée en apprenant la façon inexplicable dont Mme de Kermarc'hat rentrait à Kermarc'hat.

— Un mot d'avertissement eût évité cette scène pénible, dit-elle en finissant ; pourquoi n'avez-vous pas averti ?

— Après ce qui s'était passé, je pouvais craindre qu'on laissât ma lettre sans réponse, madame, et j'ai voulu surprendre Raoul, qui se croit plus que jamais offensé. Je suis partie de Paris avec mon dernier enfant et je suis descendue au presbytère de Saint-Mathieu. Je ne viens pas m'imposer ici, je viens seulement essayer d'adoucir un ressentiment que j'espérais voir s'éteindre avec le temps. Je ne savais pas que vous étiez en fêtes. Le trajet entre Saint-Mathieu et Kermarc'hat n'est pas long et j'ai voulu le faire seule. Le froid, l'émotion, les souvenirs m'ont ôté au moment d'arriver le peu de forces qui me restaient.

Elle se tut et reprit d'une voix encore plus altérée :

— J'avais cru ne jamais revoir les murs de Kermarc'hat, mais le malheur en a décidé autrement. La misère, la misère à Paris, nous menace et c'est ce qui me donne tous les courages, même celui du désespoir. Je viens en suppliante vers Raoul, espérant que la prospérité a enfin adouci son ressentiment.

— Son ressentiment était juste, madame, répondit Mme de Morinville dont la sensibilité s'assoupissait peu à peu, et je n'oserais pas vous garantir qu'il ait oublié l'inaqualifiable insolence de M. de Kermarc'hat.

— C'est aussi pour réparer cette offense que je viens vers lui, mais si je croyais qu'il pût méconnaître la délicatesse de mes intentions...

— Que feriez-vous ?

— Je quitterais cette maison sans le voir, madame. Cependant, l'humiliation que je me suis imposée en y revenant, a été grande, il serait bien

triste qu'une aussi pénible démarche eût un résultat tout contraire à celui que j'espère. Hélas ! quand une mère voit dépérir ses enfants sous ses yeux, elle s'humilierait devant son plus mortel ennemi, elle baiserait même, s'il le fallait, la main qui l'aurait frappée.

Elle s'arrêta encore, suffoquée par les larmes que la pensée des souffrances réservées à ses enfants faisait jaillir de son cœur déchiré et, après une pause de quelques secondes, elle reprit :

— Je désirerais connaître sans retard mon sort, madame. Ma présence ici peut troubler vos plaisirs et, après mon entretien avec Raoul, je quitterai Kermarc'hat, emportant avec moi la tristesse de ma destinée. C'est à lui que je veux parler, à lui seul. J'aurais pu réclamer une intercession, je ne l'ai pas voulu et je vous prie de le lui dire.

Mme de Morinville se leva.

— Je vais transmettre votre désir à mon fils, dit-elle majestueusement. Je désire qu'il accepte vos excuses et qu'il vous rende le service que vous venez lui demander ; mais je n'ose vous en donner l'assurance. Je ne vous le cache pas, votre moment est très-mal choisi et il paraît profondément blessé de ce rôle d'aventurière que vous jouez en courant les champs dans l'état de santé où vous paraissez être.

Hippolyta fit un mouvement comme pour l'arrêter et ses lèvres remuèrent, mais elle se contenta de lui jeter un regard plein d'une indicible expression de reproche, et, baissant la tête avec résignation, elle la laissa sortir.

Une demi-heure plus tard, la porte de la bibliothèque s'ouvrit devant Raoul. Toute trace d'émotion avait disparu de ses traits, il avait revêtu sa toilette d'apparat et il tenait à la main les gants parfumés qui lui restaient à mettre.

— Vous m'avez demandé, madame, dit-il en s'inclinant cérémonieusement devant Hippolyta sans la regarder ; me voici à vos ordres.

Et il alla s'adosser contre le marbre de la cheminée dans une attitude pleine d'un respect affecté dont elle ne comprit que trop la signification. Cela lui serra le cœur, mais elle avait trop osé pour reculer.

— Vous devez être aussi surpris de me revoir à Kermarc'hat que j'en suis surprise moi-même, Raoul, dit-elle mélancoliquement.

Il s'inclina de nouveau, mais garda le silence.

— Je vous prie de le croire, continua-t-elle avec effort mais avec une dignité touchante, mon intention n'a pas été d'exciter votre pitié et je regrette sincèrement que mes forces m'aient trahie.

— Il est certain que si j'avais amené avec moi plus nombreuse compagnie, cela eût pu tourner au mélodrame, ce qui ne nous eût convenu ni à l'un ni à l'autre, répondit-il d'un ton glacé. Le monde est pour moi un ami, j'allais dire un ennemi, auquel pour ma part je ne confierai jamais mon secret. Mais, ajouta-t-il en tirant sa montre et en la consultant du

regard, je suis obligé de vous dire que je n'ai pas de temps à perdre. Un maître de maison ne s'appartient pas.

C'était lui dire en termes clairs de s'expliquer.

Elle s'expliqua.

D'une voix émue mais raffermie, elle lui parla des regrets qu'éprouvait André d'avoir manqué de modération le jour où ils s'étaient si malheureusement rencontrés. Il avait eu tort, il le reconnaissait et elle n'avait pas hésité à se charger de l'expression loyale de ses regrets.

Elle s'arrêta, espérant une bonne parole. Raoul regardait la broderie de ses gants et ne desserrait pas les lèvres.

Elle reprit courageusement la parole. Elle peignait d'abord leur position dans ce qu'elle avait d'horriblement précaire. Les capitaux de M. de Kermarc'hat avaient été dévorés par les spéculations, les revenus de sa dot avaient été aliénés dans un moment de détresse, André était sans place et malade de découragement. Dans cette extrémité, elle venait solliciter d'un parent ce que les étrangers lui refusaient. Une place était vacante dans une administration de chemin de fer. On la lui avait nettement refusée, cette nomination appartenait au président du Conseil d'administration.

— Allez vers lui, lui avait-on répondu, il est tout-puissant.

Et elle avait presque pleuré de joie en entendant prononcer le nom de celui qui seul pouvait faire pencher la balance en faveur de son mari ; c'était celui de Raoul.

Et voilà pourquoi elle avait fait le voyage de Bretagne avec son dernier enfant, une petite fille de trois mois à peine. Elle ne lui demandait pas l'aumône, mais elle le conjurait de ne pas fermer cette dernière porte de salut ouverte devant eux.

— Du travail, Raoul, c'est tout ce que nous vous demandons, dit-elle en terminant, nous ne vous demandons que cela.

Et en disant ces paroles, elle redressait sa tête pâle avec la fierté des anciens jours.

Le moment de répondre était enfin venu.

Raoul jeta ses gants sur la petite table qui les séparait et, croisant les bras, il la regarda en face.

Le calme factice qu'il tirait comme un voile avait disparu, ses yeux sombres semblaient jeter des éclairs de haine, ses narines frémissaient, des rides se creusaient sur son large front.

— Et l'oubli du passé, dit-il d'une voix sifflante, il me semble qu'il est bien aussi compris dans votre demande ?

— L'oubli ! répéta Hippolyta en baissant involontairement les yeux. N'avons-nous pas tous les deux à oublier ? Pour moi, j'ai tant souffert et tant pleuré, Raoul, que je n'ai plus de mauvais souvenirs. Il se sont dissous dans mes larmes.

— Mais je n'ai pas pleuré, moi, continua Raoul de sa voix stridente, et je n'ai rien oublié, rien. Je n'ai pas oublié que vous avez brisé ce que j'appelais dans ma folie des espérances de bonheur, avec aussi peu de souci qu'un enfant brise son jouet d'un jour. C'est à vous que je dois d'être tout à fait d'un homme sans cœur, c'est à vous que je dois ma femme, c'est-à-dire une créature futile que je n'ai pu aimer, c'est à vous que je dois la seule humiliation de ma vie, humiliation qui dernièrement m'a été rappelée par M. de Kermarc'hat, car il a osé me donner ce soufflet moral.

Il s'arrêta et reprit avec un accent implacable :

— Du jour où, par un inexplicable caprice, vous m'avez préféré cet homme qui ne me vaut pas ; du jour où vous m'avez sacrifié à ce gentilhomme de paille, à cet impuissant artiste, de ce jour-là je l'ai haï pour lui et pour vous, car on ne sait trop comment haïr longtemps une femme. Cela fait donc double haine et, si j'aime jusqu'au sacrifice ceux que j'aime, je hais jusqu'à la vengeance ceux que je déteste.

Et aujourd'hui vous venez me demander d'employer mon influence pour celui qui m'a mortellement offensé, de mettre tous les jours un ennemi sur mon chemin, d'associer en quelque sorte ma vie à la sienne ! Jamais, madame. M. de Kermarc'hat et moi vivrons et mourrons étrangers l'un à l'autre.

Hippolyta joignit les mains par un mouvement convulsif.

— Raoul, je vous en supplie, dit-elle, pour mes enfants, je trouve encore la force, non la lâcheté, de vous supplier. J'ai été la seule coupable envers vous. Vous l'oubliez et c'est injustement que vous accusez André.

— Je ne l'accuse pas, je le méprise.

Hippolyta se leva toute droite.

— L'insulter à ce point devant moi ! s'écria-t-elle, oh ! c'est trop !

Elle fit rapidement quelques pas vers la porte, l'ouvrit et, se retournant vers Raoul qui la suivait machinalement des yeux :

— Votre orgueil a dit son dernier mot, prononça-t-elle d'une voix étouffé, mais souvenez-vous que Dieu maudit les orgueilleux. Vous n'avez pas pleuré, dites-vous ! Puissent les larmes que votre dureté implacable fait couler des yeux des autres, ne pas retomber un jour, brûlantes, sur votre propre cœur !

Après ces paroles formulées avec un accent presque prophétique, elle sortit et ferma la porte derrière elle.

Dans le corridor obscur elle s'arrêta un moment pour essuyer les pleurs qui coulaient à flots et maigré elle de ses yeux et, elle se préparait à descendre sans bruit quand une porte placée en face d'elle s'ouvrit toute grande. Berthe, en toilette de bal, apparut dans un flot de lumière. En apercevant devant elle cette femme pâle, habillée de noir, elle poussa un

cri involontaire et recula. Hippolyta surprise aussi s'était arrêtée. Un instant donc elle s'arrêtèrent en présence : l'une avec ses blanches épaules, ses bijoux étincelant, sa robe diaphane et sa figure de fête que le plaisir semblait déjà animer, l'autre couvert de vêtements sordides, fanée, ses joues pâles, encore ruisselantes de larmes et portant sur son jeune front l'auguste mais redoutable cachet de la douleur.

Hippolyta, revenue la première à elle, glissa comme une ombre devant Berthe et disparut dans les profondeurs de l'escalier. Berthe, éperdue, doutant encore, que ce fût elle n'osant pas la suivre, s'élança vers la bibliothèque et ouvrit la porte.

Son mari debout à la même place mettait ses gants.

— Quel air effaré ! dit-il, est-ce qu'il y a des spectres dans l'escalier ?

— Il y en avait un, je viens sûrement d'en voir un : le spectre d'Hippolyta. Raoul, dites-moi que ce n'est pas elle.

— Si cela vous fait plaisir, je le dirai : ce n'est pas elle.

Elle le regarda.

Comme vous dites cela ! s'écria-t-elle. C'est elle, je suis sûre que c'est elle, il n'y a qu'Hippolyta à regarder ainsi. Et je l'ai laissé passer, je ne l'ai pas retenue dans mes bras. Oh ! folle que je suis !

Elle retourna vivement vers la porte.

Raoul la rappela,

— Restez, je le veux, ordonna-t-il.

Elle n'avait jamais désobéi, elle resta.

— Au moins, dites-moi où elle va et si je la reverrai ? demanda-t-elle d'un ton suppliant ; n'a-t-elle fuie ! pourquoi ne l'ai-je pas vue, puisqu'elle est venue à Kermarc'hat et que vous l'avez bien reçue, vous ?

— Je vous en prie, modérez vos questions. Mme de Kermarc'hat est venue me demander une place pour son mari.

— Et vous la lui avez donnée, Raoul ?

— Je la lui ai refusée, au contraire.

— Pourquoi ?

— Parce que cela n'entre pas dans mes idées.

— Quoi ! Raoul, vous avez pu refuser cette pauvre Hippolyta qui venait elle-même vous adresser sa demande ? Mais c'est une cruauté.... Elle hésita et ajouta : Ou une vengeance.

— Cherchez le mot le plus doux et n'en parlons plus. Il me semble que j'entends une voiture. Allons, madame, oubliez cette apparition que j'avais espéré vous cacher et pensez à remplir vos devoirs de maîtresse de maison. Voici des hôtes qui nous arrivent.

Il boutonna son dernier gant, jeta un coup d'œil sur la glace placée au devant de la cheminée et sortit.

Berthe se laissa tomber sur le fauteuil où Hippolyta s'était assise, et

enfouçant son mouchoir brodé dans ses yeux comme pour y éteindre les larmes qui allaient en jaillir.

— Ah ! mon Dieu, murmura-t-elle, mais il n'a pas de cœur !

XVI

CONTRASTES.

Hippolyta avait pu sortir du château et traverser la cour d'honneur sans être aperçue, mais avant qu'elle eût franchi le seuil du grand portail, une voiture qui arrivait l'avait obligée à chercher une retraite derrière les épais piliers en pierre de taille dont l'ombre la couvrait. Dans cette encoignure sombre, elle n'avait à craindre aucun regard indiscret ; elle dut forcément assister à l'arrivée d'une partie des invités. Les équipages se succédaient, et deux valets de pied tenant des torches allumées de chaque côté de la grille ouverte, une grande partie de la cour se trouvait éclairée. Elle vit s'enflammer une à une les hautes fenêtres du grand salon ; plus d'une fois dans le vestibule orné de fleurs et rayonnant de lumière, elle aperçut Raoul accueillant le sourire aux lèvres les belles dames qui sortaient du vestiaire, elle entendit les sons joyeux de l'orchestre et l'amertume montait comme une mer dans son pauvre cœur. La blessure récente qu'y avait ouverte cette dureté égoïste de Raoul, l'espoir qui l'avait conduite à Kermarc'hat et qui venait de s'évanouir, ce contraste, pénible entre sa destinée si misérable et la destinée si prospère des châtelains, tout cela réuni lui faisait passer des éblouissements devant les yeux.

Elle poussa un soupir de soulagement quand les torches s'éteignirent, et se hâta de reprendre son chemin solitaire. La pluie de l'après-midi avait tout rafraîchi, et des prairies et des haies touffues montaient des senteurs pénétrantes ; la campagne était calme, la brise fraîche de la nuit rafraîchissait son front chaud et ses paupières brûlées par les larmes. Elle marchait lentement regardant le ciel qui était d'une ineffable pureté, et l'apaisement entraînait peu à peu dans son âme.

— O mon Dieu ! pensait-elle, donnez-moi pour mes enfants le pain quotidien, faite que cette misère dont je vois toujours la figure menaçante et désolée s'éloigne de moi et je ne me plaindrai pas. Je laisserai à ceux qui me repoussent leurs fausses joies et leurs égoïstes plaisirs qui leur gâtent et leur endurent le cœur.

Elle arriva tard au presbytère. Dans la cuisine où fumait un petit feu de tourbe, le vieux curé s'était laissé surprendre par le sommeil et il dormait paisiblement au bruit monotone du rouet de sa servante.

Il se réveilla en sursaut quand le petit chien de garde annonça par ses aboiements l'arrivée d'Hippolyta.

— Je commençais à penser que vous passeriez la nuit à Kermarc'hat, ma chère enfant, lui dit-il, et si cela me réjouissait d'un côté, de l'autre je

m'inquiétais en songeant à l'enfant. Eh bien, avez-vous été bien reçue ? avez-vous obtenu ce que vous alliez demander ?

Hippolyta fit un signe négatif.

— Non ? reprit-il avec bonté ; eh bien, que cela ne vous porte pas à douter de la Providence. Ma chère fille, le Maître l'a dit : Heureux ceux qui pleurent !

Il agita sa tête vénérable et ajouta :

— Il a dit aussi : Heureux ceux qui sont doux ! M. Raoul l'a-t-il jamais su ? On se le demanderait. Ah ! l'orgueil, l'irréligion et l'égoïsme sont de tristes états pour soutenir même notre bonheur en ce monde. Cet homme-là, voyez-vous, me rappelle le grand chêne de Kermarc'eat, qui était, vous vous en souvenez, si haut, si haut et qui avait l'air d'écraser tous les arbres environnants. Un orage est venu, le chêne a été frappé et qu'est-il maintenant ? Un tronc déséché ! pas davantage. Mais parlons du petit ange qui dort là-haut comme un loir depuis votre départ. C'est là déjà une grande grâce. S'il se fut réveillé, qu'eût-il dit, mon Dieu, en apercevant ma laide face ou celle de ma pauvre Jeanne qui n'est pas beaucoup plus attrayante !

En disant ces dernières paroles il avait pris le long chandelier en fer-blanc où brûlait une maigre chandelle de suif et il s'était dirigé vers l'escalier. Hippolyta et Jeanne le suivirent, dans une chambre du premier étage, plus propre qu'une chambre d'auberge mais non moins pauvrement meublée.

Contre un vieux lit à rideaux d'indienne, deux fauteuils de paille rapprochés formaient un berceau abrité par les plis d'une large oriflamme en calicot sur laquelle se voyaient encore, à demi effacées, de saintes initiales en papier doré. Dans cette couchette improvisée, et sous ce rideau béni dormait un tout petit enfant. La lumière de la chandelle éclaira une jolie et innocente figure qui paraissait de cire.

Hippolyta la baisa avec amour, et se tournant vers le recteur et Jeanne qui soulevaient chacune de leur côté un coin de l'oriflamme pour la contempler :

— Comme elle est pâle ! dit-elle. Mon Dieu, si ce voyage inutile allait la tuer !

— Ma fille, le bon Dieu ne le permettra pas. L'enfant est née faible, vous me l'avez dit, et pourtant elle a vécu.

— Cette enfant-là n'est pas faible, déclara Jeanne. Avant de venir au service de M. le recteur, j'ai élevé bien des enfants, madame, et je m'y connais. La mère est épuisée et la fille s'en ressent, voilà tout.

Le regard d'Hippolyta se voila.

— A cela il n'y a pas de remède, dit-elle tristement.

— Il y en a un, dit le recteur. Jeanne a raison. Je suis, vous le

savez bien, un vieil étudiant en médecine qui, dans l'intérêt des pauvres, s'efforce de ne pas oublier tout à fait son art. Laissez-nous cette enfant, Hippolyta ; nous lui donnerons une forte nourrice et un air pur et sain, ce qu'il faut avant tout à ces petits êtres que votre civilisation étouffe et étiole.

Je le voudrais, je ferais le sacrifice de me séparer de ma fille, mais il faudrait payer cette femme et cela m'est impossible.

Le vieux prêtre leva les yeux vers le plafond, et saisissant son front décharné entre ses mains :

— Mon Dieu, dit-il, pardonnez moi, mais il y a des moments où je me sens prêt à regretter la sainte pauvreté.

— Voilà ce que c'est aussi d'être trop bon, monsieur le recteur, dit Jeanne d'un ton de reproche. Il n'y a que des chrétiens pour vous, et les méchants comme les bons sont secourus ; et puis quand on peut bien placer son argent, il n'y en a plus.

— Taisez-vous, Jeanne, vous parlez là de choses que vous ne connaissez pas et vous ne savez pas ce que doit être la charité d'un prêtre. Allez, ne tirez pas comme cela sur la frange du drapeau ; il y a une procession dimanche et le temps manquerait pour l'arranger ; la nuit vient, laissons madame, qui n'en peut plus, se coucher.

Sur ces paroles le vieux prêtre salua affectueusement Hippolyta, envoya de la main une bénédiction à l'enfant endormit et sortit précédé par sa vieille servante.

Un quart d'heure plus tard, le sommeil amenait pour Hippolyta l'oubli momentané de ses souffrances et de ses inquiétudes. Elle s'endormit paisiblement pendant que la fête de Kermar'hat allait son train. Elle avait, à cette même heure, atteint son plus haut degré de splendeur, et M. de Morinville, que l'entraînement général dispensait enfin de ses amabilités obligatoires, venait de se retirer dans un coin, d'où il embrassait le coup d'œil féérique que présentaient ses salons. Malgré son endurcissement et toute sa force de volonté, la scène qui avait eu lieu entre Hippolyta et lui l'avait profondément impressionné. C'est un singulier plaisir que celui de la vengeance ; il rappelle très-particulièrement ce fruit semblable à un citron doré que Cymodocée, tourmentée d'une soif dévorante, cueillait sur les bords du Jourdain, qu'elle trouvait, quand elle portait à sa bouche, rempli d'une cendre amère et calcinée, et dans lequel saint Jérôme voyait l'image des plaisirs du monde. Pendant le commencement de la soirée il avait dû lutter contre l'impression ressentie. Un bruit insolite dans le bal le faisait tressaillir ; parmi le vague murmure des voix son oreille percevait un son dissonant, suave comme une prière ou vibrant comme une menace ; au milieu des quadrilles, dans la foule de ces femmes charmantes ou qui paraissent telles, par l'éclat de la lumière et le prestige de la paru-

re, ses yeux voyaient surgir une femme en deuil avec un visage pâle et des yeux voilés par les larmes. La figure de Raoul était alors crispée par de terribles contractions et, pour s'étourdir il allait se mêler aux groupes les plus animés, s'entretenir avec les femmes les plus spirituelles. Aussi bientôt toute impression s'effaçait-elle. Quand il jugea convenable de se donner à lui-même un moment de repos, il put suivre sans trouble le cours de ses pensées ambitieuses. La clef d'or se forgeait plus rapidement qu'il n'avait osé l'espérer et il regardait dans l'avenir. Ce qu'il y voyait semblait élargir son vaste front, aviver l'éclat singulier de ses yeux, détendre sous un demi-sourire l'arc ferme de ses lèvres. Sa fille était présente et il pensait à sa fille, le seul être au monde qu'il daignât associer à ses plus intimes plans de bonheur. Par un calcul de coquetterie maternelle assez naturel, Berthe avait ordonné d'amener l'enfant si elle se réveillait avant la fin du bal. Elle s'était réveillée, on l'avait parée et, entre deux valse, elle faisait avec sa mère le tour du salon, regardée, choyée, surtout admirée et à bon droit. Sa robe blanche, décolletée très-bas, laissait tout à fait à découvert un cou, des épaules et des bras charmants de contour et de couleur. Avec cette robe légère, ses cheveux blonds déroulés dans toute leur longueur et naturellement frisés, son visage heureux resplendissant de santé, rayonnant d'intelligence, elle ressemblait à un vrai chérubin tombé du ciel, où il avait oublié son nimbe d'or et ses ailes.

La belle enfant ! murmurait-on à l'envi.

Et elle passait envoyant des baisers de la main et laissant entr'ouverte pour sourire une charmante bouche où brillaient, solidement plantées dans leurs gencives roses, les plus jolies dents du monde.

Raoul ne s'associait pas personnellement à cette petite exhibition vaniteuse, mais comme il en jouissait ! comme il se complaisait dans la contemplation de sa prospérité, prospérité certaine, palpable et désormais inattaquable, car il était doué d'intelligence, de finesse et de prudence, et les événements eux-mêmes en faisant de sa femme l'unique héritière d'une fortune qu'elle devait primitivement partager semblaient servir à souhait son insatiable ambition.

Certes il pouvait bien, sans folle présomption, se flatter d'éviter les grands désastres en prévoyant à temps les événements autant qu'il est humainement possible de les prévoir ; il pouvait bien s'enorgueillir de sa supériorité et se flatter de commander à ses semblables ; mais il oubliait trop qu'il y a de mystérieux châtimens qui atteignent l'impie et le superbe au sein même de leurs prospérités, et, en ce moment même où, après avoir durement repoussé l'objet de ses rancunes vindicatives, il s'abîmait dans la contemplation orgueilleuse de son propre bonheur, il eût pu voir comme le sacrilège Balthazar une main écrire sur les lambris lumineux de ses riches appartemens le terrible : *Mané, Thécel, Pharès !*

XVII

UN PEU DE BAUME.

Hippolyta, le lendemain, quitta de bonne heure le lit assez dur du presbytère où, grâce à une fatigue physique extrême, elle avait pu bien dormir. Elle commença par donner ses soins à la petite Aliette, dont Jeanne considérait la figure souffreteuse avec une compassion croissante.

— Ma chère fille, lui avait dit le matin même le bon recteur, je ne possède guère au monde que le droit de prier et j'en userai, en sollicitant sans cesse le bon Dieu à votre endroit. Je veux offrir le saint sacrifice pour vous, aujourd'hui même et, si vous voulez y assister, préparez-vous, dans une heure d'ici, je monterai à l'autel.

Au moment où la petite cloche fêlée qui annonçait aux habitants du bourg le commencement de la messe, jetait dans l'air ses vibrations fausses, Hippolyta franchit le seuil de la vieille église. Elle portait tout naturellement sa fille dans ses bras. Sa présence était nécessaire à cette débile petite créature, chez laquelle la vie ne se manifestait que par le regard d'ange qu'elle attachait sur le visage de sa mère. Quand elle ne voyait pas devant elle ce visage où rayonnait une inexprimable tendresse, elle poussait un gémissement continu qui l'épuisait.

Hippolyta alla s'agenouiller avec elle dans l'ancien banc seigneurial où les générations successives des Kermarc'hat, une race jadis puissante, avaient ployé les genoux. La petite fille, couchée sur le large siège en chêne, ne troubla pas la prière de sa mère. Elle la savait là et elle regardait vaguement de ses grands yeux les lambris peints où tous les personnages de l'Ancien Testament se promenaient fort diôlement costumés. Hippolyta put donc prier en paix comme aux anciens jours, le silence dans le sanctuaire était profond.

Le monde et ses vicissitudes ne se plaçaient plus entre le ciel et elle. D'amères pensées ne tenaillaient plus son cerveau fatigué. Malgré l'insuccès de son entreprise, elle se permettait une halte sur le chemin épineux qui faisait saigner ses pieds. Accoudée sur le banc, ses mains jointes placées comme un voile sur son visage souffrant, par cet instinct délicat de notre nature qui nous porte toujours à cacher nos larmes, elle laissait couler de ses yeux ces pleurs qui la soulageaient et qui perdaient de leur âcreté en se répandant devant Dieu.

Quand, après le saint sacrifice, le prêtre descendit les degrés de l'autel, elle fit le signe de la croix, se leva et se détourna pour prendre la petite Aliette. Un cri partit d'une des chapelles latérales, et Hippolyta, en portant les yeux de ce côté, aperçut une toute petite dame qui levait vers le ciel, par un geste de stupéfaction, ses deux mains collées l'une contre l'autre. Malgré le voile épais qui ne laissait voir ses traits qu'imparfai-

tement, elle reconnut Mlle Hortense. Elle se hâta de sortir, et, une seconde plus tard, la tante et la nièce s'embrassaient sous le porche.

Le premier moment d'effusion passé, elles s'assirent sur le banc de pierre. Il fallait que Mlle Hortense parlât sans retard, qu'elle épanchât le trop plein de ses sentiments.

C'est toi ! c'est toi ! répétait-elle en touchant Hippolyta au visage, à l'épaule, aux mains, c'est toi, mon Dieu !

Et puis arrivèrent des questions : d'où venait-elle ? où allait-elle ? et le reste.

Hippolyta raconta son voyage et sa visite à Kermarc'hat, en ménageant un peu Raoul, par vertu.

Mlle Hortense, la plus douce, la plus inoffensive des créatures, trépignait de fureur. Hippolyta était venue à Kermarc'hat, Joséphine l'avait vue. Raoul aussi ! et on ne le lui avait pas dit ! Ses petites mains se crispaient, elle roulait ses bons petits yeux d'une façon si effrayante, qu'Aliette se pressait contre sa mère par un mouvement d'effroi.

Dans cet état d'exaspération, elle suivit la jeune femme au presbytère où un déjeuner frugal l'attendait. Entre celle-ci et le recteur il avait été convenu qu'elle prendrait la diligence qui traversait à midi une petite ville distante de deux lieues. Malheureusement, il fallait s'y rendre à pied, le recteur n'ayant pas à sa disposition le plus modeste moyen de transport. Pendant qu'Hippolyta déjeunait, Mlle Hortense, dont la colère se calmait, berça sur ses genoux la petite Aliette, qui sommeillait sans cesse par faiblesse, et, le déjeuner fini, on se mit vaillamment en route. Mlle Hortense, Hippolyta et le recteur, qui s'appuyait sur un bâton de houx, marchaient sur la même ligne. Jeanne suivait, portant l'enfant.

— Nous abrègerons d'un bon quart de lieue en prenant par Chantepie, dit le recteur en arrivant à un carefour, mais la montée est raide et vous fatiguerait peut-être.

— Non, répondit Hippolyta, je me sens forte ce matin, et je verrai ma pauvre Chinette en passant.

Ils prirent un petit sentier qui les conduisit par une pente assez douce jusqu'au village où demeuraient Jacquot et Fanchine. Le recteur était encore dans sa paroisse qu'il connaissait bien, et il se dirigea vers la maisonnette au toit moussu qui touchait à l'étang.

A l'entrée, sur un banc de pierre, Chinette, assise au soleil, faisait fonctionner son dévidoir tout en surveillant deux marmots qui s'amusaient dans le chemin. Sa rude vie l'avait un peu vieillie mais sans l'affaiblir, et le premier sourire qu'elle adressa aux visiteurs laissa voir d'admirables dents qui n'avaient rien perdu de leur éclat en mordant dans le pain d'orge.

Ce ne fut qu'au second coup d'œil qu'elle reconnut sa regrettée maîtresse dans la dame pâle qui accompagnait le recteur.

— Sainte vierge ! s'écria-t-elle en se levant brusquement, c'est Mlle Hippolyta.

Et elle s'élança avec une impétuosité telle, qu'elle faillit renverser, en même temps que le lourd dévidoir, Mlle Hortense qui s'avançait avec confiance.

Ce premier élan de joie passé, elle fit entrer les visiteurs dans la maison dont, par la mort de sa belle-mère, elle était devenue maîtresse absolue.

Jacquot, un peu plus maigre et un peu plus blême qu'il y avait quatre ans, était à son métier.

Quand Chinette fut parvenue à faire asseoir tout le monde, elle appela les deux enfants qui, se faisant un rempart du dévidoir, contemplaient, comme d'une retraite invisible, les étrangers installés chez eux.

— Voilà mon gars, madame, dit-elle en poussant vers Hippolyta un beau garçon en jaquette, et voici ma fille, ajouta-t-elle en traînant devant elle un enfant d'un an à peine plus jeune. Elle a, comme son père, une faillie mine mais c'est une petite commère qui a la langue bien pendue, ce n'est pas comme son frère, qui ne peut pas se mettre à deviser, ce qui me serre bien le cœur, allez !... Ce n'est pas tout, continua-t-elle en se dirigeant vers une armoire.

Elle l'ouvrit et pêcha, dans les sombres profondeurs du vieux meuble, un gros et gras poupon, ficelé comme une andouille.

Voici un nourrisson d'à présent, dit-elle, un gros garçon de trois mois.

— Les yeux d'Hippolyta quittèrent la figure florissante du dernier-né de Chinette, pour se reporter sur le visage pâlot d'Aliette, qui avait recommencé son éternel gémissement.

— Ma fille a cet âge-là, dit-elle en soupirant.

Chinette replaça le mouton dans l'armoire, alla prendre la petite Aliette et s'asseyant sur la torche de paille placée sur la pierre du foyer, elle montra du doigt à son fils aîné le genêt haché, placé sous le métier. L'enfant comprit et lui en apporta une brassée. Bientôt un feu clair brilla dans la noire cheminée.

— Avec votre permission, madame, dit Chinette, je vais, tout en causant, chauffer les petits petons de l'innocente. C'est parce qu'elle a froid qu'elle pleure ainsi, sans doute.

Elle lui découvrit les pieds et, les réunissant dans sa forte main, elle les baisa avec précaution.

— De jolis pieds d'enfant Jésus, dit-elle, mais on dirait que le sang n'y coule pas. Et comme elle plaint ! Mon Dieu, est-ce qu'elle plaint toujours comme ça ?

— Toujours, dit Hippolyta.

Chinette la fit sauter sur ses genoux, fit flamber le feu, chanta, épuisa tous les moyens possibles pour la faire taire et n'y réussit pas. Hippolyta

elle-même la prit, mais l'enfant avait une sorte de crise et son cri devenait plus aigu.

— Rendez-la-moi, madame, et ne vous occupez plus d'elle, dit Chinette brusquement, je vois bien ce qu'il lui faut.

Elle prit dans son armoire un drap de lit bien blanc, l'étendit sur son propre lit et montant sur le banc, elle ouvrit les battants à jour, coucha la petite sur l'oreiller et resta penchée sur elle, la dorlotant et chantonnant à voix basse.

Pendant ce temps, Jacquot et Jeanne causaient, le recteur caressait les enfants, Hippolyta, qui avait demandé qu'on laissât l'armoire ouverte, repaissait ses yeux de la vue du gros poupon endormi.

Malgré l'agrément particulier de ces occupations, quand le timbre du coucou sonna neuf heures, Hippolyta se leva.

— Cette halte nous a reposés, dit-elle, partons maintenant.

— Allons, rendez-moi ma fille, Chinette, cria la vieille Jeanne de sa voix rude.

— J'ai pourtant grande envie de la garder, répondit Chinette et cela ne ferait point de mal à son petit estomac. Voyez plutôt.

Elle se détourna et descendit tenant la petite Alliette entre ses bras. Elle dormait paisiblement et ses petites pommettes étaient rouges.

— Sorcière de femme, qu'est-ce que vous lui avez fait? demanda Jeanne.

Chinette se mit à rire.

— Elle avait soif, dit-elle, et, sauf votre respect, je lui ai donné à boire et la voilà bien repue à présent, rouge comme une cerise et tranquille comme Baptiste. Pour ramener ces garçailles-là, parlez moi d'un peu de bon lait.

Le recteur regarda Hippolyta.

— Mon idée d'hier, dit-il.

Et s'adressant à Chinette :

— Je disais cela à madame pas plus tard qu'hier, ajouta-t il.

— Et vous aviez bien raison. C'est des femmes comme nous qu'il faut pour nourrir ces petits anges-là et non pas des dames comme ma chère maîtresse. Dites-donc, madame, si vous nous la laissez? Jacquot en serait bien content et moi aussi.

— Et le petit Guillaume, Chinette?

— Lui n'a pas encore de langue pour se plaindre, et c'est un gros goulu qui mange déjà de la bouillie, des patates et de la soupe comme un homme. Laissez-la moi, madame, laissez-la moi. Suffit qu'elle est votre fille et qu'elle vous ressemble, je l'aimerai comme les miens, je vous le promets.

Le recteur, Mlle Hortense et Jeanne, qui éprouvaient la plus grande

compassion pour la mère et pour l'enfant, se joignirent à Chinette pour décider Hippolyta à prendre une mesure qui était aussi nécessaire à sa santé qu'à celle de sa fille. A demi ébranlée, elle voulut parler d'argent, mais Chinette se récria et Mlle Hortense déclara qu'elle arrangerait cela plus tard avec la brave femme du tisserand et qu'elle se chargeait de tout pour le moment.

Hippolyta, qui ne résistait plus que faiblement, céda devant cette dernière promesse. Elle éprouvait pourtant un grand déchirement de cœur à se séparer de la frêle créature qui dévorait jusqu'au repos si nécessaire de ses nuits. Mais, elle la voyait de jour en jour s'épuiser entre ses bras, et, entre deux sacrifices, elle choisit le moindre.

Elle quitta la chaumière en pleurant. Bien qu'elle fût débarrassée de son fardeau, son escorte tout entière voulut la suivre.

Cette seconde et très-longue partie du chemin menaçait de se faire bien tristement, quand une rencontre vint faire diversion au chagrin de la pauvre mère. Le sentier que l'on suivait, toujours afin de raccourcir la course, était des plus accidentés. Un quart de lieue plus loin que Chan epie, il longeait une rivière assez profonde et, comme les voyageurs arrivaient sur les bords, le recteur, qui se trouvait à leur tête, s'arrêta pour échanger quelques paroles avec un pêcheur assis au beau milieu d'une touffe de sureau, et qui, avec sa casquette de peau ornée de feuillage, sa grande barbe grisonnante et la ligne qu'il tenait d'une main ferme et velue, ressemblait de loin à un Neptune d'eau douce.

Le vieux prêtre le hélait pour lui demander s'il était prudent de passer sur les pierres jetées de loin en loin dans le courant.

— Certainement, recteur, vous pouvez passer, répondit-il en se levant, et aussi ma cousine Hortense, qui ne pèse pas plus qu'une grive après les raisins.

— Comment ! c'est vous Morinville ? s'écria le vieux prêtre en regardant Hippolyta ?

— Oui. Cela paraît vous étonner.

— Un peu. Dame ! on sait que vous n'aimez pas l'eau.

M. Eugène de Morinville se mit à rire bruyamment, tout en arrachant le feuillage dont il avait orné son bonnet pour tromper plus parfaitement les poissons défiants.

— Et on dira encore que vous n'êtes pas malin ! reprit-il. Diable ! il me semble au contraire que vous rivez joliment le clou. Eh bien, vous hasardez-vous ? Il faudrait remonter une vingtaine de mètres pour traverser le pont, mais, puisque celui-là s'offre, attendez un peu, je vais offrir la main à ces dames.

Il parut sur l'autre bord et, sautant de pierre en pierre avec une légèreté qui n'était plus de son âge, il aida, en plaisantant, au passage.

Hippolyta passa la dernière et, quand elle le remercia d'une voix un peu émue, il tressaillit et la regarda fixement.

— Je suis fou, dit-il ; pardon, madame.

Et allant à Mlle Hortense, occupée à presser entre ses mains un des bouts de son châle, qui avait trempé dans l'eau :

— Qui est cette dame, Hortense ? demanda-t-il.

— Comment ! Eugène, vous ne la reconnaissez pas, vous ne reconnaissez pas cette pauvre Hippolyta ?

— Hippolyta ! s'écria-t-il, serait-ce possible ?

Il se tourna brusquement vers elle et lui tendit la main.

— J'ai été dans le temps un vieux sot de croire tout ce que l'on me disait de toi, mon enfant, dit-il ; pardonne-moi.

Il l'attirait à lui, Hippolyta se jeta à son cou.

— C'est bien, c'est bien, dit-il en essuyant sa grande barbe, ne nous attendrissons pas et convenons que le chef de notre famille est un fameux egoïste. Nous sommes en délicatesse, mais je m'en moque. Le jour où il est venu m'annoncer son mariage avec la petite Richon, j'ai découvert le manège. Monsieur ne voulait pas de mariage entre cousins germains pour les autres, mais du moment qu'il trouvait une cousine à son gré, il l'épousait sans souffrir qu'on s'y opposât. Cela m'a semblé louche et j'ai souvent pensé que j'avais eu tort de prendre ainsi en aveugle son parti contre toi. Quand je demandais de tes nouvelles à Kermarc'hat, personne ne savait m'en donner et, comme je suis un vieux loup sans relations désormais avec l'espèce humaine, j'étais bien forcé de me résigner à n'en pas savoir davantage.

Cette confession faite, il questionna les promeneurs. Apprenant qu'ils se rendaient à la ville, il se tourna vers Mlle Hortense.

— Il n'y a donc plus de voitures à Kermarc'hat ? dit-il en fronçant terriblement ses gros sourcils.

Le sujet était délicat à traiter. Hippolyta elle-même craignit par ses révélations d'amener de regrettables scènes de famille et ne sortit pas de ses réticences.

— C'est bien, répondit M. Eugène, qui, au fond, avait un excellent cœur, je vois qu'on ne veut pas tout me dire. Si mon beau neveu continue à tant faire le matamore, il faudra bien que je lui rabatte un peu le caquet cependant. Je n'ai qu'un petit cabriolet, continua-t-il en s'adressant à Hippolyta, mais il est à ton service et, le diable m'emporte, pardon, recteur, j'ai la mauvaise habitude de jurer comme un templier, tu n'iras pas à pied à la ville. Nous ne sommes qu'à dix minutes de marche de ma tannière, je ferai atteler ma vieille Margot qui n'a pas son égale comme trotteuse.

Hippolyta accepta. Elle le sentait, elle avait beaucoup compté sur ses

forces en s'engageant à faire à pied ce long trajet et elle n'était pas fâchée non plus d'en épargner la plus grande partie à ses dévoués compagnons.

Dix minutes plus tard, on arrivait à ce que M. Eugène appelait, non sans raison, sa tannière. Au milieu d'un fouillis d'arbres de toute espèce s'élevait une maison d'assez triste aspect ; la cour était encombrée, les jardins négligés, tout croissait en désordre sans frein ni redressement. La porte de la maison était fermée, ce qui étonna le propriétaire.

— Les coquins seraient-ils partis ? dit-il tout haut.

Il frappa, personne ne vint.

— Je vois ce que c'est, reprit-il avec une fureur concentrée, ma vieille pie, ne comptant pas sur mon retour, est allée jacasser chez les voisins : mais mon lourdeau, que diable est-il devenu ?... Ah ! s'écria-t-il avec une colère qui rendit son visage de la même couleur que son nez, je t'y prends ! Gredin, va !

Il se précipita vers une sorte de cellier dont la porte basse était entr'ouverte, et reparut, traînant sans façon par les cheveux un jeune garçon qui criait lamentablement. Arrivé au milieu de la cour, il le replaça sur ses pieds et lui adressa séance tenante une mercuriale entremêlée de jurons à peine étouffés.

— Es-tu capable d'ateler Margot, animal ? lui demanda-t-il en finissant.

Le jeune homme fit un signe de tête et se dirigea vers l'écurie en débouchant.

— Va te coucher, brute, lui cria son maître, et que je ne te retrouve pas aujourd'hui devant mes yeux.

— Voilà comme je suis servi ! reprit-il en se tournant vers les muets spectateurs de cette scène. A peine ai-je le dos tourné que chacun me pille et me gruge. Voilà un garnement qui se rafraîchit avec mon vieux vin.

Il hocha la tête brusquement et ajouta :

— Je mène une triste vie. Ah ! recteur, on a bien raison de dire que comme on fait son lit on se couche.

Il fit entrer les visiteurs dans la maison par une petite porte. Intérieurement le désordre était aussi grand et plus choquant encore. Tout ce qui se trouvait dans les buffets fut placé sur la table, puis voyant qu'Hippolyta refusait de manger, il sortit, et il alla lui-même atteler sa voiture. Après avoir pris congé des bons habitants du presbytère et avoir recommandé sa fille à sa tante Hortense, qui lui assurait qu'elle avait formé un grand projet dont on parlerait avant peu, la jeune femme monta dans le cabriolet près de M. Eugène, qui réprimait avec peine les élans de l'impétueuse Margot.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

L'ABEILLE BUTINEUSE

DE L'ÉCHO.

_{}* COMBAT SINGULIER. — Avant hier, c'est le *Moniteur* qui raconte le fait, dans l'après midi, les promeneurs du Jardin des Plantes s'étaient attroupés en grand nombre devant la rotonde des grands mammifères.

L'espace réservé à l'éléphant attirait principalement les regards des curieux.

Le majestueux pachyderme contemplait bénévolement la foule, et de temps à autre, il abaissait jusqu'au sol sa trompe énorme pour ramasser quelque morceau de gâteau jeté par un ami, et qu'il n'avait pu saisir au vol.

Non loin de là, les gardiens du Muséum se livraient à une chasse aux rats.

Les rongeurs ahuris se ruiaient par toutes les issues. Un d'eux égaré, épouvanté, traqué par les cannes des chasseurs, après avoir fait trois ou quatre tours dans l'enceinte qui entoure la rotonde, et ne trouvant nul trou où se fourrer, avise la trompe de l'éléphant, qui, en ce moment, touchait à terre en flairant un morceau de pain,

En un clin d'œil, le rat s'y insinue avec autant de facilité que dans la bouche d'un égout.

Le pachyderme relève son appendice nasal. Il sent que quelque chose le gêne ; il s'impatiente, il trépigne, il tourne sur lui-même ; sa trompe évolue comme un moulinet.

Le rongeur tient bon ; aidé de ses dents incisives, il étreint le géant et se blotti dans un coin de la longue cavité où il a pris gîte.

Mais soudain l'éléphant s'apaise : son regard semble concentré à l'intérieur ; il paraît réfléchir.

Et, calme, d'un pas tranquille et assuré, le colosse de la création se dirige vers le bassin où il a coutume de se désaltérer.

Il y plonge sa trompe et revient avec la même placidité se poser en face des spectateurs, témoins de cette scène étrange.

Quelques minutes s'écoulent.

Tout le monde avait les yeux fixés sur l'éléphant. Une émotion réelle gagnait la foule. Que va-t-il faire ? se demandait-on.

Alors le colosse, content sans doute de l'anxiété générale, dresse sa trompe vers le ciel et lance avec l'eau qu'elle avait absorbée, le mal-

heureux rat, qui s'y trouvait perdu comme dans le jet d'une pompe à incendie.

Cependant l'indolent pachyderme ne quitte pas sa proie de l'œil.

Quand il la voit retomber, avec l'habileté du jongleur le plus agile, il ressaisit l'infortuné rongeur et lui fait subir par trois fois cette immersion et cette ascension cruelle.

Las enfin de sa vengeance, il laisse, après la quatrième fois, retomber à terre le rat, qui n'en peut mais.

Et majestueux, froid, placide, il pose son pied sur le corps inanimé de son ennemi vaincu et recommence à quêter des morceaux de sucre.

. Dans un article intéressant, le *Courrier du Havre* expose un des plus piquants résultats du nouveau triomphe de l'homme sur la nature. On peut dire, en effet, que désormais le temps n'existe plus, et, grâce au câble transatlantique, il sera possible de connaître, le 1er janvier par exemple, en Amérique, ce qui se passera en Europe le 2 janvier.

“ New-York est situé par 76 degrés à peu près de longitude occidentale de Paris. La terre, dans sa rotation quotidienne, parcourant 360 degrés en vingt-quatre heures, il en résulte que tous les 15 degrés à l'ouest du premier méridien placé à Paris, il y a un retard d'une heure. Lorsqu'il est midi à Paris, il n'est que 11 heures à 15 degrés à l'ouest de Paris. D'où il résulte que New-York étant par 76 degrés à l'ouest de Paris, il est sept heures du soir à New-York, lorsqu'à Paris il est minuit. Supposons maintenant qu'un grand édifice de Paris, l'Opéra par exemple, prenne feu à minuit et quart à Paris, le 1er septembre on télégraphie immédiatement l'événement de Paris à New-York, et on date : Paris, minuit et quart, 1er septembre.

“ La nouvelle arrive à New-York, mettons en deux heures, pour faire large la part aux interruptions de lignes, aux mesures d'ordre, etc.; la dépêche datée de Paris, 1er Septembre, arrive à New-York à neuf heures un quart du soir 31 août, de tel sorte que le régisseur New-Yorkais devrait, s'avançant sur la scène et après avoir fait les trois saluts d'usage, s'exprimer ainsi : “ Mesdames et Messieurs nous avons
 “ la douleur de vous apprendre que l'Opéra de Paris a été consumé
 “ par les flammes DANS TROIS HEURES D'ICI : notre directeur vient de
 “ transmettre instantément à son confrère de Paris le témoignage de
 “ sa vive sympathie à l'occasion du sinistre qui va le frapper.”

“ De plus, il ne suffira plus pour préciser une date, de dire : *Telle jour, à telle heure* ; il faudra ajouter : *Temps de tel endroit*. Aussi les employés du nouveau télégraphe ont-ils le soin d'ajouter aux communications échangées entre les deux continents la mention expresse : *temps de Paris* ou de *Greenwich*, ou *temps de New-York* ou de *Washington*.”

Ainsi donc on pourra avec quelque peu d'argent — les moindres dépêches sont de 25 louis! — s'ingérer de prophétie.

Mais la question a un côté plus sérieux; et il se pourrait faire que cette circonstance hâte le moment où les peuples civilisés, faisant enfin abstraction d'une vanité nationale puérile, conviendront d'adopter un méridien unique, si mieux ils n'aiment revenir au premier méridien de *l'Île de fer*, qu'on n'aurait jamais dû abandonner.

* * * AGRICULTURAL-HALL. — GRANDE EXPOSITION D'ÂNES, *aujourd'hui à huit heures du soir*. — Les ânes affluent de toutes les parties de la capitale. Il y en a plusieurs qui sont remarquables par leur facilité de braire; ils élèveront la voix devant le meeting: on a la confiance et l'espoir que quelques-uns de ces remarquables animaux avec des oreilles plus longues, s'il est possible, qu'aucun de leur espèce à Londres, arriveront de Manchester; ils se mettront également à braire. Tous les ânes à la fois se mettront à braire. Les étrangers qui se trouvent à Londres ne doivent, pour rien au monde, manquer une aussi belle occasion de voir et étudier les manières et les mœurs de ces très remarquables animaux, dont les récentes évolutions, à Hyde-Park, ont provoqué une admiration universelle.

Cette affiche, dit le *Morning-Herald*, provoquait une hilarité générale.

* * * LES EAUX DE LA MANCHE. — La Manche n'est, comme on sait, qu'une grande fissure qui, au moment où les Alpes ont été soulevées par une commotion du feu central, s'est faite dans les terres. Le sol anglais s'est séparé du continent et les eaux se sont précipitées dans la cavité. Il ne faut donc pas trop s'étonner des faibles profondeurs de la Manche. Dans l'Atlantique, en Terre-Neuve et Valentia, où le cable vient d'être posé, on ne trouve le fond qu'à plus de 4 kilomètres. Dans la Manche, on le trouve généralement par 54 mètres, et quelquefois par une trentaine ou une quarantaine de mètres.

Les tours de Notre-Dame ont 66 mètres de hauteur; si donc on descendait cette cathédrale dans la Manche, les tours surgiraient encore à plus de 10 mètres, et rien n'empêcherait de sonner les cloches.

* * * Hier, au Grand-Gymnase, M. Jarre a fait de grandes expériences au moyen d'un nouveau fusil.

Avec cette arme, il est arrivé à l'effrayant résultat de 60 coups en 38 secondes. C'est donc à peu près 100 coups à la minute. L'arme est légère, très maniable et le système de chargement à l'abri de toute explosion.

Avis aux chasseurs.... et aux Autrichiens!

EXTRAITS DE LA PRESSE DES ETATS-UNIS.

L'ECHO DE LA FRANCE.—A very interesting and well edited periodical, with this title, is issued, twice a month, at Montreal, Canada, by Louis Ricard. Its aim and scope may be best described by stating that it does, in the sphere of French literature, what "Every Saturday," "Littell's Living Age," and "The Eclectic," do for English literature. To persons who wish to keep *au courant* of French and European thought and discussion, without the trouble of wading through a multiplicity of publications, this compilation will prove a *desideratum*.—*Home Journal*, N. Y.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This excellent Review, devoted to the reproduction of all that is most worthy of notice in the religious, political or moral literature of the old world, carries out to the fullest extent the promises of the prospectus, and already we have one volume of most interesting and valuable reading matter. "The Conferences of the Rev. Father Hyacinthe at Notre Dame;" the articles on celebrated members of the French Academy; fragments from the journal of Eugénie de Guérin, always charming; "Rome," "Philosophy," "Lord Palmerston," "Father Lacordaire and Madame Swetchine." Politics and current events all receive their due attention, and by all who read French this Review will be welcomed with delight. Every effort to supply the place of objectionable reading by that which will elevate while it furnishes entertainment, should meet with encouragement, and we hope for this work a wide circulation.—*New York*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This publication is edited by Louis Ricard, and published in the French language at Montreal, Canada. A very choice and interesting summary is embodied, generally compiled from the French journals and periodicals. We have been struck with the ability of many of the papers.—*Wide World*, Boston.

L'ECHO DE LA FRANCE.—It would be difficult to find a more choice and varied selection of desirable reading than the contents of Volume II. of this well-conducted Review. Its future success has been secured by the indefatigable endeavors of the editor to place before its readers only the *crème de la crème* of the literature of the day. The contributions from the writings and speeches of the Bishop of Orleans; of Father Hyacinthe, the Bossuet of the present day; H. Audeval, Emile Richebourg, Eugene Veuillot, Anatole Coutris, and V. D. Jacques, some of the most profound writers and thinkers of the present day, with a judicious mixture of poetry and light reading, make it all that could be desired for the drawing-room or library wherever the French language is either understood or studied.—*New York Tablet*.

L'ECHO DE LA FRANCE.—This is a very excellent Monthly, published in Montreal, and contains much reading particularly interesting to Catholics.—*Catholic Mirror*, Baltimore.

L'ECHO DE LA FRANCE.—With the November number this Periodical (one of our most valued exchanges) closes the first year and third volume of its existence. It is published in Montreal, and edited by Mr. Louis Ricard, a learned member of the Montreal bar, a gentleman personally well known to the writer, and who has shown by the success that has attended this new periodical, that he is well fitted for the delicate and difficult task of the editor of an Eclectic Magazine.

L'Echo de la France presents to its readers monthly one hundred and fifty pages of choice matter, selected from the most valuable periodical literature of France. It is handsomely printed. Its editor is a Catholic of sound education and refined literary taste. The labor with him is a labor of love, undertaken from the same motives which led to the publication of the *Catholic World*, of which it is a worthy companion.

To those who desire to form or keep up an acquaintance with the best French literature of the day, we highly recommend this Review. They can in no other way, for so small an expenditure, keep posted in the literature of the French language. Catholic families in which French is spoken, or of which any of the members are learning French, will find *L'Echo de la France* a most welcome and useful visitor. It should have many subscribers here.—*The Guardian*, St. Louis, Mis.

AVIS IMPORTANT.

L'encouragement que nous avons reçu penant l'année qui vient de s'écouler nous engage à faire de grandes améliorations à notre publication. Ainsi à l'avenir l'*Echo de la France* ne sera publié qu'une fois par mois et contiendra de 100 à 150 pages par livraison. Il sera imprimé sur une seule colonne et sur une meilleure qualité de papier, avec couvert imprimé.

Notre 2ème année commencera au 1er janvier 1867, et elle comprendra deux vols. d'environ 1,600 pages. Les abonnements commenceront au 1er janvier de chaque année et ne seront pas pour moins d'une année.

Nous voulons faire de notre Revue une Revue de première classe, l'égale des Revues européennes, s'il est possible, et à un prix beaucoup plus modique. Ainsi on pourra se procurer notre Revue pour \$2.50 par an (en souscrivant pour 2 ans) tandis que les principales Revues d'Europe ne nous coûtent pas moins de \$12 à \$16 par an chaque.

Nous aurons cependant un avantage considérable sur les Revues françaises sous le rapport de la quantité de matières à lire. Notre Revue est imprimée en *Long Primer* et nous avons constaté plusieurs fois que nous pouvons mettre un tiers de plus de matières que ce que contiennent les Revues françaises sur un nombre de pages donné. Nous voulons dire, par exemple, que nous publierons presque toujours sur 20 pages un article qui aura 30 pages sur une Revue européenne. Ainsi si nos deux volumes de l'année comptent soit 1,600 pages, on pourra dire avec vérité qu'ils contiennent 2,400 pages de matière française.

Tout en faisant ces améliorations importantes, l'administration a décidé de faire une réduction dans le prix de l'abonnement, ce qui aidera doublement notre Revue à remplir le but qu'elle se propose. Car comme nous l'avons dit plus haut dans nos remarques, nous ne faisons pas un travail mercenaire et nous essayerons de faire en sorte que nos abonnés profitent avec nous de nos succès. A l'avenir donc l'abonnement, en déposant le No. au bureau de Poste, ou \$5 pour 2 ans. Les frais de poste qui sont d'un cent par No. seront à la charge de l'abonné. Servi à domicile \$4.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de \$4 par an.

Notre Revue se trouve ainsi réduite à \$2.50 par an, et elle est ainsi sans contredit celle qui se publie le meilleur marché en Canada, car nous croyons qu'il n'y a pas une seule Revue ici qui publie beaucoup plus de 800 pages par année, tandis que nous donnons 2,400 pages par an, c'est-à-dire, trois fois autant, car ce que nous avons dit par rapport aux Revues européennes concernant la quantité de matière publiée s'applique également à nos diverses Revues du Canada.

Nous continuerons comme par le passé à publier chaque mois les Correspondances les plus fraîches sur l'état politique de l'Europe afin de tenir nos lecteurs toujours au courant de ce qui se passe dans le vieux monde. Nous espérons de plus avoir l'occasion de jouir du privilège que nous nous sommes réservés, de publier par exception des écrits originaux. Ainsi un prêtre savant bien connu dans notre public instruit, et grand amateur d'études historiques, nous a promis de faire part aux abonnés de l'*Echo* du fruit de ses précieuses recherches dans notre belle Histoire du Canada. Un jeune littérateur qui a déjà fait ses preuves nous a aussi promis de nous faire goûter les primeurs d'un roman historique auquel il est à mettre la dernière main. Ce sont là autant d'attrayantes perspectives sous lesquelles s'ouvre notre 2ème année.

Nous sommes heureux d'ajouter en terminant que notre publication commence à s'étendre rapidement dans les Etats-Unis et nous avons déjà le plaisir de compter des abonnés jusque dans le Wisconsin, l'Indiana, l'Ohio et même l'Alabama et la Louisiane. La presse de l'Union s'est montrée aussi très-flatteuse à notre égard, nous l'en remercions avec effusion.

PROSPECTUS POUR 1867.

Ora et labora.

La présente livraison complète et notre 3ème volume et notre première année d'existence.

Oui ! déjà un an !

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous touchons au mois de décembre qui a vu nos premiers essais. Les faveurs et le bon accueil dont le public a daigné honorer notre passé nous rappellent nos obligations pour l'avenir. Nous tâcherons de ne pas être ingrats. Contentons-nous seulement, à cette première halte de notre carrière, de poser sur notre route un jalon qui nous aidera à reconnaître notre chemin, s'il nous arrivait de nous en écarter.

Lorsque nous avons commencé notre publication, nous n'avons pas entrepris un travail mercenaire qui exige sa rémunération au jour le jour. Nos motifs ont été plus dignes de la cause que nous avons embrassée ; nous l'avons dit dans notre premier Prospectus, nous avons voulu nous rendre utiles à nos compatriotes en leur fournissant notre humble quote-part de dévouement, de veilles laborieuses et de désintéressement. Nous avons voulu apporter notre grain de sable à l'édifice religieux et social de la Patrie, en contribuant à l'avancement moral du peuple, en répandant dans ses foyers le goût d'une belle et bonne littérature, et par là essayer de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux qui inondent aujourd'hui la littérature française. Nous avons voulu, par la reproduction d'articles ou études conformes aux saines doctrines, réfuter ces principes insidieux et subversifs du philosophisme moderne : car notre choix *est essentiellement dirigé sous des inspirations catholiques et intimement morales.*

Et nous avons cru que le journal était le meilleur moyen d'arriver à notre but, car le journal seul a le privilège d'atteindre toutes les classes. La modicité du prix, l'espoir de la nouveauté, la variété des articles et même leur peu d'étendue comparée à des ouvrages entiers sont autant d'attraits pour le plus grand nombre.

Avons-nous déjà réussi ?

Réussirons-nous à l'avenir ? Nous répondons sans hésitation *Oui*, si nous avons le concours et l'encouragement de tous les hommes bien pensans.

Dans cet espoir nous continuerons notre travail avec une nouvelle ardeur et nous répéterons avec confiance l'exergue que nous avons mis à la tête de ces Remarques et que nous adoptons pour devise "*Ora et labora!*" Oui, nous prions que le Tout-Puissant fasse fructifier notre œuvre et nous travaillerons à accomplir l'humble tâche que la Patrie a droit d'attendre du bon citoyen.

Montreal, novembre 1866.

TABLE PAR SOMMAIRES

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

Sommaire des Nos. 33 et 34.

REMARQUE.....	7	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE—Les illusions de la paix—La politique de neutralité attentive — Politique Anglaise — Question Mexicaine	
LA GUERRE ET LA CRISE EUROPÉENNE MICHEL CHEVALIER.....	8	E. FORCADE.....	42
LA CLEF D'OR—Nouvelle... ZENAÏDE FLEURIOT.....	13	CORRESPONDANCE D'ITALIE — Les Plaines de la Lombardie — La Ste. Cécile de Raphaël — Galimatias Germanique—4 millions de dépenses par jour... <i>Revue Britannique</i>	51
LE DERNIER JOUR DU SIÈGE D'ANCONA —Episode de la Guerre d'Italie... <i>L'Union</i>	20	CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE—La Tour penchée de Lubeck—Guerre fratricide—Le petit mot pour rire des diplomates, A. ROLLAND.....	56
EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867—Le Palais et ses Annexes—Le Parc et les Jardins... <i>Journal des Villes et des Campagnes</i>	29		
NAPOLÉON III. <i>Journal de Bruxelles</i>	31		
UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION — Vaudeville en deux Actes. <i>Correspondances des Familles</i>	34		

Sommaire des Nos. 35 et 36.

UN TABLEAU DE FRA ANGELICO.... <i>Le Contemporain</i>	63	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE — La guerre—Le Cabinet Derby—Lord Stanley—Les vieux Dandies— <i>Revue des deux Mondes</i>	108
ALICE—Nouvelle (Suite)..... LOUIS JOURBERT.....	69	CHRONIQUE DU MOIS—Le Roi aveugle du Hanovre—La Suisse Saxonne—Drame judiciaire—Procession de la Fête-Dieu—Câble Transatlantique.....	113
LITTÉRATURE POPULAIRE—LES PETITS JOURNEAUX..... <i>Revue Bibliographique</i>	84	CONVERSATION DES DROGUES — LA NUIT CHEZ UN APOTHECAIRE.—LE DOCTEUR E. MATHIEU.....	116
L'ŒUVRE DU DENIER DE SAINT PIERRE. R. TANCRÈDE DE HAUTEVILLE....	87		
UN DINER CHEZ LUCULLUS.....	89		
LETTRE SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE—PAR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.	90		
LA GUERRE ET LA CRISE EUROPÉENNE. MICHEL CHEVALIER.....	99		

Sommaire des Nos. 37 et 38.

LE PÈRE FÉLIX ET UN ÉCONOMISTE DÉMOCRATE.....	119	UN TABLEAU DE FRA ANGELICO (Fin). <i>Le Contemporain</i>	149
REVUE MUSICALE—Musique Grecque —L'abbé Listz—St. François de Paule—Idylle chrétienne de St. François d'Assise—Messe de M. d'Ortigue — Biographie de Beethoven.....	124	PRÉLIMINAIRES DU CRIBLE—LES TRAVAILLEURS DE LA MER.....	147
IL N'Y A QUE LA RELIGION POUR ÉTABLIR D'AFFECTUEUX RAPPORTS ENTRE CELUI QUI COMMANDE ET CELUI QUI OBÉIT.....	128	LA GUERRE ET LA CRISE EUROPÉENNE (Fin) MICHEL CHEVALIER.....	151
LA CLEF D'OR—Nouvelle (Suite) ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	130	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE — La Prusse, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie... <i>Revue des deux Mondes</i>	160
LA QUESTION DES CIMETIÈRES.....	137	DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS... <i>L'Union</i>	164
		HYGIÈNE ET AGRICULTURE—Un mot sur la Trichinose—L'utilité des Taupes.....	317

Sommaire des Nos. 39 et 40.

EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES—LA CITÉ REINE DE L'OUEST.....	175	DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS.....	206
ALICE—Nouvelle (Suite)..... LOUIS JOUBERT.....	185	THÉÂTRE ITALIEN—Amleto, tragédie de Shakespeare, traduite par M. Rusconi; débuts de la troupe de M. Ernesto Rossi.....	210
BIBLIOGRAPHIE — FRANÇOISE D'AMBOISE — Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, par l'abbé Richard—La bienheureuse Françoise d'Amboise, par le vicomte de Kersabiec. — La bienheureuse Duchesse, poème par E. Grimaud G. DE CADOU DAL.....	191	CAUSERIE LITTÉRAIRE — Le poète Joseph Méry..... A. MARC.....	216
BEAUX ARTS—SALON DE 1866. DUBOSC DE PESQUIDOUX.....	195	CHRONIQUE—Salut à la jeunesse, le canon aux cent coups, le Bourgmestre de Francfort, le choléra à Amiens, Exposition Internationale de pêche... <i>Le Messager de la Semaine</i>	219
L'AMI DES OISEAUX... <i>La Semaine des Familles</i>	198	CHRONIQUE DE LA QUINZAINE—Politique Prussienne, causes de ses succès — Les Rois feudataires — Le Gouvernement Français, parrain de la paix.....	222
LE CHRISTIANISME ET LE BONHEUR SOCIAL..... <i>L'Union</i>	202	L'ABEILLE BUTINEUSE.....	228

Sommaire des Nos. 41 et 42.

INSCRIPTION TROUVÉE À POMPÉI — Prouvant l'existence publique du Christianisme 13 ans après la mort de S. Pierre, et constituant le plus ancien texte païen de l'histoire de l'Eglise... <i>Annales de Philosophie Chrétienne</i>	231	MADAME ANCELOT — UN SALON DE PARIS 1824-1864..... <i>L'Union</i>	253
SOUVENIR D'ANCONÈ—Siège de 1860, par le comte de Quatrebarbes, Gouverneur de la ville et de la province.....	242	LE CARDINAL WISEMAN... ALFRED NETTEMENT.....	258
PIERRE GRATIOLET—SES ŒUVRES... CH. FLANDIN.....	248	JULES JANIN—LE TALISMAN.....	265
		LES CHAMPS ELISÉES... <i>La Semaine des Familles</i>	268
		LA CLEF D'OR—Nouvelle (Suite) ZÉNAÏDE FLEURIOT.....	273
		CHRONIQUE DU MOIS... <i>Le Contemporain</i>	282
		AIRELLES DE MAD. DE SWETCHINE.....	286

Sommaire des Nos. 43 et 44.

HISTOIRE DE DEUX ÂMES—Rencontre—Amour — Conversion et Mort ALEX. DE SAINT ALBIN.....	287	ALICE—Nouvelle (Suite)..... LOUIS JOUBERT.....	315
LES ÉTUDES DE L'ÂGE MUR. CTE. DE CHAMPAGNY.....	295	LES FÊTES DE NANCY..... ADRIEN DE RIANCEY.....	329
EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES—LA CITÉ REINE DE L'OUEST... <i>Revue Britannique</i>	303	L'UTILITÉ DES OISEAUX..... <i>L'Union</i>	335
CAUSERIE LITTÉRAIRE—Trois volumes écrits par une jeune paysanne—Les "amis du peuple en parleront-ils? — Une apostrophe et un parallèle—La vie et les œuvres de Marie Lataste! — Comment une villageoise a-t-elle pu être à dix-huit ans une grande théologienne <i>Messager de la Semaine</i>	312	CORRESPONDANCE DE LONDRES — Revirement de l'opinion sur la Prusse. — Le Télégraphe transatlantique et l'Isthme de Suez — Désintéressement de l'Angleterre — L'éméute réformiste — Conspiration d'une fusée — Le nuage bleu du Choléra. — L'Eau et le Vin — Une Pilule d'Or..... AMÉDÉE PICHOT.....	337
		CORRESPONDANCE D'ITALIE—Le Corrège et le Réalisme—La Maison Bleue des Apennins... <i>Revue Britannique</i>	340

Sommaire des Nos. 45, 46, 47 et 48.

REMARQUE.....	343	HISTOIRE DE DEUX AMES—Rencontre	
AVIS IMPORTANT.....	344	— Amour — Conversion et Mort	
LES MUSÉES ITALIENS—POMPÉI—SUC-		(Fin)....ALEX. DE SAINT ALBIN..	416
CURSALE DU MUSÉE... <i>Revue Bri-</i>		LA CHAPELLE DES MARTYRS ET LA LI-	
<i>tannique</i>	346	GNE DROITE..... <i>L'Union</i> ..	427
LA FORCE MUSCULAIRES DES INSECTES		UN LIVRE NOUVEAU DE M. GUIZOT	
<i>Revue des Deux Mondes</i>	359	LAURENTIE.....	430
LE MARCHÉ DE LA RUE DE SÈVRES.. <i>La</i>		A DE PONTMARTIN—ENTRE CHIEN ET	
<i>Sem : des Familles</i>	365	LOUP.....ALFRED NETTEMENT..	434
L'ABEILLE BUTINEUSE DE L'ÉCHO....	370	PIERRE GRATIOLET—SES ŒUVRES (Fin)	
ALICE—Nouvelle (Fin).....LOUIS		CH. FLANDIN.....	438
JOUBERT.....	375	LES ÉTUDES DE L'ÂGE MUR (Fin).. CTE.	
LA SCIENCE, LES ÉTUDES ET LES ARTS		DE CHAMPAGNY.....	443
A ROME SOUS LE PONTIFICAT DE		LES FÊTES DE NANCY (Fin) ... ADRIEN	
PIE IX..... J. MONGIN..	393	DE RIANCEY.....	452
LE CRUCIFIX DU CURÉ DE G***... PAUL		NOS BONS PARISIENS—Poésie...MME	
DES G.....	401	ANAI SÉGALAS.....	455
PRINCIPES DE THÉOLOGIE MYSTIQUE—		1620—Poésie.....	456
Par MGR CHAILLOT, Prêlat Ro-		TABLE PAR SOMMAIRE.....	457
main... <i>Revue Bibliographique</i> ..	406	TABLE ALPHABÉTIQUE.....	460
UN CHAMP DE BATAILLE—CUSTOZZA—			
24 juin 1866. <i>Journal des Débats</i> ..	412		

FIN DE LA TABLE PAR SOMMAIRE.

